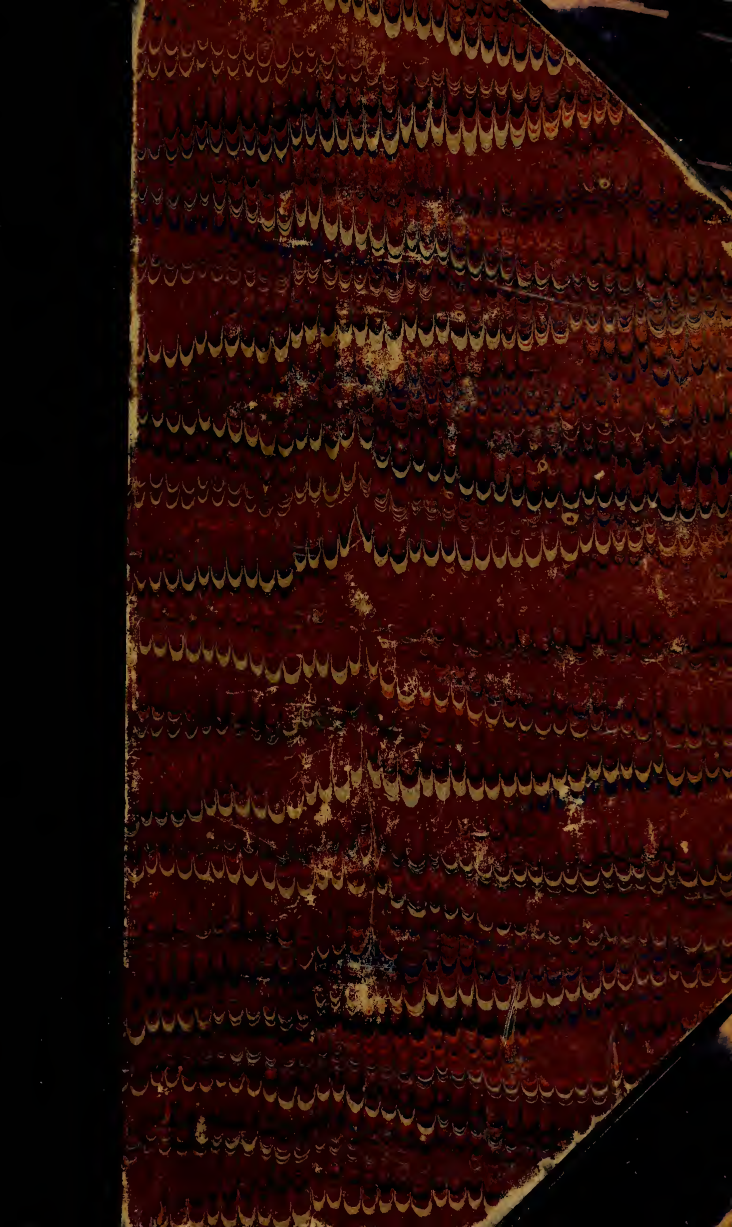
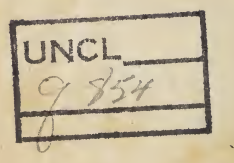






UNCL
9 854

# NOUVELLES RUSSES

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur section de la librairie) en octobre 1877.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

# NOUVELLES RUSSES

STÉPANE MAKARIEF — VÉRA
L'EXAMINATEUR — LE MEUNIER
ANTON MALISSOF

PAR

HENRY GRÉVILLE






PARIS
E. PLON ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1878

# NOUVELLES RUSSES

## STÉPANE MAKARIEF

Stépane Makarief était un paysan du gouvernement de Koursk. Il n'avait ni frères, ni sœurs, ni mère. Son père, vieux laboureur endurci à la peine, l'avait élevé rudement, dans le respect absolu de ses volontés autocratiques : la main du vieillard pesait aussi lourde sur l'épaule de son fils que le bâton du servage sur ses propres épaules.

Autour de la maison, le père possédait un grand carré de terre, planté de cerisiers et de menu fruit; de ses mains velues, il y cultivait quelques légumes et des pommes de terre, abandonnant le

travail des champs aux bras plus robustes du jeune homme.

La maison de rondins, solidement calfeutrée de mousse et d'étoupes, reposait sur un soubassement de gros cailloux entassés, de manière à éviter l'humidité des dégels. Un escalier extérieur conduisait dans une sorte d'antichambre obscure, qui servait aussi de garde-manger; puis on entrait dans une pièce éclairée par trois petites fenêtres à guillotine, munies d'épais carreaux verdâtres. Une autre pièce plus petite, également chauffée par un poêle de briques, venait d'être ajoutée à la construction plus ancienne. Le grenier était vaste : l'étable logeait deux vaches et deux petits chevaux. Les balcons du grenier, les encadrements des fenêtres et le toit pointu de la maison étaient ornés de larges découpures en bois.

C'était le vieux Makar lui-même qui avait taillé, un à un, et rapporté de la forêt les madriers dont la maison était faite. De sa propre main il avait découpé et posé les ornements, de même qu'il avait creusé les fondations. Aussi le vieillard disait-il, non sans orgueil : « Je me suis bâti ma maison à moi-même! »

On le prétendait riche. En effet, dans une cachette connue de lui seul, il possédait deux ou trois centaines de roubles.

Le fils de Makar était l'unique héritier de ces biens. Au lieu de ressembler à son père, toujours sévère et morose, Stépane était gai. Il aimait à rire avec les jolies filles en ramenant les gerbes; et les dimanches, on le voyait des premiers mettre en mouvement la grande balançoire où l'on s'accroche tant bien que mal à sept ou huit.

Assis sur le banc devant son isba, Makar regardait ces plaisirs d'un air dédaigneux et mécontent. A la nuit tombante, les deux hommes rentraient sans se parler, soupaient de même, et s'endormaient après avoir réglé en deux mots les travaux du lendemain.

Un soir, à l'heure du repas, le vieillard annonça à Stépane qu'il était temps pour lui de prendre femme. — Le jeune homme avait alors dix-neuf ans; mais le paysan russe se marie de bonne heure. — A ces paroles, il rougit fort et ne répondit rien.

— J'ai trouvé la femme qui te convient, continua le père, et j'ai fait les propositions en ton nom ; l'affaire est arrangée, nous irons dimanche.

Stépane garda le silence et continua à broyer lentement son pain noir sous ses dents blanches et robustes. La petite fille qui gardait les oies du seigneur à deux verstes de là lui passait par l'esprit, avec son sourire enjoué : la fille du vieux forestier était aussi bien jolie, malgré son air sérieux; et nombre d'autres encore, toutes nées au village... L'idée du mariage venait de ramener dans sa tête le souvenir de bien des paroles, mi-tendres, mi-railleuses, échangées le soir au retour du travail.

— Eh bien, pourquoi ne réponds-tu pas? dit rudement le vieillard en tournant son visage sévère du côté du jeune homme. Quand un père prend soin de chercher pour son fils une femme jeune et riche, est-ce que celui-ci ne doit pas lui dire : merci?

Stépane se leva et se prosterna trois fois devant son père jusqu'à toucher le sol des mèches de ses cheveux châtains, où le soleil de midi semblait avoir laissé un rayon.

— Mon père, dit-il en se relevant, je te remercie. Quelle est la jeune fille que tu as choisie pour bru?

— Irina, la seconde fille de Varlam, au village

de Gorki. Sa sœur aînée a reçu en dot une vache et cinquante roubles argent, sans compter le trousseau. La cadette en aura autant. Je t'ai acheté un armiak et un chapeau neufs : tu les mettras dimanche pour lui faire la cour. On vous mariera le dimanche avant la Pentecôte.

— Mon père, hasarda timidement le jeune homme, on dit que la fille de Varlam est très-fière : acceptera-t-elle un simple paysan comme moi?

— Oserait-elle refuser quand les parents le veulent? répondit le vieillard d'un air irrité.

Stépane savait qu'il perdrait son temps à lutter contre la volonté de son père; il baissa la tête et alla se coucher.

La fiancée qu'on lui destinait ne lui plaisait pas. Irina avait un air à la fois dédaigneux et évaporé; elle aimait à rire avec les jeunes gens, et son père l'avait souvent battue pour sa coquetterie. Plus le dimanche approchait, moins il se sentait disposé à lui faire la cour.

Il fallut bien s'y résoudre, cependant; ni son père, ni Varlam ne lui auraient permis de négliger sa promesse, et d'ailleurs il trouva la tâche moins difficile qu'il ne l'avait cru. Cette fille aux

lèvres rouges, aux yeux provoquants, était une femme, et on allait la lui donner; il vit arriver le jour des noces sans déplaisir et même avec une certaine impatience.

Après la cérémonie, le vieux Makar se retira dans la chambre qu'il s'était construite à côté de celle des jeunes époux, et vécut autant que possible à l'écart. Cette nature sombre et peu communicative aimait la solitude. Pourvu qu'il pût travailler au jardin pendant les heures de soleil et se reposer le soir les mains sur les genoux en regardant rentrer le bétail, son existence lui paraissait suffisamment remplie.

— Je regrette que tu n'aies pas d'enfants, dit-il à Stépane, quelques heures avant de mourir : ta femme aurait besoin d'avoir des enfants à élever. Si elle fait mal, ne crains pas de la châtier sévèrement : elle n'a pas assez peur de toi.

Il mourut. Son fils le fit enterrer, le pleura un peu et l'oublia. La figure rébarbative du vieillard ne lui fit guère défaut à son foyer. Cependant il s'aperçut alors, pour la première fois, que sa maison ne lui était point hospitalière.

Irina n'aimait pas son mari; elle l'avait accueilli avec plaisir parce qu'il était beau, grand, bien

fait de sa personne, et que les paysannes russes méprisent les petits hommes chétifs, tout comme elles regarderaient avec dédain une brebis maigre au moment d'en faire emplette. Il faut que le promis paye de mine, afin qu'entre jeunes filles, elles puissent se vanter du beau garçon qui les épouse.

Au demeurant, mari et femme vivent étrangers l'un à l'autre, autant qu'il se peut entre gens qui mangent à la même écuelle et dorment sur le même banc. Les enfants seuls et le travail en commun peuvent resserrer ce lien plus fictif que réel : Irina n'avait pas d'enfants, et elle était assez riche pour rester au logis pendant que son mari allait aux champs ou à la corvée. Elle restait donc à nourrir et à panser le bétail, à battre le beurre, à faire un raccommodage; mais la journée lui paraissait longue, et, pour en abréger les heures, elle aimait à se regarder dans un miroir grand comme la main, qu'elle avait acheté, — en cachette du beau-père, — à une foire du voisinage.

Ne se sentant pas désiré au logis, Stépane prit l'habitude de rester à causer avec les vieux, le soir, avant de rentrer souper. Sa femme ne lui reprochait pas ces absences. Pourquoi l'eût-elle fait? Son mari ne lui manquait pas.

Le dimanche, elle aimait à courir les églises. La paroisse lui semblait monotone; avec les femmes de l'endroit, elle organisait quelque pèlerinage à une image miraculeuse. Le long du chemin, on rencontrait les garçons des villages voisins, qui faisaient compliment à la jeune femme de ses beaux atours et de son joli visage : ses yeux hardis ne dédaignaient pas d'aller réclamer cet hommage quand il se faisait attendre. Son mari, qui ne l'accompagnait guère, la laissait libre de faire es dévotions où bon lui semblait.

Un jour que Stépane revenait de la messe tout insouciant, les bras ballants comme de coutume, une vieille paysanne qui avait connu sa mère l'arrêta pour lui dire :

— Ta femme est encore allée à Prétchistinskaïa ; elle a pris pour cela ta meilleure charrette et ton meilleur cheval.

— Je le sais bien ! répondit le jeune homme en bâillant.

— Tu ne devrais pas permettre cela, Stépane Makarief; ton défunt père ne l'aurait pas permis à sa femme, ni aucun homme raisonnable. On parlera de toi si tu continues : on dit déjà que tu n'aimes pas ta femme. Elle le dit elle-même. Tu ne

la bats jamais, cela prouve assez qu'elle a raison.

— C'est juste, répondit Stépane.

La leçon ne fut pas perdue : le soir en rentrant, Irina reçut une volée de soufflets dont elle porta les traces pendant plusieurs jours.

Cette action rehaussa Stépane dans l'estime de ses concitoyens, et, le lendemain, quand il vint au travail, les hommes mariés du village l'accueillirent avec une faveur marquée.

Irina, du reste, n'en aima son mari ni plus ni moins : les coups entraient dans le bilan du ménage aussi bien que la nourriture et le sommeil. En l'épargnant jusqu'alors, son mari lui avait plutôt fait une injure qu'une faveur. Ses compagnes la félicitèrent de ce retour d'amour conjugal; pour elle, son genre d'existence resta le même, émaillé seulement, de temps à autre, de quelques corrections.

Les époux étaient ainsi arrivé à leur quatrième année de mariage quand vint l'Émancipation. Ne pouvant venir à bout de s'entendre avec le seigneur, la commune envoya deux délégués au chef-lieu de gouvernement, pour traiter de ses affaires et mettre en ordre tout ce qui la concernait.

Le village, peu fortuné, choisit comme de raison ceux de ses habitants dont la situation était la plus indépendante : Stépane Makarief fut un des élus. La proposition lui agréait d'autant plus qu'il avait naturellement l'humeur un peu nomade et qu'il ne restait attaché au sol que faute de savoir où aller. Il partit, et sa femme resta seule au village.

Les démêlés de la commune durèrent un an et demi. Le génie mercantile s'était éveillé chez Stépane au contact de la vie civilisée : pour employer ses loisirs, il se mit à trafiquer de grains et de bétail, achetant et revendant sans fonds de commerce, procurant des affaires aux négociants, exerçant, en un mot, une sorte d'agiotage assez lucratif, bien que sur une petite échelle.

Rien de particulier ne l'attirant au pays, les affaires de la commune complétement réglées, il laissa revenir son codélégué avec toutes les paperasses et resta à la ville pour terminer quelques négociations entamées. Pendant que celles-là tiraient à leur fin, d'autres se présentèrent, si avantageuses que c'eût été péché de les laisser échapper, puis d'autres tournèrent mal, de sorte qu'il fallut réparer le dommage ; — d'ailleurs ce

n'était pas le souvenir de sa femme qui pouvait l'engager beaucoup à retourner au village ; la vie facile des villes lui offrait plus d'attraits que l'indifférente figure d'Irina; — bref, Stépane était absent depuis trois ans quand une sorte de nostalgie de la maison natale le fit retourner à son foyer.

On lui avait toujours écrit que tout allait bien chez lui : en effet, sa part de fourrage et de blé avait été soigneusement emmagasinée après chaque récolte, et ses champs avaient été ensemencés.

La commune avait veillé aux intérêts de celui qui s'occupait de ses affaires. Cependant Irina n'avait point d'argent à présenter au mari quand il revint. Comme elle ne tenait pas de comptes, ne sachant ni lire ni écrire, Stépane ne prit pas la peine d'entrer en explications ; quelques coups de bâton témoignèrent de son mécontentement, puis il se remit à la besogne, et tout sembla rentrer dans l'ordre.

Irina savait fort bien ce qu'était devenu l'argent qu'elle aurait dû mettre de côté. Son juge naturel, son mari n'étant plus là, rien n'avait arrêté ses instincts de dévergondage : elle avait reçu ses

amants chez elle, les avait nourris du pain et du sel de l'époux absent, leur avait fait de temps en temps quelque cadeau, et le reste avait passé en pains d'épice et en macarons pour régaler ses hôtes bienvenus, pendant que le foin et l'avoine du maître nourrissaient leurs chevaux.

Tout le village le savait : les petits enfants mêmes avaient appris à reconnaître la télègue du marchand de suif qui avait régné le premier sur le cœur et au logis d'Irina; celui-là faisant ses visites rares, un marchand de blé lui avait succédé, puis divers autres, tous marchands forains, voyageant de village en village, ramenés souvent vers Irina par la bonne chère et la jolie hôtesse.

Tout le monde le savait dans la commune, et personne n'en souffla mot à Stépane.

— Nous ne sommes pas juges les uns des autres, s'étaient dit les anciens à ce propos : quand il s'en apercevra, nous verrons à lui en parler. En attendant, bouche close.

Pour eux, d'ailleurs, gens d'une civilisation primitive, l'état de mari trompé n'offrait rien de comique ni de déshonorant. La femme adultère était seule en question, et encore, si sévères que fussent pour elles les matrones avant le retour du

mari, pas une ne se fût hasardée à lui jeter la première pierre en présence de son juge.

Stépane retrouva sa femme telle qu'il l'avait laissée, indifférente et frivole. Leur ancienne vie recommença, mais un mois après son retour, pendant que le paysan était aux champs, le colporteur revint à l'improviste.

Comment Irina décida-t-elle celui-ci à l'emmener? C'est un mystère. Les enlèvements, les esclandres sont rares au village ; mais le colporteur avait fréquenté les villes, — peut-être y avait-il appris les éléments de la civilisation moderne. Bref, le soir, en rentrant, Stépane trouva la maison déserte.

Après avoir attendu une heure ou deux, il sortit pour s'informer de sa femme. Le premier auquel il s'adressa lui apprit qu'elle avait quitté le village dans l'après-midi, en compagnie du colporteur, qui avait deux bons chevaux à sa charrette couverte de toile.

— Si tu veux courir après eux, dit l'officieux conseiller, ils ont pris la route de la ville.

— Courir après eux? Non! répondit Stépane. Pourquoi? Qu'il la garde puisqu'elle lui plaît : je n'ai que faire d'elle.

Alors de toutes les maisons sortirent grands et petits, vieillards et matrones, tous ceux qui avaient quelque chose à lui apprendre sur les débordements de son indigne moitié. Stépane apprit où son bien avait passé et ce qu'avait vu sa maison.

Immobile, les bras croisés, il écoutait en silence ; ses sourcils bruns se rapprochaient de plus en plus à mesure que l'opprobre s'ajoutait à l'opprobre, l'adultère à l'adultère, et que celle qu'il avait épousée tombait de plus en plus bas dans son esprit révolté.

Lorsque la coupe fut remplie et que personne n'eut plus une goutte d'amertume à y verser :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela quand je suis revenu ? fit-il d'une voix contenue.

— Pourquoi, petit père ? Parce que tu ne l'as pas demandé, répondit le starchina au milieu d'un grand silence.

— Je ne pouvais pas le deviner, et je devais le savoir ! dit-il d'un ton irrité et menaçant.

— Pourquoi le savoir ? fit un des vieillards au milieu de cette foule silencieuse qui écoutait avec frayeur.

— Pour la tuer comme une chienne enragée !

répondit Stépane d'une voix tonnante, en dressant le poing vers le ciel.

Pendant le long récit de cette honte, la nuit était venue, l'azur assombri se remplissait d'étoiles, les cabanes paraissaient toutes noires sur le ruban blanchâtre de la route; un grand calme régnait partout.

La voix de Stépane mourut sans écho. Toutes les poitrines haletantes de curiosité avaient retenu leur respiration pour écouter ce qu'il allait dire; elles continuèrent à la retenir par frayeur de ce qu'il avait dit. Ce premier mouvement de colère passé, lui-même regarda les assistants avec plus de douceur. On s'écarta un peu, et quelques femmes rentrèrent au logis pour s'occuper du souper.

— Allons, mes amis, dit-il, vous avez cru bien faire, n'en parlons plus. A présent, j'ai encore une maison, mais je n'ai rien de prêt à manger; personne ne me préparera plus mes repas : — il étouffa une espèce de sanglot. — Qui veut me donner à souper pour ce soir ?

Toutes les voix répondirent, toutes les mains s'avancèrent vers lui. Il accepta l'offre du starchina et le suivit dans sa cabane.

Une heure après, pendant que les femmes éteignaient les feux et que dans toutes les chaumières les enfants s'étendaient pour dormir, il sortit de chez son hôte, seul, nu-tête, comme il était venu, et traversa lentement le village.

Le ciel resplendissait de clartés fines et discrètes, la route gazonnée semblait presque brune sous ses pas; il marchait pensif le long des maisons closes; sans aboyer, les chiens de garde levaient la tête sur son passage et venaient flairer ses mains pendantes à son côté.

Arrivé devant sa porte, il s'arrêta. Il n'avait plus de chien, lui; pendant son absence, Irina avait empoisonné le fidèle gardien qui aboyait aux étrangers voyageurs et mordait dans l'écurie les chevaux intrus qui mangeaient l'avoine du maître. La maison était noire et les fenêtres plus noires encore sur la façade; il regarda encore une fois le ciel, puis la demeure déserte, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues : il pleurait son chien.

Il entra lentement, écoutant ses pas retentir sur les planches sonores. La chambre était bien rangée; dans l'obscurité, il remarqua vaguement l'absence d'une masse noire près de la fenêtre, — le coffre d'Irina, et celle de la silhouette bien

connue des vêtements de sa femme, suspendus ordinairement près du poële. La maison lui paraissait immense, et le silence semblait bruire à son oreille avec des tintements de grelots lointains.

Sans allumer de lumière, il s'étendit sur le banc et s'endormit du lourd sommeil du paysan lassé.

Le lendemain, à son réveil, il se rappelait si peu ce qui s'était passé qu'il fut d'abord étonné de ne pas voir Irina vaquer au repas du matin, comme de coutume. Le beuglement des vaches aux pis trop chargés de lait, qui l'appelaient dans l'étable pour les traire, lui rappela bien vite son abandon.

Il prit une jatte de terre brune et descendit pour soulager les pauvres bêtes; mais après deux ou trois essais, s'apercevant qu'il était malhabile, il appela une voisine pour le remplacer.

La voisine vint sans commentaires, rangea dans la laiterie les pots de lait écumeux, expédia les vaches aux champs à la suite des autres déjà sorties du village, et rentra chez elle sans attendre de remercîment.

Après avoir bu une tasse de lait et mangé un

morceau de pain noir, Stépane était déjà sur la route des prés, sa faux sur l'épaule : on l'accueillit au travail comme si rien ne s'était passé, et nul ne lui parla de sa femme.

La vie lui était devenue rude, depuis qu'il se trouvait seul. Il n'avait jamais connu la solitude. Au village, son père et plus tard sa femme, à la ville, les habitudes banales de l'auberge, lui avaient toujours procuré une sorte de compagnie : ce n'était pas la vie commune, et ce n'était pas non plus l'isolement. Le paysan russe aime à vivre ainsi : sa nature essentiellement hospitalière s'arrange mal de la solitude.

Stépane ne songeait guère à la trahison de sa femme : il la méprisait, mais sans colère, la considérant à peu près comme un chien infidèle qui abandonne son maître pour suivre le premier venu.

A quoi bon la regretter, puisqu'elle n'en valait pas la peine? C'est notre civilisation raffinée qui a mis la jalousie de l'époux au cœur de l'homme indifférent : les mœurs patriarcales admettent en pareil cas le sentiment du propriétaire lésé dans ses droits, mais non celui de l'honneur offensé qui demande une réparation.

Mais ce que Makarief ne pouvait pardonner, ce qui, tous les soirs, soulevait dans son cœur un bouillonnement d'indicible colère, c'était le lâche abandon du foyer; c'était le manger froid, les bêtes en souffrance, l'eau qui manquait; c'étaient toutes ces bagatelles de la vie matérielle faisant défaut à la fois, qui surchargeaient d'un invincible ennui son esprit paresseux et inaccoutumé.

Les mois d'été passèrent ainsi. La voisine avait l'habitude de traire les vaches et de veiller à la basse-cour matin et soir. Stépane lui avait dit un jour en passant un mot de remercîment, puis avait accepté simplement ce service journalier : ne fallait-il pas que cette besogne fût faite?

Cependant il se rappela un jour que sa voisine était pauvre, veuve, qu'elle avait deux petits enfants à nourrir du travail de ses bras; et il entra chez elle.

— Qu'est-ce que tu fais du lait de mes vaches? lui dit-il brusquement.

Se croyant soupçonnée dans sa probité, la pauvre Anicia rougit jusqu'aux tempes et se hâta de répondre :

— Du beurre, petit père, du beurre! Il y en a plein une caisse au frais, sous la maison; et les

œufs de tes poules sont dans un grand pot, à côté. Si tu l'ordonnes, on peut les faire porter en ville, à la première occasion. Il y a seize douzaines d'œufs et soixante livres de beurre. Tu devrais vendre une vache, Stépane Makarief : pour un homme seul, deux vaches, c'est trop.

— Nous verrons, répondit Stépane ; mais tu as deux enfants et tu n'as pas de vache : je ne veux pas que tu fasses tant de beurre, et je veux que tes enfants aient toujours des œufs et du lait. Entends-tu ?

— Je te remercie, Stépane Makarief, dit humblement la veuve touchée jusqu'aux larmes. Que Dieu te le rende !

Stépane sortit aussi brusquement qu'il était entré.

A quelques jours de là, il s'arrangea avec un marchand de beurre et d'œufs qui passait régulièrement dans le village, pour lui vendre à chaque tournée ce qu'il aurait en magasin ; car il n'était pas homme à laisser perdre son bien.

Les pluies froides d'automne arrivèrent à leur temps ; dès le matin, les ménagères chauffaient le poêle pour la journée, et le soir, les hommes fatigués se détendaient les membres sur les larges

*lijanki* de briques chauffées par-dessous par la bonne chaleur douce des bûches de bouleau.

En rentrant chez lui, Stépane trouvait la grande chambre froide et déserte : sa femme avait brûlé toute la provision de bois de l'année précédente, et les chemins étaient si mauvais qu'avant la neige on ne pouvait guère en transporter au village.

Après avoir souffert du froid pendant deux ou trois nuits, cependant, il se décida à atteler ses deux chevaux à une charrette et à s'en aller chercher du bois à travers le marais détrempé par les pluies incessantes.

Un méchant vent d'automne sifflait autour de lui ; mais il n'y faisait guère attention, bien enveloppé qu'il était dans sa pelisse de mouton. Malgré les mauvaises routes, il alla jusqu'à la forêt, chantant en voix de tête une de ces interminables et mélancoliques chansons, si bien faites pour exprimer la vague tristesse des horizons bas et des paysages aux lignes plates.

Non sans peine, Stépane arriva à l'endroit où le bois de la commune attendait le traînage pour aller se ranger sous les hangars : il chargea sa charrette jusqu'au haut et reprit le chemin du logis.

Le jour était terne et gris; une pluie glacée le fouettait au visage, ses chevaux s'embourbèrent dans le marais; la charrette enfonçait au delà des essieux. Il entra dans l'eau jusqu'à mi-corps pour pousser à la roue; car il avait dans l'esprit toute la ténacité de sa race. On lui avait dit, le matin, qu'il ne pourrait jamais ramener son bois; il ne voulait pas rentrer sans sa charge.

Il alla chercher bien loin de grosses pierres pour empêcher les roues de reculer sur la glaise à demi pourrie; du geste et de la voix il excita ses petits chevaux courageux, et fit si bien que vers quatre heures il sortit de là, mouillé des pieds jusqu'à la ceinture par l'eau du marais, et de la ceinture jusqu'au front par la sueur qui perlait en grosses gouttes sur son corps fatigué.

Il rentra ainsi au village, jeta en passant une apostrophe railleuse à celui qui lui avait prédit l'insuccès de sa tentative, dételа ses chevaux fumants, les bouchonna soigneusement avec de la paille, leur prépara une litière fraîche, leur donna une double ration, et s'arrêta, les bras croisés, pour regarder ce qui lui restait encore à faire.

Par moments, un frisson agitait son corps; il se sentait dévoré d'un ardent désir de travailler,

d'abattre beaucoup de besogne, — pour se réchauffer, pensait-il. Mais un mal de tête abrutissant lui pesait comme une calotte de plomb, et à chacun de ses mouvements il sentait le sang lui frapper de grands coups au cerveau.

Il s'obstina cependant à dépenser la force herculéenne qu'il sentait en lui : seul il traîna sa lourde télègue jusqu'au hangar, la déchargea, et rangea son bois; puis il rentra chez lui.

Il avait le vertige; l'escalier lui semblait tournoyer sous ses pieds. Il se jeta sur un banc et s'endormit tout habillé, sans avoir seulement la force d'attirer à lui un vêtement pour couvrir ses jambes glacées.

Au matin, il s'éveilla malade à croire qu'il allait mourir. On n'entendait pas de bruit dans le village, et les blafardes lueurs d'un jour d'automne entraient par les petites fenêtres.

— Est-ce qu'on est déjà parti pour le travail? se dit-il obscurément. — Il voulait se lever sur le coude et ne put. — L'heure de ma mort est venue; que Dieu me sauve! pensa-t-il; et il se rendormit péniblement, sans rien attendre et sans rien demander.

Longtemps après, Stépane se réveilla une se-

conde fois; la tête lui faisait encore mal, mais une sorte de vague bien-être parcourait son corps avec un petit frisson agréable; il avait chaud autour de lui. Après avoir savouré un peu ce changement les yeux fermés, il souleva lentement ses paupières alourdies et regarda.

Sa première idée fut que le feu était à la maison : le reflet d'une flamme bondissait sur les murailles sombres, et l'air était attiédi. Au mouvement qu'il fit pour se lever, deux ou trois pelisses tombèrent de ses pieds sur le plancher, Alors, comprenant mieux, il s'appuya sur le coude, et reconnut qu'il avait un oreiller sous la tête.

Ce n'était pas l'incendie, c'était son poêle flambant qui envoyait des lueurs joyeuses et mouvantes aux poutres du plafond; une main secourable avait amoncelé de chauds vêtements sur son corps; ses lourdes bottes saturées d'humidité fumaient en séchant à quelque distance du foyer.

Tout cela étonna bien quelque peu Stépane, dont le cerveau faible et lassé n'était pas capable de longues réflexions. L'idée que sa femme pourrait bien être revenue lui causait à la fois une sourde mauvaise humeur et une satisfaction se-

crète, satisfaction toute d'instincts matériels : sans se l'expliquer, il pensait qu'à présent on allait lui donner à boire, puisqu'il y avait une maîtresse au logis.

Un pas fit craquer les marches de l'escalier, la porte extérieure s'ouvrit, retomba sur elle-même; — ce ne fut pas Irina qui parut, ce fut Anicia.

Sur son bras gauche, elle portait le plus jeune de ses enfants, et de l'autre elle tenait avec précaution une théière de grossière faïence.

La veuve ne s'aperçut pas que Stépane s'était réveillé : la chambre était obscure, et elle avait encore dans les yeux le demi-jour de l'extérieur.

Elle s'approcha de la table, prit dans l'armoire entr'ouverte une tasse avec une soucoupe, et, toujours l'enfant sur le bras, elle s'occupa d'arranger le feu et de remuer le gruau qui cuisait dans un grand pot, près de l'entrée du four.

— Anicia! dit le paysan d'une voix éteinte, c'est-toi?

— Ah! petit père, fit-elle en se retournant vivement, que le bon Dieu soit loué! Tu parles! Tu vas donc mieux?

— Est-ce que j'ai été malade? demanda Stépane

en se soulevant un peu plus. Sa tête lui semblait vide et très-vaste, mais il ne souffrait plus.

— Si tu as été malade! Mais voici le troisième jour que tu ne parles pas, que tu ne fais que dormir et demander à boire en rêve!

— Trois jours! fit Stépane tout étonné.

— Mais oui! Tu es allé chercher du bois samedi, n'est-ce pas?

— Je ne sais plus... dit le malade en fronçant le sourcil pour concentrer sa pensée près de lui échapper.

— Oui, c'était samedi. Dimanche après la messe, en voyant que tu ne sortais pas, je suis entrée ici et je t'ai trouvé tout froid, roide comme un pieu; tu racontais quelque chose tout bas et très-vite, mais tu avais les yeux fermés. Alors, je t'ai bien couvert, je t'ai fait du feu, et j'ai essayé de te retirer tes bottes; mais je n'ai pas pu : tu n'étais pas tourné du bon côté. C'est lundi, hier seulement, que tu t'es retourné, et alors j'ai retiré tes bottes de tes pieds, et je t'ai mis un oreiller sous la tête. Tu vas mieux, à ce que je vois?

— Oui, dit Stépane avec un simple soupir. Qu'est-ce qu'il a, ton petit?

Anicia regarda tendrement l'enfant qu'elle sou-

tenait sur son bras gauche, et dont la tête languissante reposait sur l'épaule maternelle.

— Ce sont les dents, celles de dessous l'œil, tu sais; ils souffrent beaucoup, les pauvres petits, pour percer leurs œillères! mais il est mieux qu'hier, Dieu merci! Entre toi et lui, hier, je ne savais plus auquel entendre. Veux-tu du thé, Stépane Makarief?

— Oui, dit le malade en se redressant tout à fait.

Il était guéri.

Sauf de rares exceptions, le paysan russe n'est pas longtemps malade; il meurt ou se rétablit dans un bref délai. La forte nature de Stépane n'eût peut-être pas suffi à le préserver, mais les pauvres soins d'Anicia l'avaient sauvé.

Au bout de quelques jours il reprit ses habitudes et retourna aux champs. Anicia continua à lui allumer son poêle et à lui préparer ses repas; il accepta tranquillement ses services comme une chose toute naturelle, sachant bien qu'il pourrait lui rendre à la première occasion ce qu'elle faisait tous les jours pour lui. L'occasion ne se fit pas attendre.

Les pluies d'octobre avaient complétement dé-

trempé le sol : après une journée passée à labourer le terrain de la famille avec un maigre petit cheval loué pour la circonstance, Anicia rentra chez elle brisée de fatigue et les membres endoloris. Étonné de ne pas voir son repas préparé, Stépane entra dans la pauvre cabane et trouva la veuve affaissée près de la table où les deux enfants barbotaient dans la jatte qui contenait le repas du soir.

— Qu'est-ce qui t'arrive? dit le paysan surpris.

— Je suis malade, mon petit père, répondit Anicia en levant sur lui un regard éploré : mes jambes ne veulent plus me porter. Excuse-moi, je n'ai pas rangé ta maison aujourd'hui ; j'irai demain.

Elle poussa un soupir et se retourna péniblement.

Stépane la regardait sans mot dire : les idées ne lui venaient jamais en grande abondance, et chaque réflexion lui coûtait un certain travail d'esprit.

— Et ma journée de demain! continua la veuve en se lamentant; le champ n'est qu'à moitié labouré, et il est grand temps d'ensemencer! Je n'ai

pas seulement eu la force de ramener le cheval à Ivan Pétrof qui me l'a prêté.

— Pourquoi as-tu emprunté un cheval à Ivan Pétrof? dit Stépane d'un ton bourru.

— Il me l'avait promis en été, parce que j'avais fait plusieurs journées d'ouvrage dans ses pommes de terre. Ah! Seigneur! pourvu que mes enfants ne restent pas orphelins!

Stépane la regardait d'un air furieux. Sans rien dire, il sortit de la cabane, bouchonna le cheval fumant et fatigué, et le ramena à son propriétaire, puis il retourna chez la veuve.

— Le cheval est dans l'écurie de son maître, dit-il; couche-toi, je vais mettre les enfants à dormir.

— Grand merci, Stépane Makarief! fit Anicia avec un soupir de soulagement; et elle se jeta tout habillée sur son pauvre grabat, en ramenant sur elle sa mince couverture.

Stépane déposa le plus jeune enfant dans son berceau, déjà trop petit pour lui, installa l'aîné sur le poêle, les couvrit tous deux, éteignit la petite lampe fumeuse et sortit en souhaitant le bonsoir à la pauvre famille.

Le lendemain, Anicia n'allait pas mieux. Sté-

pane fit venir une voisine et lui dit d'avoir soin de la malade, qu'il la payerait pour cela; puis, sans écouter les lamentations de la veuve, il alla harnacher son meilleur cheval, l'enfourcha et partit tout joyeux. Depuis longtemps, depuis son retour de la ville, il ne s'était pas senti le cœur si léger. Il avait son idée.

Il travailla tout le jour. Vers midi, au lieu de revenir dîner au village, il se régala d'un morceau de pain noir et d'un oignon qu'il avait mis dans sa poche, et il travaillait encore à l'heure où les premières étoiles se montrèrent au ciel.

La journée avait été belle, mais on sentait venir la gelée.

— Pourquoi t'es-tu attardé? lui cria un paysan qui passait sur la route. Qu'est-ce que tu fais là? Je croyais ton champ labouré depuis longtemps.

— C'est une dette que je paye, répondit Stépane en excitant du geste son cheval, qui s'endormait dans la monotonie du sillon. Va, je ne tarderai pas à rentrer.

Et appuyant pesamment sa robuste charpente sur la charrue, il traça tout joyeux le sillon le plus profond qu'il eût jamais fait.

Il était tard quand Stépane rentra chez sa voisine; les enfants avaient fini de souper, on les couchait. Les yeux brillants de fièvre, Anicia suivait les mouvements de son visiteur, qui jeta son bonnet sur la table, et s'assit en se croisant les jambes.

— Est-ce qu'il n'y a rien à manger ici? dit-il d'un air content.

— Il y a du gruau et du lait, répondit la femme qu'il avait installée près de la veuve.

— Donne-m'en, j'ai bon appétit.

— Stépane, dit Anicia de son coin, ton poêle est chauffé, ton dîner est prêt : j'ai dit à notre voisine de te préparer tout ce qu'il te faut.

— Merci, mais j'aime mieux souper ici, c'est plus gai. Sais-tu, Anicia? tu ne te tourmenteras plus de ton champ : il est labouré; demain nous l'ensemencerons.

— Oh! dit la veuve en croisant les mains, c'est toi qui as fait cela?

—Et qui donc? répondit Stépane en se frottant les jambes d'un air de bonne humeur. Je ne veux plus que tu ailles labourer, c'est trop dur; tu tiendras ma maison en ordre, et je m'occuperai de ton

champ. Tais-toi ! Quand on pleure, ça m'ennuie ! ajouta-t-il pour couper court aux larmes reconnaissantes de la veuve.

Anicia se rétablit bien vite. A vrai dire, elle n'était pas malade, mais seulement épuisée de fatigue et d'inquiétude : l'assurance d'une protection sur elle et sur ses enfants lui rendit son courage. Elle prit en même temps plus de hardiesse, et donna à Stépane de bons conseils dont il n'eut point à se repentir.

Les longs jours d'hiver étaient venus. Enfermé dans sa cabane par le chasse-neige qui gémissait au dehors, le paysan se trouvait bien seul. Souvent il était chez sa voisine ; parfois elle venait chez lui, dans la journée, apporter ou chercher quelque ustensile de ménage.

Il était veuf en réalité : sa femme lui semblait aussi bien perdue que si elle eût été morte ; il avait vingt-six ans et se sentait jeune ; — Anicia n'avait rien à refuser à cet homme qui était son protecteur et celui de ses enfants, et qu'elle adorait comme un messager du ciel, tout en le plaignant comme un pauvre délaissé.

D'ailleurs, elle n'était responsable devant personne,—ses enfants étaient si petits !—Et puis, elle

n'y songea seulement pas : sollicitée, elle se rendit, et ni l'un ni l'autre ne crut mal faire.

Le village non plus ne les considéra pas comme des gens coupables : coupables envers qui? Irina était partie de son plein gré; une autre avait pris sa place et remplissait ses devoirs. Cette autre n'offensait pas d'époux, puisqu'elle était libre. Quant à Stépane, le seul fait de l'abandon où il était resté ne le rendait-il pas libre aussi?

Personne ne lui dit seulement un mot de ses nouvelles relations avec sa voisine, et personne non plus ne plaisanta Anicia sur le rôle que son voisin jouait dans sa vie : ce n'était pas l'affaire de la commune ; — on n'avait pas dénoncé Irina alors qu'elle était sans excuse ; pourquoi tourmenter ces gens que leur isolement rendait malheureux et par conséquent respectables?

Du reste, Anicia continua d'habiter sa chétive cabane ; rien ne fut changé en apparence. Dans l'extrême simplicité de ces mœurs rustiques, les enfants furent respectés, car ils ne virent jamais rien dont le souvenir eût pu leur faire honte un jour.

Cinq années s'écoulèrent ainsi : Stépane Makarief était plus heureux, plus vraiment en famille

qu'il ne l'avait jamais été; les enfants d'Anicia l'aimaient et lui obéissaient comme à un père : que lui fallait-il de plus ? Les moissons succédaient aux semailles, l'existence somnolente de l'hiver à la vie active de l'été, et personne au village ne s'apercevait de la fuite du temps.

Anicia n'était plus toute jeune, elle avait trente-deux ou trente-trois ans ; ses traits un peu effacés, qui n'avaient jamais été beaux, avaient perdu leur fraîcheur ; mais Stépane avait-il jamais regardé le visage de son amie ? Ce qu'il aimait en elle, c'était le foyer, et cette humble représentante du foyer était toujours la même, patiente, prévoyante et douce.

Peu de jours après Pâques, la terre était encore recouverte d'une mince couche de neige friable, que le dernier dégel devait emporter ; un paysan revenant de la ville voisine s'arrêta devant Stépane, qui jouait sur la porte avec les enfants et un chien qu'Anicia avait élevé pour lui dès le commencement.

— Makarief, dit l'homme après l'avoir regardé un instant, j'ai vu ta femme à la ville.

Stépane avait oublié jusqu'à l'existence de sa femme. Il leva un regard étonné sur celui qui parlait.

— Oui, je l'ai vue; elle était très-bien mise. On dit que le colporteur est bien malade; il a la phthisie.

— Tant pis pour lui ! dit froidement Stépane, et il se remit à jouer avec son chien.

Après l'avoir examiné encore un moment, le paysan fit un pas pour s'en aller, puis s'arrêta. Il avait quelque chose à dire; mais son regard hésitant rencontra les yeux irrités de Stépane; il tourna sur les talons, et rentra chez lui.

Six semaines plus tard, — c'était quelques jours après la Pentecôte, l'herbe était déjà haute dans les prés, et l'on commençait à songer aux foins, — un soir, en rentrant du travail, Stépane vit de loin la porte ouverte. Il en fut étonné, car il venait de laisser derrière lui sur la route Anicia, qui avait passé la journée à sarcler les pommes de terre. Il pressa le pas et entra avec plus de hâte que de coutume.

En pénétrant dans la chambre, il vit une figure de femme assise auprès de la fenêtre, les bras croisés. Il s'arrêta sur le seuil, pétrifié de colère et de terreur. La femme se leva et le salua jusqu'à terre, comme font les paysannes russes devant leur mari.

C'était Irina.

— Je suis revenue, dit-elle d'une voix rèche, non sans une nuance de frayeur. Stépane Makarief, pardonne à une pécheresse!

Les paroles étaient humbles, l'attitude était presque insultante : les bras croisés, la tête haute, l'épouse adultère ne semblait pas attendre son châtiment, elle semblait défier son juge.

Stépane restait sur le seuil; la pensée avait peine à se faire jour dans la confusion de son esprit. Il l'avait crue morte; sans s'en douter, il lui avait presque pardonné à force de l'oublier, et voilà qu'elle était revenue à son foyer prendre la place qu'occupait Anicia! Tout son être se révolta.

— Je n'ai pas besoin de toi, dit-il rudement. Tu peux t'en retourner.

Un éclair de colère flamboya dans les yeux d'Irina.

— Non, dit-elle, je suis venue pour rester. Ma place est ici, et tu dois me recevoir, puisque tu es mon mari.

Le bras de Stépane se leva sur elle et s'abattit sans relâche tant que la colère muette qu'il avait dans le cœur ne fut pas assouvie. Elle criait à tue-tête, mais sans se révolter. Elle savait d'avance

qu'elle serait battue, et cela lui semblait tout simple.

Quand il eut terminé sa correction, il sortit sans se hâter. Les gens étaient sur les portes, attendant avec quelque frayeur ce qui allait se passer. Il alla droit au starchina : tous les hommes se rapprochèrent de lui pour entendre ce qu'il allait dire.

Sa voix résonna sèche et rauque.

— Ma femme est revenue.

— Je le sais; nous l'avons entendue tout à l'heure, répondit le vieillard.

— Je veux qu'elle s'en aille !

Le doyen secoua tristement la tête, et regarda la terre sans répondre.

— Je veux qu'elle s'en aille! répéta Stépane d'un ton impérieux.

— Cela ne se peut pas, Makarief, répondit le brave homme à regret.

— Comment! cela ne se peut pas? Puisque je ne veux pas la garder !

— Si elle veut rester, elle restera, répondit le vieillard d'une voix triste et douce. Elle est des nôtres, elle est ta femme, personne ne peut empêcher cela : tu es obligé de la nourrir.

— Elle a son colporteur pour cela! fit Stépane, les dents serrées.

— Le colporteur est mort, et la justice de la ville a renvoyé ta femme ici, répondit le doyen : c'est ici qu'elle doit vivre, et tu ne peux pas la renvoyer.

— J'irai moi-même à la ville et je la ferai enfermer! cria Stépane fou de colère, en frappant du poing sur une palissade en bois qui céda sous sa main vigoureuse.

— Tu ne pourrais pas y réussir. C'était du vivant du colporteur qu'il fallait le demander, et encore elle n'avait rien emporté de ce qui t'appartient; tu n'aurais rien obtenu.

Stépane s'écarta sans répondre, se croisa les bras et réfléchit pendant quelques instants. Le village entier le suivait des yeux sans souffler mot. Il se tourna lentement vers les anciens, qui s'étaient groupés par habitude d'être ensemble, et tendit les mains vers eux.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour que cette femme soit revenue? dit-il d'une voix suppliante; je n'ai fait tort à personne, dites, vous le savez? j'ai toujours été honnête, n'est-ce pas?

— Personne n'a rien contre toi, Makarief, dirent

tous ces hommes d'une voix contenue, en regardant le sol d'un air morne.

—Puisque je suis un honnête homme, pourquoi cette femme vient-elle souiller ma maison? Je n'en veux pas, et je n'en veux pas! Faites comme vous voudrez, mais qu'elle s'en aille; voilà!

Après avoir jeté ces paroles à la foule d'un air désespéré, il resta immobile, la tête haute et le regard plein de colère.

— C'est impossible, Makarief; la loi ordonne qu'elle reste, dit le doyen.

— Eh bien, soit! s'écria Stépane exaspéré; qu'elle reste!... Starchina, laisse-moi passer la nuit chez toi; je ne veux pas rentrer. Demain j'irai à la ville, et nous verrons qui a raison!

La foule se dispersa lentement. Une vague terreur flottait dans l'air; chacun rentra chez soi en se disant que « ce ne serait pas pour aujourd'hui ».

Stépane s'en alla chez Anicia, qu'il trouva assise par terre, se berçant tristement elle-même, les mains jointes autour de ses genoux. Elle pleurait si fort qu'elle n'eut pas le courage de se lever quand il entra.

— Ça ne fait rien, Anicia, lui dit-il; elle n'est

pas ma femme, et je la déteste. Tu as entendu comme je l'ai battue ?

Anicia fit un signe de tête et continua à se bercer en gémissant.

— Eh bien ! ce sera tous les jours comme cela, jusqu'à ce qu'elle s'en aille. Demain je vais « chez la justice », et nous verrons bien si on ne la forcera pas à s'en aller.

Sans changer de posture, Anicia secoua la tête, — négativement, cette fois.

— Allons, ne pleure pas, tu sais que ça m'ennuie, dit-il, les yeux pleins de larmes.

Il passa brusquement le revers de sa manche sur son visage, enleva le plus jeune des enfants qui se frottait à ses jambes comme un petit chat, l'embrassa tendrement et le déposa à terre.

— Bonsoir, répéta-t-il en sortant. Tu verras ; demain j'irai chez la justice.

Il partit en effet au point du jour, et ne revint que le surlendemain dans la nuit.

— Père, tu avais raison, dit-il au doyen, qui s'était levé pour lui ouvrir, en l'entendant frapper aux carreaux de la fenêtre.

— Je te l'avais dit, fit le vieillard d'un ton de pitié.

— J'ai mis mon cheval dans ton écurie, je vais dormir ici, et demain nous verrons ce qu'il y a à faire.

Stépane s'étendit sur le banc, à côté de la famille du starchina, et s'endormit sur-le-champ.

Pendant l'absence de son mari, Irina s'était occupée du ménage. Elle s'était fait remettre les clefs par l'humble Anicia, qu'elle n'avait pas manqué de rudoyer fort pour s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas. Avec le flair de la femme coupable, elle avait bien vite saisi la vérité dans les rougeurs et la confusion d'Anicia, et l'épouse adultère, mais légitime, se dressait de toute la hauteur de ses droits pour foudroyer la maîtresse dévouée, mais illégitime.

Sans la mort du colporteur, Irina n'aurait jamais songé à revenir au logis : de son vivant, celui-ci s'était arrangé avec les employés subalternes de la police pour qu'on ne l'inquiétât pas de demandes trop catégoriques au sujet des papiers d'Irina; mais après sa mort, la situation irrégulière de cette femme était devenue du vagabondage, — car on ne vit pas en Russie sans passe-port, — et force lui avait été de retourner sous le toit conjugal.

Honteuse? Jamais! Elle avait depuis longtemps toute honte bue.

Elle se trouvait mieux chez le colporteur, à la ville, au milieu des étoffes voyantes et des bijoux grossiers, que dans l'austère demeure de son mari; mais cette existence dorée une fois terminée sans retour, la maison, la vraie, celle où elle était maîtresse, était encore ce qu'il y avait de préférable. La loi l'y condamnait? raison de plus.

Aussi, quand Stépane revint de la ville, l'accueillit-elle non en époux maître et outragé, mais en simple commensal. L'existence indépendante qu'elle avait menée lui avait fait oublier les devoirs de l'épouse; elle ne s'en rappelait que les droits.

Ce n'était pas ce qu'entendait Stépane. Aussi son apparition chez lui fut-elle accompagnée d'une correction administrée avec cette prudente lenteur qui permet de frapper beaucoup une victime sans l'endommager gravement.

Rien qu'à la manière dont il la battait, Irina comprit que ce traitement était de la part de son époux, non une explosion de colère, comme le premier jour, mais un parti pris, et qu'elle pouvait s'attendre souvent à pareille fête.

Quand il jugea la dose suffisante, Stépane dit à sa femme :

— Je ne peux pas t'empêcher de vivre ici; il paraît que tu peux y rester tant qu'il te plaira. Je te déteste et te méprise ; tu n'es plus ma femme ; je ne te toucherai que pour te battre ; je ne mangerai pas ici; et je dormirai dans la chambre de mon père. Si cette existence te convient, tu peux rester.

Irina ne répondit rien; elle avait été assez battue pour ce jour-là ; mais elle se promit bien de profiter des avantages que son mari lui faisait sans s'en douter. Jamais elle n'aurait été plus reine au logis ! Elle comptait bien reprendre les pèlerinages et les promenades des premiers temps de son mariage.

Le dimanche venu, elle se para de ses plus beaux atours, — ceux qui lui venaient de son amant, le colporteur ; — la poitrine couverte d'innombrables rangs de colliers, coiffée de la plus riche des coiffures brodées d'or et de perles, elle se rendit à l'écurie pour atteler la télègue afin d'aller à l'église d'une paroisse éloignée.

Stépane, assis sur son banc devant la maison en attendant l'heure de la messe, l'entendit bien, mais la laissa faire.

Quand tout fut prêt et qu'elle se fut assise dans la charrette, au moment où elle rassemblait les rênes, il se montra, prit le cheval par le mors et le ramena dans la cour close de sa maison, où il enferma le cheval et l'équipage à l'aide d'un cadenas tout neuf qu'il venait d'acheter; puis il sortit tranquillement.

Irina le poursuivant dans la rue de ses aigres récriminations, il se tourna vers elle, et passant la main dans les colliers de verroteries qui tombaient de son cou jusqu'à sa ceinture, il donna un tour de poignet aux cordons qu'il tenait serrés entre ses doigts. Les perles colorées volèrent de tous côtés sur le gazon, à la grande joie des enfants du village et aux éclats de rire de toutes les femmes. Les hommes riaient aussi à gorge déployée.

Irina jeta un regard de haine autour d'elle, et rentra dans la maison comme une lionne farouche.

Ce jour-là, Stépane ne la battit pas ; il se trouvait assez vengé.

L'existence d'Irina fut loin de ressembler à ce qu'elle avait imaginé : les coups seuls y tinrent la place promise.

Après avoir rentré sa part de foin, Makarief s'en défit aussitôt; de même pour le blé, au grand étonnement de sa femme.

La farine manqua bientôt à la maison. Lorsque Irina s'en plaignit, Stépane lui répondit comme un homme dont la réponse est préparée de longue date :

— Je t'ai dit que je ne mangerais pas ici; il est donc inutile que j'aie de la farine à la maison. J'achète mon pain.

En effet, un paysan s'était mis depuis peu à exercer la boulangerie, industrie nouvelle au village, où chacun est habitué à se suffire à soi-même, et Stépane avait engagé Anicia à s'épargner la peine de faire le pain.

— Et moi? dit Irina en contenant sa colère.

— Toi? travaille! Tu en achèteras aussi.

Il en fut de même pour tout. Les fureurs d'Irina se brisaient contre cette résolution implacable de ne la compter pour rien au logis.

Ainsi s'en allait le rêve de la femme coupable.

Pour se venger, elle s'en prit à Anicia, sachant bien que là seulement était vulnérable le cœur de Stépane.

Un jour qu'elle avait mal dîné, les provisions de

son mari étant toutes sous clef, elle profita de l'absence du maître, retenu aux champs par un travail pressé, et se rendit chez Anicia pour l'accabler d'injures.

Elle la trouva seule et déchargea sur la pauvre femme tout ce que son méchant cœur contenait de fiel et de rancune, si bien qu'à son retour Stépane trouva la veuve en pleurs.

Il n'eût pas su la vérité si une paysanne qui avait écouté ne la lui eût apprise. Il rentra aussitôt chez lui.

— Tu as été chez Anicia? dit-il d'une voix étouffée par la colère.

— Oui, j'y ai été! s'écria la femme. Il fait beau voir que ta maîtresse ait de tout en abondance, pendant que ta femme légitime est privée de nourriture! Oh! je me plaindrai au conseil communal, je dirai comment tu traites ta femme et ta maîtresse!...

— Fais ce que tu voudras, dit Stépane devenu calme tout à coup; mais si tu parles encore à Anicia, si j'apprends que tu l'aies seulement regardée de travers... — il s'approcha d'Irina et lui saisit le poignet avec une violence extrême : — si tu touches à elle, à ses enfants ou à sa maison, je te tue-

rai comme un chien, oui, par Dieu ! je te tuerai comme un chien ; ne l'oublie pas !

Il la repoussa rudement, et sortit.

Pour la première fois, Irina eut peur. Elle sentit que son mari ferait ce qu'il disait, et elle se promit de ne pas aller plus loin.

Le dimanche suivant, un paysan du village voisin vint chercher les deux chevaux que Stépane lui avait vendus sans prévenir personne.

— Pourquoi as-tu vendu les chevaux? dit la femme acariâtre quand le paysan fut parti.

— Parce que je vendrai tout, tout, excepté la maison que mon défunt père a bâtie de ses mains.

— De quoi vivrai-je, moi ? glapit Irina exaspérée.

— Travaille ! répondit l'époux impitoyable.

Il le fit comme il l'avait dit : il tua une à une ses poules et ses oies, qu'il fit préparer par Anicia pour ses repas ; il vendit ses vaches, il vendit ses charrettes, il vendit les instruments de labour, — et serra soigneusement l'argent qu'il en retira dans la cachette du starchina.

— Je suis journalier, maintenant, dit-il un soir à Irina, je n'ai plus rien que ma maison et ma chemise ; tu ne pourras plus me demander d'ar-

gent; j'ai tout bu, je n'ai plus rien, rien, rien!

Il éclata de rire et s'assit en face d'elle pour la mieux regarder : elle s'aperçut qu'il était ivre.

Avant le retour de sa femme, jamais il n'avait goûté à l'eau-de-vie, et jamais sans ce retour il n'eût franchi le seuil du cabaret. C'était la main d'Irina qui l'avait poussé dans le gouffre. Comme elle lui reprochait son état d'ivresse avec son aigreur habituelle :

— Tais-toi! dit-il, c'est toi qui l'as voulu. Ne me mets pas en colère, parce que, un jour, vois-tu, si tu me fâches trop, je te tuerai! Je te l'ai dit, tu sais?

Elle recula épouvantée, et il alla se coucher.

Le lendemain, Irina se rendit chez le starchina.

— Mon mari me laisse mourir de faim, lui dit-elle; n'est-ce pas honteux que vous, les autorités de la commune, vous permettiez à un homme riche de vendre tout ce qu'il possède et de laisser sans ressources sa femme légitime? J'ai apporté une dot; qu'il me la rende!

— Pendant qu'il était à Koursk, tu l'as reprise, ta dot, répondit le vieillard d'un ton sévère. Ton mari boit son bien au cabaret, c'est ta faute; c'est

parce qu'il est malheureux et qu'il veut l'oublier.

— Mais je manque de tout!

— Travaille ! Il y en a qui travaillent et qui te valent bien.

Irina rentra chez elle dans un état d'exaspération qui ressemblait à de l'ivresse.

Quand Stépane revint, elle l'accabla de reproches, et, cette fois, provoqua si bien sa colère qu'il la frappa plus rudement qu'il ne l'avait encore fait.

Au lieu de prouver à Irina la nécessité d'une plus grande prudence, cette leçon sembla provoquer en elle l'esprit de révolte et de fureur. Elle se contint en paroles, il est vrai, mais elle vendit ou échangea tous les objets de ménage, si bien qu'un soir Stépane ne trouva plus chez lui que les quatre murs, les images saintes, auxquelles nul n'ose toucher, — et le coffre d'Irina, toujours rempli de belles robes et de colifichets.

Il était ivre, ce soir-là ; mais il avait généralement l'ivresse gaie, de sorte qu'en apercevant la nudité de son logis, au lieu de faire des reproches ou de châtier son impudente épouse, il partit d'un grand éclat de rire.

— Tu ne peux plus rien vendre, femme, lui

dit-il, tu n'as plus que tes robes. C'est là que je t'attendais : puisque tu ne veux pas travailler, tu les vendras aussi, tes robes, tes belles robes, celles que je ne t'ai pas données, — celles que tu as rapportées de la ville. C'est ça qui sera drôle ! Ah ! ah !...

Et, pris de fou rire, il se renversa sur le banc.

Dans son aveugle colère, Irina s'approcha, le poing fermé. La gaieté de Stépane disparut soudain, et ses yeux brillèrent d'une sombre fureur.

— Toi ? dit-il, toi ? Menacer ton maître ? Prends garde !

— Donne-moi du pain, criait Irina.

— Je suis journalier, fais-toi journalière, répondait-il sur le même ton.

— Où passe ton argent, misérable voleur ?

— Voleur ? fit Makarief en se levant de toute sa hauteur ; — son ivresse se dissipait par degrés ; — moi, voleur ? C'est une voleuse qui m'appelle voleur ? Écoute, femme, dit-il d'un ton calme, ne me fâche pas ! Aujourd'hui, je me connais encore, mais demain je ne me connaîtrai peut-être plus... Je ne te reproche rien, cela doit te suffire. Laisse-moi tranquille !

Il sortit là-dessus.

— L'argent ! criait Irina furieuse. Que fais-tu de l'argent ? Tu le manges avec ta maîtresse...

Stépane était déjà loin, et les récriminations furent perdues.

Elle était tellement irritée qu'elle eut grand'peine à s'endormir. Son sang bouillonnait, les doigts lui démangeaient, elle avait envie de frapper quelqu'un.

Le jour venu, elle resta plusieurs heures assise par terre, à se demander comment elle pourrait bien se venger ; cette tête obtuse n'avait aucune conscience de son infamie, de l'humilité qu'elle eût dû rapporter au foyer conjugal pour obtenir à la longue un pardon encore trop peu mérité ; — non : ce qu'elle sentait, c'est qu'elle était la femme « légitime » de Makarief, que celui-ci ne vivait pas avec elle, qu'il portait son bien à une autre, qu'elle était insultée dans ses droits d'épouse, enfin, et qu'il lui fallait une vengeance.

Elle se mit à la chercher.

Assise devant le poêle, elle méditait depuis le matin, tout en taillant machinalement des bûchettes avec une petite hache. De temps en temps elle se frappait sur les doigts, mais elle ne s'en apercevait pas ; toute sa puissance de

réflexion était concentrée sur l'idée de se venger.

Le jour était sombre et froid ; la première neige, tombée le matin, avait fondu sur le sol, laissant çà et là des flaques d'eau noirâtre. Le ciel était bas et terne, la nuit tombait. Irina regarda par la fenêtre, se dit qu'il serait bientôt temps de souper, et sortit pour chercher quelques légumes dans le jardin.

Les paysans rentraient du travail un à un, leurs outils sur l'épaule, et s'arrêtaient à causer devant les portes.

Personne ne parlait à Irina, non qu'on fût sévère pour ses fautes, mais la sympathie qu'inspirait le mari se traduisait en répulsion pour la femme, et cette sorte de mise hors la loi n'était pas une des moindres causes de l'irritation de la révoltée.

En descendant l'escalier, celle-ci se trouva face à face avec Anicia, qui rentrait, portant deux seaux d'eau suspendus aux bouts d'un bâton recourbé, posé en façon de joug sur ses épaules. Ses enfants l'attendaient devant la porte. Elle marchait, pliée sous son fardeau, d'un air doux et placide, la tête inclinée, sans voir devant elle autre chose que le sentier foulé dans le gazon qui menait à sa porte.

En apercevant la maîtresse, la femme légitime

se redressa de toute la hauteur de son orgueil; elle se croisa les bras sur la poitrine d'un air de défi, et fit quelques pas en avant. L'ombre qu'elle faisait au milieu du sentier força Anicia à lever la tête.

L'humble femme rougit de honte en apercevant Irina; un vague sentiment de culpabilité lui faisait redouter sa présence. Elle se rangea de son mieux avec le fardeau qui l'embarrassait; mais ce n'était pas l'affaire d'Irina, qui venait de trouver à déverser sa colère.

— C'est pour faire la soupe à mon mari que tu rapportes cette eau? dit-elle d'un ton insolent et railleur.

Anicia continuait sa route sans répondre.

— Je te demande si c'est pour mon mari? répéta la femme de Stépane : tu peux bien répondre quand on te parle!

— C'est pour moi, balbutia la veuve en se hâtant vers la porte de son logis.

Tirant brusquement à elle un des seaux équilibrés, Irina fit basculer le bâton; aussitôt Anicia fut inondée par l'eau, qui ruissela de ses pauvres vêtements à terre.

— Méchante femme! cria l'aîné des enfants avec un geste de menace.

— Tu oses m'appeler méchante femme, vilain crapaud ! s'écria Irina, tournant sa fureur sur le dernier venu. Attends !

Avant que la mère eût pu l'en empêcher, elle avait saisi l'enfant par le cou et le secouait avec une telle violence que le petit en perdit la respiration.

Au moment où, tout violet, il semblait près d'étouffer, elle le rejeta loin d'elle ; puis, comme un animal pris en faute, elle se réfugia dans sa maison et se blottit dans un coin avec une vague appréhension de ce qui allait suivre.

Au moment où elle prenait la fuite, il lui avait semblé voir une ombre sortir du cabaret et accourir de son côté. Un instant, elle tendit l'oreille ; aucun bruit au dehors, sauf les sanglots de l'enfant battu et la douce voix d'Anicia, qui s'efforçait de le consoler, — puis rien.

Elle commença à respirer. L'idée d'un châtiment inévitable et prochain la gênait un peu, mais sa méchante âme rayonnait du plaisir de la haine satisfaite ; elle avait trouvé moyen de blesser Anicia bien autrement qu'en la frappant elle-même, — ses yeux brillèrent de satisfaction.

N'entendant plus aucun bruit, elle quitta le coin

où elle s'était réfugiée, et alluma la petite lampe, puis elle se remit à faire des bûchettes auprès du poêle. Elle avait oublié son souper.

Un pas rapide retentit sur l'escalier : la hachette lui tomba des mains, elle se sentit devenir toute froide ; c'était Stépane. Il semblait bien pressé.

Il entra. Elle se leva avec un geste de frayeur et resta debout. Il s'était arrêté devant elle et la regardait avec des yeux où le premier trouble de l'ivresse commençante n'éteignait pas le feu d'une colère implacable. Il ferma la porte derrière lui et se rapprocha de sa femme.

— Que viens-tu de faire ? dit-il entre ses dents.

— Moi ? rien ! répondit-elle avec un geste craintif.

— Ne mens pas ! Qu'as-tu fait ?

— Ce qui m'a plu ! dit-elle avec insolence...

Sa mauvaise nature, un instant comprimée, reprenait irrésistiblement le dessus.

— Pourquoi as-tu frappé l'enfant d'Anicia ?

— Parce que je le hais ! s'écria-t-elle avec une explosion de rage triomphante ; parce que je hais tout ce que tu aimes, cet enfant, et l'autre, ta maîtresse, et toi-même ; parce que je voudrais vous voir tous sous terre !...

— Tais-toi, méchante femme ! fit Stépane avec un geste égaré qui tomba dans le vide.

— Méchante femme! c'est toi qui leur apprends à m'appeler ainsi ? Tu vas chez cette créature et tu te ris de ta femme, ta vraie femme ! Tu la nourris de mon bien que je t'ai apporté en mariage...

— Que le Seigneur me pardonne le jour où je t'ai épousée, dit Stépane en s'efforçant de lutter avec l'ivresse : ce jour-là, j'ai commis une grande faute !

— Une faute ! quand à présent tu vis dans le concubinage avec...

— Tais-toi ! fit Stépane en s'avançant. Ses jambes chancelaient sous lui.

— Il vient me faire de la morale en sortant du cabaret ! Il ne se tient pas sur ses pieds, et il me demande compte de ma conduite !

— Pourquoi as-tu frappé l'enfant d'Anicia ? reprit le paysan avec l'obstination des ivrognes.

— Parce que je le hais, et l'autre, et toi, et elle ! Je hais le monde entier, toi plus que le reste, et je ne serai contente que quand je vous aurai tous vus crever comme des chiens !

— Tu as frappé l'enfant d'Anicia, répéta Stépane. Je t'avais dit que je te tuerais, tu sais?

— Je l'ai frappé, oui, et je le frapperai encore, et toujours, toutes les fois que je le verrai, et elle aussi!

— Ne me fâche pas! dit le paysan en s'efforçant de réfléchir; je t'ai dit que je te tuerais si tu me fâchais.

— Tu tueras ta femme pour épouser ta maîtresse? misérable ivrogne! mais va donc, va donc chez elle, et laisse-moi en repos, — allons, va!...

Elle le poussa dédaigneusement par les épaules, assez fort pour le faire chanceler. Stépane se retint au banc d'une main, et la main qui toucha le plancher rencontra la hachette; il la saisit, se releva, et poussa un rugissement fou.

— Tu ne laisseras pas Anicia en paix? dit-il comme hébété.

— Non, je la poursuivrai tant qu'elle vivra! dit Irina, trop exaspérée pour comprendre le danger.

En finissant le dernier mot, elle s'affaissa sur le plancher. La hache lui avait fendu le crâne.

Elle fit un léger mouvement et ne dit plus rien: elle était morte.

Stépane la regarda un instant d'un air abruti,

puis laissa tomber son arme, recula de quelques pas sans la quitter des yeux, et se blottit sous les images, dans l'angle de deux fenêtres.

Au matin, s'étonnant de ne voir sortir personne de cette maison dont la porte extérieure était restée ouverte toute la nuit, un paysan se hasarda à entrer.

A peine sur le seuil, il recula effrayé, et s'en fut chercher le starchina.

Celui-ci, accompagné de tous ceux qui n'étaient pas encore partis pour les champs, se hâta de courir vers la maison maudite. Il trouva Irina telle qu'elle était tombée, étendue en travers de la chambre, au milieu d'une mare de sang coagulé.

A sa vue, Makarief, toujours blotti sous les images, accroupi et comme ratatiné sur lui-même, le regarda d'un air interrogateur. Puis, se redressant de toute sa taille, il fit deux pas vers les assistants, et désignant la morte du geste :

— C'était une méchante femme, dit-il : je l'avais prévenue que je la tuerais ; elle n'a pas voulu m'écouter, — je l'ai tuée !

Un frémissement parcourut l'assemblée. Joignant les mains d'un air désespéré, le starchina s'avança de quelques pas et dit à Stépane :

— Tu as péché devant le Créateur, Stépane Makarief. Qui t'avait permis de retirer la vie à une créature humaine ?

Sans baisser les yeux, sans se troubler, Stépane leva la main, et, d'une voix nette, il s'adressa à tous ceux qui l'écoutaient en silence :

— Frères, dit-il, vous savez que j'ai été un fils soumis et un bon mari ; je n'ai jamais désobéi à mon père, et jamais je n'ai fait tort à la femme qu'il m'avait donnée. Elle m'a volé mon bien pendant que j'étais absent, et ensuite elle m'a quitté pour aller avec un autre homme. Elle est revenue parce qu'elle n'avait pas de demeure. Je ne l'aimais pas, vous le savez, et cependant je l'ai gardée, puisque la loi l'ordonnait. Elle ne voulait pas travailler, elle voulait recommencer à courir comme autrefois ; je l'en ai empêchée. Elle m'a querellé tous les jours ; enfin hier, par méchanceté, elle a battu un petit enfant, et comme je le lui reprochais, elle a levé la main sur moi pour me frapper...

Un murmure d'indignation parcourut les rangs des hommes.

— Je ne l'ai pas battue en ce moment-là pourtant ; mais quand elle a dit qu'elle avait bien fait

et qu'elle recommencerait tous les jours, j'ai vu rouge devant mes yeux, — et je l'ai tuée.

Il se tut. Rien ne rompit le grand silence. Tous les yeux étaient fixés sur lui ; il reprit :

— Je l'ai regardée toute la nuit ; j'ai pensé sans relâche, et j'ai jugé ce que j'avais fait : c'était une méchante femme et je n'ai pas eu tort de la tuer. Que Dieu me pardonne ! non, je n'ai pas eu tort.

Les bras croisés sur sa poitrine, il regarda la foule, — son juge, — et, sous ce regard interrogateur et hardi, tous les yeux se baissèrent.

Nul n'aurait osé lui dire qu'il se trompait. Et d'ailleurs, parmi ces hommes incultes, s'en trouvait-il un seul qui le condamnât dans sa pensée ?

La vieille voix affaiblie du starchina s'éleva pour répondre. En un instant, il venait de réfléchir plus qu'en sa vie tout entière, et il rendit la sentence de ce tribunal primitif.

— Nous sommes tous pécheurs, dit-il avec une profonde émotion ; nul de nous ne sait ce qu'il aurait pu faire s'il avait été tenté. Frère, tu as tué, — mais cette femme était une méchante femme, tu l'as dit. Nous ne sommes pas des procureurs, nous autres, nous sommes tes frères... N'est-ce pas ?

En disant ces derniers mots, il s'était tourné vers la foule. Un murmure d'assentiment lui répondit.

— Tu as été malheureux ; est-ce que nous te jugerons?

Les voix, contenues par le sentiment qu'il se passait quelque chose de grand, firent entendre un frémissement sourd, puis un mot jaillit de toutes les lèvres, et toutes les têtes se relevèrent.

— Non! dit la foule, que Dieu lui pardonne!

— Tu as entendu? fit le starchina tremblant d'émotion, que Dieu te juge! Nous ne te jugerons pas.

Les bras toujours croisés et le regard fixé sur l'assistance, Stépane dit encore :

— Je ne crains pas la justice : si les gens de la ville veulent m'envoyer en Sibérie, qu'ils m'envoient! Je ne demanderai pas grâce.

— Les gens de la ville n'ont rien à voir chez nous, dit le starchina en secouant la main avec un geste de mépris; je ne te dénoncerai pas, ni les frères non plus; à quoi bon? N'est-ce pas, vous autres?

Le même murmure d'approbation circula dans les rangs.

Stépane s'inclina jusqu'à mi-corps et salua le tribunal qui venait de le gracier, mais sans prononcer un mot de remercîment. Sa dignité le lui défendait.

Après un moment d'hésitation :

— Qui va ensevelir cette femme? dit le starchina.

— Moi, répondit Stépane. Quand j'aurai fait le cercueil, les femmes pourront venir pleurer comme d'usage.

La foule s'écoula peu à peu et se répandit dans la rue.

Une sorte de terreur instinctive fit qu'on se rangea autour de Stépane, quand, au bout de dix minutes, on le vit sortir de la maison qu'il ferma au loquet et prendre le chemin du bois, une hache — pas la même — sur l'épaule.

Il passa sans parler à personne, fut absent tout le jour et revint le soir, portant sur sa tête un cercueil grossièrement façonné, et, sous le bras, le couvercle bombé, fait de trois planches.

Il rentra sans appeler personne, referma la porte, et les curieux qui rôdaient autour de la maison virent bientôt apparaître la lueur d'une petite lampe.

Au bout d'une heure, il sortit encore et se dirigea vers la demeure du starchina.

— Maria, dit-il à la femme de son ami, veux-tu venir laver la défunte ?

La paysanne frissonna, mais, sous le regard de son mari, elle se leva pour obéir. La répugnance fut cependant plus forte que la soumission conjugale.

— Pourquoi ne l'as-tu pas demandé à Anicia? fit-elle en hésitant.

— Parce qu'Anicia ne doit pas entrer dans la maison, aussi longtemps que la défunte y sera! répondit-il.

La vieille femme prit en route une compagne, et toutes deux, non sans frémir, allèrent rendre au cadavre ce dernier devoir, aussi nécessaire, dans les idées du peuple russe, que l'était, aux yeux des anciens, l'obole du funèbre passage.

Quand cette lugubre besogne fut terminée, Stépane les remercia et les renvoya.

On avait revêtu la défunte de ses plus beaux habits. La tête, couverte suivant l'usage des matrones, qui ne laissent plus voir leurs cheveux, était ceinte d'un de ces rubans de satin qui portent une prière imprimée. Une très-légère marque

rouge, dépassant au-dessus de l'oreille, indiquait seule l'effroyable blessure cachée par la coiffure brodée d'or, sorte de mitre qui encadre le visage aussi sévèrement que les bandelettes égyptiennes.

Les goûts de parure d'Irina se trouvaient accomplis dans la mort; son mari, ouvrant son coffre, avait permis aux ensevelisseuses d'y puiser sans reserve.

— Qu'elle emporte tout avec elle! avait-il dit.

Il regarda quelques instants sa victime ainsi parée. Le visage de la méchante femme avait conservé l'expression de sombre colère qui l'animait quand il l'avait frappée.

— Que Dieu te pardonne! murmura-t-il : je ne t'en veux plus.

Et, la saisissant dans ses bras robustes, il la déposa dans le cercueil.

Depuis la veille au matin, il n'avait pris aucune nourriture; son corps s'affaiblissait, et par moments sa tête lui semblait trop légère. Il alla chercher un morceau de pain, le mangea debout sur l'escalier, puis rentra dans la chambre mortuaire. Il mit en ordre tous les objets épars çà et là, et ranima la lampe des images.

Quand sa tâche fut terminée, il se coucha sur le banc pour dormir, — et s'endormit.

Aux premières clartés, les femmes vinrent pleurer auprès de la morte, suivant l'usage, avant de la transporter à l'église. Leurs lamentations aiguës irritaient sans doute les nerfs de Stépane, car il sortit en attendant l'heure de la cérémonie.

C'était un dimanche ; Irina devait être enterrée après la messe paroissiale. Le prêtre l'avait voulu ainsi. Était-ce paresse de se déranger le lendemain, ou bien savait-il la vérité, et voulait-il mettre sa responsabilité à couvert en prenant la population entière de deux ou trois villages pour complice de son silence ? Nul n'en sait rien.

Au moment de l'office, le cercueil d'Irina, porté par six robustes paysans, s'avança dans le chœur de l'église, semé de branches de sapin ; le visage était découvert ; les riches galons d'or des vêtements étincelaient sous la lueur des cierges, car Stépane était riche, malgré ses désordres récents.

La messe s'accomplit comme à l'ordinaire, puis, les dernières prières dites, le prêtre revêtit ses ornements de deuil et récita l'office des morts. Les paysans reprirent ensuite leur fardeau, au milieu des glapissements funèbres des pleureuses, et le

transportèrent jusqu'au nouveau cimetière, situé dans un taillis à quelque distance.

Stépane Makarief n'avait cessé de se tenir à la droite du cercueil : son attitude n'exprimait ni la crainte, ni l'audace.

On fût venu l'arrêter pour le conduire en prison qu'il n'eût rien dit, trouvant la chose toute naturelle ; mais il ne bravait personne.

Son regard clair et assuré semblait dire à ceux qui le rencontraient : « Savez-vous ce que j'ai fait ? Et vous sentez-vous la force de me juger ? »

Lorsque le couvercle du cercueil se fut refermé sur Irina, et que les pelletées de terre amoncelées avec cette hâte funèbre des fossoyeurs eurent nivelé le tertre, Makarief remercia l'assistance. Au lieu de festiner suivant l'usage, on se sépara silencieusement ; et cela seul distingua cette étrange cérémonie des enterrements ordinaires.

Rentré chez lui, Stépane dut y trouver la vie singulièrement dure ; ce plancher, avec sa grande tache brune qui n'avait jamais voulu disparaître tout à fait, lui rappelait des souvenirs qu'il cherchait à fuir. Un civilisé eût vendu sa maison ; le paysan garda la sienne et finit par s'y habituer.

Quelques mois après la mort d'Irina, il proposa à Anicia de l'épouser.

— Excuse-moi, Stépane, dit-elle, je t'aime autant que par le passé, mais je ne pourrais pas dormir dans la chambre... tu sais. Restons comme nous sommes.

— Comme il te plaira, répondit Makarief sans se troubler.

Huit ans se sont écoulés ; l'affection de la veuve et du paysan n'a pas diminué. Il continue à prendre ses repas chez elle et à labourer son champ. On dirait qu'Irina n'est jamais revenue et qu'ils ont repris la vie à la veille de son retour. Stépane est riche, et, depuis la mort de sa femme, il n'a plus franchi le seuil du cabaret.

Jamais non plus la justice n'a entendu parler de cette étrange affaire, qui est cependant le secret, non d'un seul village, mais de presque tout un canton.

Il semblerait que pour certains crimes la prescription commence dès le lendemain de l'attentat, c'est-à-dire du moment où la conscience humaine, surprise au premier choc, regarde en elle-même et se déclare juge incompétent.

Stépane est resté le même ; non pas joyeux et

railleur comme avant le retour de sa femme, mais calme et sérieux comme au lendemain de la mort de celle-ci.

Celui qui écrit ces lignes l'a vu récemment, et, frappé de sa physionomie, a obtenu son histoire, non sans peine, bribe par bribe, des paysans qui le connaissaient.

Il est toujours beau ; sa barbe châtain encadre son visage, qui ressemble à celui que la tradition attribue au Christ ; seuls, ses yeux bleus semblent fouiller au fond de l'âme ceux qui le regardent, et répéter : « Sais-tu ce que j'ai fait ? Et si tu le sais, me condamnes-tu ? »

# VÉRA

Si notre Pétersbourg est joli les jours de grande gelée, alors que les arbres sont poudrés à frimas et qu'un beau soleil fait étinceler les clochers dorés, on doit convenir qu'il n'est pas beau, les soirs d'automne, quand il pleut à verse et que les réverbères se mirent à grand'peine dans les ruisseaux grossis jusqu'à occuper la moitié de la rue.

Je faisais, en pataugeant, ces réflexions mélancoliques, lorsque l'idée me vint que notre ville de district était encore beaucoup moins attrayante en cette saison : les rues défoncées, avec leurs petits trottoirs en bois qui semblent surnager au-dessus d'une débâcle universelle, si bien qu'on est tout étonné de les sentir solides en mettant le pied dessus; les charrettes échouées dans la boue à la porte des cabarets; l'éclairage absent...

— Décidément j'aime encore mieux Pétersbourg, même en octobre, même la nuit!

J'étais de mauvaise humeur, cependant : j'avais perdu ma soirée.

— Beau malheur! me direz-vous.

Sans doute, cela m'arrivait plus d'une fois par semaine; mais quand on est venu à Pétersbourg pour s'amuser, quand on s'est accoutumé à exiger de la destinée qu'elle vous envoie tous les jours quelque plaisir, on se prend à murmurer pour une soirée ennuyeuse.

— Que suis-je venu faire dans cette galère? me dis-je avec un mouvement d'humeur. Comme si je n'étais pas mieux là-bas, dans mon bien, où je n'avais rien à faire qu'à me chauffer le dos, soit au poêle, soit au soleil...

C'était justement là que le bât me blessait : je m'étais ennuyé de n'avoir rien à faire, et poussé par un beau désir d'être utile à mes semblables, je m'étais embarqué un jour sur un bateau de la compagnie « Volga », et j'étais arrivé à Pétersbourg pour entrer au service, — comme on dit chez nous, — dans l'administration; ce qui n'équivaut pas du tout à rendre des services à qui que ce soit.

Sur la foi de nos romanciers, de nos économistes, etc., je m'étais figuré que la société

éplorée, « manquant de bras pour la servir », appelait à son aide toutes les têtes intelligentes du pays. Comme je ne suis pas par trop bête et que j'ai fait des études à peu près suffisantes, grâce à mon gouverneur, qui par le plus grand des hasards se trouvait être un homme capable, je m'étais dit que je rendrais service aux autres et à moi-même, en cherchant à mettre mes faibles moyens à la disposition de mon pays.

Malgré mes vingt-six ans, je venais bien de ma province!

Le premier chef d'administration auquel je m'adressai, après m'avoir écouté avec un sourire qui ne me plut pas outre mesure, me dit tranquillement :

— Nos bureaux regorgent de demandes semblables, mon jeune monsieur : nous avons plus de trente postulants pour chaque place déjà occupée; — quant aux vacances, c'est par milliers que les suppliques se présentent.

— Mais la Russie manque d'intelligences dévouées? m'écriai-je, le cœur plein d'une noble indignation; comment se fait-il...?

— Ah! voilà... me dit le fonctionnaire avec le même sourire, tout le monde veut entrer au ser-

vice; mais une fois qu'on y est, personne ne veut rien faire. Cependant, ajouta-t-il, depuis que nous avons diminué les appointements, nous commençons à avoir des gens capables.

Là-dessus il me congédia...

Depuis, j'avais fini par comprendre : j'étais moins généreux, plus sceptique qu'en disant adieu à mon joli domaine, mais j'avais acquis des idées pratiques... J'hésitais néanmoins : fallait-il retourner dans ma province pour chasser pendant l'hiver et y bâiller pendant l'été, — ou bien tenter encore le sort?

Avec tout cela, il pleuvait à flots, et pas un seul *isvostchik*...

— Je finirai par arriver à la perspective Nevsky, et là, je trouverai bien un drochki! me dis-je avec la philosophie d'un homme si complétement trempé, qu'il lui devient impossible de se mouiller davantage. J'avais un parapluie, — mais uniquement par respect humain, pour les domestiques : ce petit meuble me gêne encore plus à la main que sous le bras, et je m'étais bien gardé de l'ouvrir.

Je suivais une des grandes artères de la ville, la Mestchanskaïa, où les belles maisons habitées par

des gens honnêtes coudoient d'ignobles cabarets... A vingt pas devant moi, sous une marquise éclairée par la lueur du réverbère voisin, une forme noire encapuchonnée se dessina : autant que j'en pouvais juger, c'était une femme. Elle jeta autour d'elle un coup d'œil rapide, et cria d'une voix sonore et bien timbrée : *Isvostchik!*

Le cri s'éteignit dans un redoublement de pluie. Elle fit un petit mouvement d'épaules, releva ses jupes d'un geste vif et gracieux, et se mit en marche du côté de la Perspective, avec un air résolu, — sans le moindre parapluie.

Cette jeune femme et moi, nous nous trouvions pour le moment les seuls habitants de la rue visibles à l'œil nu. En passant, je regardai la maison d'où la promeneuse était sortie : maison ni bien ni mal; des boutiques fermées au rez-de-chaussée, — il était presque onze heures, — un bon escalier; pas de suisse... Cela ne disait rien...

— Par ce temps abominable, pensai-je, et sans parapluie! Est-elle seulement jolie ?

Là-dessus, j'ouvris mon incommode fardeau, qui m'éclaboussa en pleine figure en déployant ses plis collés par l'eau du ciel, — et je doublai le pas pour atteindre la courageuse petite personne.

Elle marchait très-bien, ma foi, et j'eus quelque peine à la rejoindre. Elle était jeune, très-certainement : son pas avait cette élasticité moelleuse qui se perd vite sous un ciel inclément. Au milieu des flaques qui envahissaient les trottoirs, elle avait littéralement l'air d'un poisson dans l'eau. Décidément, cette ondine m'intriguait. Si seulement elle avait tourné la tête !

En passant sous un réverbère, elle se retourna, embrassa la rue d'un regard, et, jugeant inutile d'appeler encore un véhicule évidemment absent, elle releva de nouveau ses jupes d'un petit coup de main sec et nerveux, et reprit son chemin du même pas.

— Elle doit être jolie, me dis-je, allons!

Je la rejoignis en deux grandes enjambées, non sans m'envoyer de l'eau jusqu'à la nuque, et je lui dis d'une voix irrésistible :

— Il pleut bien fort. Ne voudriez-vous pas accepter la moitié de mon parapluie?

La promeneuse se retourna, me regarda bien en face, et me répondit tranquillement :

— Non, merci, monsieur, c'est inutile; je suis déjà assez mouillée...

En effet, le parapluie, avancé à moitié seule-

ment, versait un torrent d'eau sur la petite écharpe de soie qui couvrait sa tête, et quelle tête! Un visage doux et frais, comme en ont nos jeunes filles russes quand elles se mêlent d'être jolies, avec ce teint d'un coloris invraisemblable rehaussé par le froid qui en avivait le blanc et le rose.

Je me sentis immédiatement décidé à l'accompagner jusqu'au bout du monde.

— Cependant, lui dis-je en m'approchant davantage, mademoiselle, ne me refusez pas, au moins jusqu'à un abri prochain : ce vent qui nous chasse les gouttes au visage...

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle d'une voix plus sèche, mais avec une intonation qui trahissait l'envie de rire. C'est inutile.

— Permettez-moi au moins de marcher auprès de vous!

— Je ne puis vous en empêcher, répondit-elle en regardant la rue déserte.

Nous passions en ce moment le long de la place de Kazan, où l'éclairage se faisait rare.

— Il est dangereux de sortir seule à cette heure, dis-je avec la politesse la plus exquise : n'avez-vous pas peur?

— Je n'ai jamais peur, répondit-elle d'un ton décidé.

— Jamais ?...

La conversation était engagée, il s'agissait de la soutenir.

— Jamais? repris-je. Pas même des impertinents ?

— Je n'en ai pas encore rencontré, répondit-elle sérieusement.

Je me sentis un peu décontenancé, mais il fallait parler...

— Veuillez accepter mon bras, dis-je assez bêtement.

—Non, merci, monsieur, cela me gênerait pour marcher, et puis vous êtes tout mouillé.

Elle avait raison, cette petite personne. Son profil était très-joli, sous l'eau qui la frappait en pleine figure sans la faire sourciller.

— Vous sortez souvent seule, le soir ? lui dis-je.

— Jamais..., répondit-elle encore.

Ses réponses n'étaient pas variées.

— Mais aujourd'hui?

— Aujourd'hui, il n'y avait personne pour me reconduire.

Je me dis que je serais un imbécile de la croire sur parole.

— En effet, jolie comme vous l'êtes... (Il fallait bien avancer un peu dans l'entretien, que diable!)

— Je ne suis pas jolie, répondit-elle le plus gravement du monde en tournant vers moi son adorable visage.

Ses yeux petillaient de malice. Elle s'amusait à mes dépens, positivement!

— Quelle effrontée! pensai-je : allons donc!

J'allais dire quelque sottise; je la regardai encore, et je ne sais pourquoi les paroles s'arrêtèrent sur mes lèvres. Ses yeux avaient pris une expression sévère et profonde qui me frappa.

— Voici la Perspective, me dit ma compagne. Auriez-vous, monsieur, la bonté d'appeler un isvostchik?

Enchanté de la voir demander quelque chose, je m'égosillai de toute la force de mes poumons. Après quelques appels infructueux, je vis arriver des profondeurs de l'ombre deux ou trois drochkis, qui se livraient à une course au clocher pour nous atteindre.

— Nous pouvons choisir, dis-je galamment à ma compagne.

— Lequel est le meilleur? répondit-elle sérieusement, la tête un peu penchée de côté, en examinant les rosses pantelantes.

— Celui-ci, fis-je d'un air connaisseur, en indiquant un petit cheval de race suédoise, trapu, vigoureux, mais admirablement laid.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle en s'élançant d'un bond sur le fragile véhicule, sans se servir de ma main étendue.

Avant que le siége du drochki chancelant eût retrouvé son aplomb et que, embarrassé de mon parapluie, j'eusse pu faire un mouvement :

— Tout droit, et très-vite! dit-elle au cocher, en lui montrant une pièce d'argent.

Le maudit animal partit comme une flèche, emportant sous le déluge mon ondine qui me salua d'une inclination gracieuse et d'un second : « Je vous remercie, monsieur », nettement accentué. L'équipage découvert roulait en plein dans l'eau sur le pavé de bois : un rire argentin m'arriva porté sur les ondes sonores, — l'eau est très-bon conducteur.

Ma promeneuse s'amusait certainement de tout son cœur. J'avais envie de me fâcher, j'éclatai de rire moi-même, à la sotte figure que je faisais,

mon parapluie à la main, entre deux cochers qui se disputaient ma personne. Je ris peut-être un peu plus haut que je n'en avais envie, — et un doux rire lointain m'arriva en réponse, illusion ou réalité.

— Allons, me dis-je, il était écrit que je perdrais ma soirée. Je m'en vais souper.

J'allai souper chez Borrel, je me donnai une indigestion, et je fus deux jours sans avaler autre chose que du thé. Après quoi, le temps se mit à la neige, et je repris mon genre de vie accoutumé.

D'ordinaire, en arrivant à Pétersbourg, nos hobereaux de province se casent dans un petit cercle par lequel ils jurent, et qui les englue si bien, qu'au bout de trois semaines ils savent par cœur l'histoire de cinquante personnes étroitement liées, et n'ont plus idée ni souci du reste du monde jusqu'à la saison prochaine. J'étais plus éclectique dans mes goûts : j'allais un peu partout, cherchant une société complétement à mon gré, et ne la trouvant pas, comme de raison, attendu que le meilleur de nous est enchanté de lui-même, de ses habitudes, de ses manies, et trouve parfaitement ridicule ce qui se fait chez les autres.

Grâce à cette manière de vivre, j'étais allé à de

grandes soirées chez les puissants de la terre, — où j'avais entendu abîmer le prochain à mots couverts, — et chez de braves gens de la petite noblesse, — où j'avais entendu abîmer un prochain analogue avec un peu plus de franchise et non moins de malice. Je préférais cette seconde société à la première, en vertu du proverbe qui dit : « Mieux vaut être le premier au village... »

Parmi ces maisons, il y en avait une où j'allais rarement, car elle était située au bout du monde, et c'était bien dommage, car on s'y amusait royalement, et le souper y était toujours exquis. Le traînage ayant toutefois rapproché les distances, et mon indisposition m'ayant ouvert l'appétit par suite de mon jeûne forcé, je me rendis un soir chez madame Brédine, qui recevait tous les jeudis.

On y dansait avec l'air effaré et convaincu des maisons où l'on s'amuse, où la dernière figure du quadrille est une affaire capitale, et où certaines gens, grâce à leur réputation de *dirigeur,* se font bien recevoir sans qu'on leur demande aucune autre espèce de mérite.

Il y avait ce jour-là une demi-douzaine de jeunes personnes, très-jolies en vérité. Je me fis présenter, et je choisis une danseuse au hasard.

Quand nous fûmes assis, pendant les évolutions de la contredanse, je regardai ma partenaire, et je m'aperçus qu'elle avait un air sérieux. Les yeux baissés, elle examinait soigneusement son éventail; mais aussitôt que je cessais de la regarder, je sentais son regard sur moi, et en relevant les yeux, je ne trouvais plus rien, qu'un air très-posé, des joues un peu plus roses que de raison, peut-être, et une fossette, au coin de la joue, agitée par un imperceptible frémissement nerveux.

Cela m'intriguait. Je commençai une de ces conversations stéréotypées des salles de bal. Ma danseuse me répondait à voix basse, sans me regarder... Cette timidité n'était pas naturelle; car, l'instant d'avant, je l'avais vue causer avec animation au milieu d'un groupe. L'envie me prit d'éclaircir ce mystère, et, pour la faire parler, je me servis d'un moyen très-usé, mais toujours bon.

— Il me semble que j'ai déjà eu le plaisir de vous rencontrer quelque part, lui dis-je.

La jeune fille ne leva pas les yeux, mais le frémissement de sa fossette devint plus prononcé.

— C'est bien possible.

— Sortez-vous beaucoup? demandai-je avec une certaine curiosité.

— Non..., cela dépend, répliqua-t-elle.

— Comment, cela dépend?

— Mais oui, dit-elle en se tournant vers moi et en me regardant franchement, cela dépend des circonstances et de l'occasion.

— Je vous ai certainement vue! répétai-je, mais sincèrement, cette fois : car je me rappelai soudain ce sourire et ce regard sans pouvoir les rattacher à un souvenir distinct.

— Je crois que oui, répondit-elle en souriant finement.

Ce sourire ne fut qu'un éclair ; son visage reprit immédiatement une expression réservée. Mais la fossette tremblait toujours.

— Où donc?

Je nommai vingt maisons sans obtenir de réponse affirmative. J'allais lui demander de nommer elle-même les personnes chez lesquelles nous nous étions rencontrés, lorsque la contredanse finit. Ma danseuse me fit un salut compassé et disparut dans un fouillis inextricable de blanches épaules, de mousselines et de nœuds de ruban. J'allai droit à la maîtresse de maison.

— Avec qui viens-je de danser? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, répondit-elle en riant; je vous ai présenté.

— Est-ce qu'on entend jamais les noms, lors d'une présentation?

— Faites-moi le portrait de votre inconnue...

— Des cheveux bruns, un teint de lis et de roses, des yeux bleus rieurs, l'air très-sérieux, une jolie bouche, et une fossette, oh! une fossette!

— Une seule?

— Oui, mais qui en vaut dix. Tenez, la voilà qui passe.

Madame Brédine suivit mon regard.

— Si c'est une fossette qui vous a charmé, Véra Téplof en est l'heureuse propriétaire. Elle en a ensorcelé d'autres que vous.

— Vraiment?

— Oui; Véra est une malicieuse petite fée, qui ne rit pas souvent tout haut; mais c'est la plus rieuse des mortelles, et sa fossette trahit ses gaietés intérieures. Si vous avez remarqué ce petit signe, c'est qu'elle se moquait de vous, soyez-en sûr.

— C'est consolant! répliquai-je piqué. Elle me connaît depuis dix minutes, et elle se moque de moi? Joli caractère!

— Charmant, en effet ! reprit madame Brédine en continuant à rire ; — elle se moquait aussi de moi, je n'avais pas de chance, — vous en serez amoureux avant huit jours.

— Qui est-elle ?

— La fille d'un pauvre *tchinovnik,* un employé inférieur sans fortune et sans avenir. La mère a été gouvernante chez ma tante ; c'est une bonne femme. Ces braves gens se sentent peu faits pour la société ; mais il faut bien que la jeune fille s'amuse, et on me l'envoie les jeudis. Je l'aime beaucoup, je vous en préviens : si vous tenez à mes bonnes grâces, soyez gentil avec elle.

— Entendre, c'est obéir, répondis-je en m'éloignant.

J'avais à peine quitté madame Brédine que mademoiselle Véra s'approcha d'elle. Quel est ce monsieur ? disaient ses regards et son attitude.

— Un jeune homme comme il faut, répondit la charitable hôtesse à mi-voix ; mais je n'étais pas bien loin.

— Ah ! fit Véra en me regardant gravement de la tête aux pieds, je suis bien aise de le savoir.

Là-dessus, elle retourna dans un groupe de jeunes filles.

— Je connais ce profil, me disais-je à part moi. Au théâtre peut-être...

Je m'approchai du groupe : un éclat de rire doux et musical me cloua sur place. En un instant, je revis la rue déserte, mon parapluie, le *drochki* noyé dans l'eau jusqu'à mi-roues...

— C'est-elle ! me dis-je.

Véra se tournait en ce moment de mon côté, et son regard plein de malice rencontra mes yeux probablement effarés. Elle éclata de rire une seconde fois, et le groupe fit écho.

— L'abominable petite fille ! me dis-je. Une coureuse qui se promène avec des jeunes gens inconnus, à onze heures du soir, et qui se fait recevoir dans une maison honnête ! L'effrontée !

J'oubliais que jusqu'ici, les inconnus, c'était moi tout seul, et qu'elle ne m'avait pas précisément choisi pour compagnon de route.

— Je vais la confondre, me dis-je résolûment. Et j'allai l'inviter pour la mazurka.

La confondre, pourquoi ? Quel mal m'avait-elle fait ?...

Oui, mais pourquoi s'amusait-elle à mes dépens ? C'était très-désagréable, et cela méritait un léger châtiment.

La mazurka une fois en train, je m'adressai délibérément à mademoiselle Véra :

— Maintenant, je sais où je vous ai vue! lui dis-je.

Elle rit franchement, cette fois, de tout son cœur, jusqu'à en faire disparaître son frais minois dans son mouchoir de batiste.

J'étais très-mécontent.

Elle finit par me dire :

— Vous m'avez reconnue?

— En vous entendant rire.

— Oui, c'est un vilain défaut, mais je ne puis m'en corriger.

Et la voilà partie de plus belle. J'avais envie de la battre! Heureusement on l'enleva pour une figure; j'eus le temps de me calmer un peu et de préparer une méchanceté bien acérée.

— Vous arrive-t-il souvent de pareilles histoires? lui dis-je quand elle revint à côté de moi.

— Jamais! répondit-elle gravement. (Toujours ce jamais!) Et à vous?

Je ne m'attendais pas à voir mon arme se retourner contre moi.

— A moi? à moi, cela ne fait rien, je suis un homme.

— Oui, mais voyez la différence, dit-elle sérieusement, à en juger par sa mine ; vous êtes un homme, et vous portez un parapluie ; je suis une femme, et je m'en passe.

Et là-dessus, le rire mélodieux de reprendre. J'avais donc été bien ridicule ?... J'étais si fort en colère, que je me sentis calmé tout à coup.

— J'étais donc bien ridicule ? lui répétai-je tout haut, avec assez de mauvaise grâce.

— Ridicule ? Non ! dit Véra, tout à coup sérieuse, mais pour tout de bon ; la fossette avait disparu. Mais bien amusant, oh ! bien amusant ! Pensez donc ! Cela ne m'était jamais arrivé ! On n'a pas deux fois de pareilles aventures dans la vie.

— Et vous n'avez pas eu peur ?

— Je n'ai jamais peur, répondit Véra en souriant, cette fois, à ce qu'il me parut, avec beaucoup de charme.

— Mais si j'avais été... Je cherchai un mot... désagréable ?

— Que pouvais-je y faire ? répondit la jeune fille avec une nuance de tristesse. Ce jour-là, il fallait déranger des gens malades ou donner de l'inquiétude à mes parents ; j'étais allée chez ma sœur en

plein jour, il faisait beau, mon beau-frère avait promis de me reconduire; il est médecin, on est venu le chercher... il fallait bien rentrer.

— C'était la première fois qu'il vous arrivait de sortir seule?

— Si tard, oui; dans la journée, non. Nous ne sommes pas assez riches pour que j'aie toujours une servante pendue à mon manteau.

— Je vous ai effrayée! Je vous en demande pardon.

— Non, dit Véra en me regardant avec une certaine expression de confiance. J'ai bien vu tout de suite que vous étiez un homme comme il faut, et...

— Eh bien?

— Je me suis dit que je pourrais en rencontrer d'autres qui seraient moins comme il faut, et qu'alors, je vous demande pardon, monsieur, acheva-t-elle en rougissant, j'aimais mieux être protégée par vous jusqu'au drochki, que d'aller toute seule au risque d'être attaquée par un voleur.

— Alors, repris-je tout à fait rasséréné, je vous ai protégée sans le savoir?

— Certainement, répondit-elle.

— Et vos parents? n'ont-ils pas été effrayés de vous voir rentrer seule, si tard, par ce temps?

— Oh! le temps!... Je ne crains pas l'eau, répliqua-t-elle en souriant, et j'ai dit à mes parents que vous m'aviez conduite jusqu'à l'*isvostchik.*

— Comment, vous leur avez raconté?...

— Naturellement!

— Et vous leur avez dit qu'un impertinent...

— Mais non; je leur ai raconté qu'un monsieur très-poli m'avait offert son parapluie, qu'il m'avait trouvé un drochki, et que j'étais arrivée sans encombre.

J'étais tout à fait réconcilié avec ma danseuse; sa fossette ne m'effrayait plus. Je la quittai enchanté du dénoûment de mon aventure, et je ne manquai plus un seul des jeudis de madame Brédine.

C'était une étrange personne que mademoiselle Téplof, et au bout de deux mois je n'étais pas encore bien fixé sur son compte. Était-ce une fieffée coquette ou simplement une enfant malicieuse et naïve à la fois? Fallait-il l'adorer ou me méfier d'elle?

Malgré les explications toutes simples, toutes naturelles, qu'elle m'avait données, l'étrangeté de

notre première entrevue m'avait laissé des doutes.

— Pour une jeune fille qui se trouve seule dans la rue pour la première fois, elle avait l'air bien à son aise ! me disais-je.

Mais elle avait toujours l'air à son aise, et je commençais à croire qu'en effet, comme elle me l'avait dit, elle n'avait jamais peur.

Cela ne me plaisait pas beaucoup : j'aime assez qu'une femme soit timide.

Malgré nos moustaches, nous ne sommes pas toujours intrépides, nous autres hommes, et quand il nous arrive d'avoir peur, non, mais d'éprouver un léger sentiment d'appréhension, il ne peut pas être agréable de s'entendre déclarer par une fillette de dix-huit ans qu'elle n'a jamais peur. Si, transgressant les lois de son sexe, une femme se permet d'avoir une supériorité morale sur quelqu'un de nous, elle devrait au moins avoir la modestie de la cacher soigneusement; car c'est le seul moyen de se la faire pardonner.

Malgré cela, nous étions devenus très-bons amis. Mais, en dépit de la prédiction de madame Brédine, je n'étais pas amoureux de mademoiselle Véra. Amoureux, je n'en sais rien, à dire vrai ; je ne l'aimais pas comme à dix-neuf ans j'avais aimé

ma cousine Hélène, avant qu'elle épousât le prince S..., plus beau, plus riche, plus âgé que moi. Je n'étais pas amoureux, certainement, car je n'adressais pas d'apostrophes à la lune ni au plafond; mais si par hasard Véra n'était pas là quand j'entrais, le jeudi soir, chez madame Brédine, je me sentais le cœur serré, jusqu'à ce que les yeux brillants et la fossette se montrassent sur le seuil de la porte. J'étais bien auprès d'elle, quand nous dansions ensemble : j'aurais voulu que la contredanse fût éternelle; et cependant, de temps à autre, je me disais : — Serge, mon ami, il me semble que tu es en train de faire des bêtises; puisque tu n'arrives pas à te caser, il serait temps de partir pour tes terres !

Et je restais.

Je ne peux pas m'expliquer comment il se fit que je me laissai présenter par Véra chez ses parents.

Il n'est pas rare, dans la classe moyenne de la société russe, que les parents permettent à leur fille de leur présenter des jeunes gens dont elles ont fait la connaissance dans des maisons amies. Je ne me serais jamais prévalu, de mon propre chef, de cette liberté d'allures; mais mademoi-

selle Téplof m'ayant dit un soir : C'est demain l'anniversaire de ma naissance; venez me féliciter et prendre une tasse de chocolat chez nous! il m'eût été bien difficile de me soustraire à cette invitation.

Ce que je comprends moins, c'est qu'après ce jour-là, j'y retournai, et j'y retournai souvent.

M. et madame Téplof s'étaient mariés dans leur seconde jeunesse, et Véra était leur unique enfant. C'étaient deux bons vieillards, pas bien fins, mais de vraies natures russes, hospitalières, superstitieuses, le cœur sur la main et les saints du calendrier toujours sur les lèvres.

Cet intérieur modeste, très-modeste, me plaisait par contraste; tout y était franc, simple, sans prétentions, et Véra, dans ce cadre un peu obscur, gagnait cent pour cent en fraîcheur et en grâce.

Ces braves gens se prirent d'affection pour moi et me comblèrent de prévenances. Évidemment Véra ne leur avait pas répété ma phrase : Jolie comme vous l'êtes... Autrement, l'accueil eût été moins aimable.

Au lieu de me laisser choyer tout bonnement, je me disais de temps en temps : On voit en moi un promis pour la demoiselle; tenons-nous sur

nos gardes! Et j'espaçais mes visites, et puis j'y retournais fasciné par l'irrésistible rire de Véra, qui me faisait l'effet d'un talisman. Elle était la vivante incarnation de la joie, et, si maussade que fût ma disposition d'esprit quand j'entrais chez elle, j'en sortais content de tout le monde et de moi-même.

Nous étions arrivés aux plus belles gelées de l'hiver; madame Brédine avait organisé deux ou trois parties de traîneaux fort bien réussies, et, pour en finir avec la « folle semaine », elle nous donna une grande soirée, le dernier samedi du carnaval. Jamais on ne s'était tant amusé! Malheureusement le maître de la maison avait une si forte migraine, qu'il disparut au milieu de la soirée en nous disant de ne pas faire attention à lui, et de continuer à sauter. On continua en effet, et de plus belle.

Quiconque n'a pas vécu en Russie ne peut se faire une idée de la rage frénétique avec laquelle nous nous amusions durant ces folles journées. On voit bien que nous aurons le temps de faire pénitence pendant nos sept semaines de carême! La somme de péchés qui s'amasse sur nos consciences ne veut vraiment pas moins qu'un re-

pentir si prolongé pour nous permettre d'apparaître, le jour de Pâques, purs comme de blanches colombes. Aussi, quelles indigestions on se donne à manger du veau et du jambon, lorsque la pénitence est terminée !

Vers minuit, madame Brédine me prit à part.

— Êtes-vous un galant chevalier ? me dit-elle en souriant.

— Je l'espère, répondis-je avec toute la suffisance désirable.

— Vous êtes un honnête homme, par-dessus le marché, ajouta-t-elle plus gravement. Je vais vous confier une mission d'honneur. Aurez-vous la bonté, la soirée finie, de reconduire chez elle mademoiselle Téplof ? Mes gens sont tous plus ou moins ivres..., que voulez-vous ? c'est de tradition dans notre sainte Russie ; je n'ose confier cette enfant à personne. Mon mari, qui avait promis de se charger d'elle, est trop souffrant pour sortir ; elle ne veut pas entendre parler de passer la nuit ici, de peur de causer de l'inquiétude à ses parents...

— Il n'est pas besoin de si longues explications, répondis-je ; je suis prêt à reconduire mademoiselle Téplof où il lui plaira.

Vers deux heures du matin, après le souper, les groupes s'éclaircissaient; Véra s'approcha de moi et me dit timidement :

— Quand vous voudrez, monsieur.

Nous partîmes. Les traîneaux ne manquaient pas, cette fois, et, bien enveloppés dans nos fourrures, nous serrant l'un contre l'autre sans nous en apercevoir, nous nous mîmes à glisser rapidement sur la neige durcie qui scintillait à la lueur des réverbères comme une poussière de diamants.

Il faisait bien douze à quinze degrés de froid; mais l'atmosphère était si calme, qu'on n'éprouvait aucune impression pénible. L'air condensé donnait à nos poumons une recrudescence de plénitude et de vie, et nous causions joyeusement de choses et d'autres.

Animés encore par le souvenir du bal, nous avions une expansion quelque peu fébrile; nous nous sentions dans cette disposition d'esprit où l'idée d'aller dormir semble absurde, où l'on continuerait indéfiniment à causer, à rire, à souper même jusqu'à ces lueurs du matin qui vous font paraître la vie si laide, les gens si maussades et la couche où l'on se retourne sans pou-

voir dormir, plus désobligeante que tout le reste.

Véra me parlait de son enfance, d'un été passé en province, chez sa grand'mère, des longues soirées lumineuses, du soleil brillant jusqu'à neuf heures du soir, derrière le bois de sapins, plein de grosses fraises parfumées...

— J'aime la campagne! dit-elle tout à coup. Que vous êtes heureux d'habiter la province! Pétersbourg m'ennuie...

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas; il m'ennuie. J'aurais voulu demeurer à la campagne, avoir un jardin, des lilas, beaucoup de lilas, au bord d'une rivière...

Véra rêveuse et sentimentale! Cette idée me sembla si originale, que j'en exprimai ma surprise à la jeune fille. Elle se mit à rire, de son rire charmant, communicatif; involontairement, je me rappelai notre première entrevue, et un doute coupable, absurde, me saisit au cœur...

— Elle a l'air bien à son aise pour une jeune fille reconduite chez elle par un jeune homme, à trois heures du matin!

Et je ne trouvai plus rien à dire.

Nous gardions le silence depuis quelques instants, lorsque, à un brusque détour du chemin,

nous vîmes devant nous l'horizon embrasé; des lueurs plus vives se détachaient par instants sur la rougeur générale et semblaient lécher le ciel.

— Un incendie! s'écria Véra.

— Pas bien loin, dit notre cocher.

— Où penses-tu que ce soit? lui demandai-je.

— A la barrière de Narva, peut-être; pas loin, bien sûr, répondit-il.

— Voici les pompes! dit Véra, en tournant la tête à un tintement de clochettes.

En effet, un lourd cavalier, lancé à fond de train, nous dépassait en ce moment. A quelques centaines de pas derrière lui, suivaient les pompes, enlevées par leur puissants attelages aux harnais étincelants. Les troïkas échevelées passèrent devant nous comme l'éclair; les casques de cuivre des pompiers reflétaient la sinistre lueur qui augmentait à chaque instant. Quelques chiens aboyèrent; puis le silence se fit autour de nous, et l'on n'entendit plus que le bruit des clochettes retentissantes qui peu à peu se perdait au loin.

Notre cocher se retourna vers nous :

— Faut-il vous mener voir l'incendie? fit-il avec empressement.

— Allons! criâmes-nous tous les deux, d'une seule voix.

Le cocher fouetta son cheval, et nous volâmes sur la neige, colorée en rose par le reflet toujours croissant.

Plus nous avançions, moins la neige était tassée sous les fers des traîneaux; les maisons se faisaient rares; des bouquets d'arbres couverts de givre, des clôtures commençaient à dessiner la route. C'était plus loin que notre cocher ne l'avait supposé.

Nous allions au hasard, guidés par l'immense foyer, et nous avions fini par désespérer de l'atteindre, lorsque, après avoir franchi un ou deux ponts et tourné au hasard une demi-douzaine de coins, nous trouvâmes le passage barré par les équipages des pompes. Une haute muraille se dressait devant nous, derrière laquelle on entendait un bruit confus, des cris, des appels, le rugissement continu des flammes, et, dominant tout, une voix nette et impérieuse qui donnait des ordres.

— Il faut aller à pied, dis-je à Véra.

Nous descendîmes de traîneau. Elle saisit ma main, et, chancelant, trébuchant à l'envi dans la

neige épaisse, nous tournâmes le coin du mur. Un spectacle grandiose s'offrit à nous.

Une immense savonnerie, isolée au milieu des cultures, brûlait de toutes parts avec un ensemble parfait. Le feu avait probablement pris dans un amas de matières inflammables placé près du fourneau principal ; la haute cheminée de briques, droite au milieu du désastre, envoyait dans l'air une gerbe de flammes qu'on devait apercevoir à une distance énorme. Les bâtiments adjacents flambaient par toutes les fenêtres; les pompes lançaient au milieu du foyer leur jet strident, enveloppé d'une blanche aigrette de vapeur. De temps en temps une poutre brûlante noircissait sous leur effort; puis la flamme l'embrassait avec une nouvelle violence, l'eau s'envolait en vapeur épaisse et grisâtre, et les pans de murs s'écroulaient les uns après les autres.

L'édifice était bien perdu; il ne restait plus qu'à contempler ce spectacle sinistre et splendide. Des centaines de personnes, attirées comme nous par la curiosité, se tenaient sur les talus, sur les murailles, partout, regardant en silence cette magnifique horreur.

Une forme noire se dessina tout à coup sur le

toit d'un appentis. Un cri d'effroi s'éleva de toutes les poitrines :

— Il y a encore quelqu'un!

— Ah! c'est affreux! me dit Véra à voix basse en me serrant fortement le bras.

Des échelles furent dressées contre la muraille incandescente; des pompiers essayèrent d'arriver jusqu'au malheureux qui leur tendait ses mains suppliantes. Trois ou quatre fois, on le crut sauvé; toujours une langue de feu, sortant brusquement d'une crevasse nouvelle, forçait les libérateurs à reculer. Un silence complet s'était fait sur la plaine; on n'entendait que le bruit des flammes.

— On ne peut pas! cria de loin une voix épuisée.

— Courage, enfants! répondit une autre voix, celle du souverain, arrivé des premiers comme toujours sur le lieu du désastre : on peut ce qu'on veut!

A cette parole, dix échelles s'appliquèrent aux parois calcinées, et, après une lutte horrible avec le feu, un pompier, héros obscur, rapporta dans ses bras un homme évanoui, qu'il déposa à terre.

En ce moment, la cheminée s'écroula avec un bruit formidable, faisant rejaillir jusqu'à nous une pluie d'étincelles, d'esquilles enflammées et

même de pierres brûlantes. L'incendie jeta une vive lueur, la dernière; un rouge sombre et uniforme s'étendit sur la ruine.

— C'est fini, me dit Véra, allons!

Sa voix me parut singulière. Je la regardai : ses dents claquaient, elle tremblait de la tête aux pieds.

— Qu'avez-vous? lui dis-je effrayé.

— Je me sens mal, répondit-elle; j'ai froid. Allons vite à la maison.

Retrouver notre traîneau ne fut pas une petite affaire. Enfin nous vînmes à bout de nous dépêtrer de la confusion qui nous entourait, et, stimulé par un vigoureux pourboire, notre cocher nous ramena bientôt au cœur de la cité.

Véra grelottait toujours. Elle s'efforçait de rire; mais son rire contraint me faisait peine; à toutes mes questions, elle répondait seulement :

— J'ai froid, très-froid.

— Mauvaise idée que nous avons eue, dis-je, affligé du résultat de cette aventureuse excursion.

— Non, au contraire, dit Véra d'une voix à peine sensible; c'était très-beau... Avec vous, c'est si bon!

J'étais sous une étrange influence; surexcités

par la chaleur du bal, le froid de l'air environnant et cette scène terrible à laquelle nous venions d'assister, mes nerfs gouvernaient ma volonté. J'étais dans cet état, hélas! qui ne le connaît? où l'on parle coûte que coûte, où l'on ne peut retenir les paroles sur les lèvres, quitte à se repentir toute sa vie de les avoir prononcées.

— Avec moi, est-ce meilleur qu'avec un autre? demandai-je.

— Avec un autre? répondit Véra; je n'ai jamais été nulle part avec un autre; mais je suis bien partout avec vous...

Elle continuait à se plaindre du froid. En passant devant ma maison, une idée folle me traversa l'esprit.

— C'est ici que je demeure, dis-je à Véra; voulez-vous entrer pour prendre une tasse de thé?

Elle me regarda avec étonnement, puis une charmante expression de joie brilla dans ses yeux. Elle sourit doucement et répondit :

— Aujourd'hui, non; avec mon père, quand vous voudrez.

Avec son père! J'avais bien affaire de son père! J'étais de mauvaise humeur. Je ne dis plus rien jusqu'à la demeure de Véra.

Je la remis entre les mains de leur unique servante, et je rentrai chez moi, très-fatigué, très-agité et très-mécontent. Quelle espèce de rôle jouais-je au monde? Pas celui d'un homme qui sait bien ce qu'il veut, à coup sûr! Et j'en enrageais.

— Est-ce que je l'aime? me dis-je vingt fois pendant le reste de la nuit.

— Oui! me répondait ma conscience fouillée dans ses secrets détours. — Non! me disaient l'amour-propre, le respect humain, l'intérêt, et mille autres voix qui font toujours majorité quand il s'agit de voter contre le vrai et le juste.

— Mais si elle m'aime?... me disais-je. — Ce n'est ma pas faute! répondait l'orgueil. Je ne puis pourtant pas l'épouser! Si encore j'étais sûr que... Que quoi?... Qu'elle n'en a pas aimé un autre avant moi! m'écriai-je enfin, poussé à bout par cette lutte intérieure. Une jeune fille qui sort seule, elle a avoué elle-même qu'elle sort seule le jour... et la nuit!... qui va voir un incendie à trois heures du matin avec un jeune homme... quelle femme serait-ce?... Impossible!... Et d'ailleurs, je ne l'aime pas! Non, je ne l'aime pas! Je sais ce que je ressens, peut-être!

Oui, peut-être...

A mon réveil, je me trouvai extraordinairement ferme dans ma résolution. J'étais décidé à ne pas aimer Véra, à l'épouser encore bien moins! La plus simple politesse exigeait toutefois que j'allasse m'informer de sa santé, le jour même. Je n'en avais guère envie, mais il le fallait. Sur les deux heures, martyr du devoir, je sonnai donc à la porte de madame Téplof.

Je trouvai la jeune fille dans le salon, à demi étendue sur l'inévitable canapé vert, pièce fondamentale de tout mobilier vraiment russe. Son père et sa mère étaient sortis; nous étions seuls.

Cela ne me fit pas plaisir. J'avais eu l'intention bien arrêtée de ne faire qu'une cérémonieuse apparition, et voilà qu'il me faudrait rester au moins une demi-heure! Cependant, en voyant la figure de Véra, je ne pus retenir un mouvement de pitié, tant elle me parut souffrante et changée.

— Qu'avez-vous, Véra Ivanovna? lui dis-je en m'avançant vers elle.

— Je ne sais pas, répondit-elle avec un frisson; je crois que c'est la fièvre.

— Vous avez pris froid hier!

— Oui; mais cela ne fait rien, cela passera avec quelques jours de repos.

Ses lèvres tremblaient visiblement; elle avait peine à parler.

—Vous devriez être au lit, dis-je presque malgré moi : pourquoi restez-vous debout?

— Je voulais vous voir; j'étais sûre que vous viendriez, dit-elle en rougissant subitement, rougeur fugitive qui disparut en la laissant pâle comme un marbre.

— Comment cela?

— Mais... après hier... c'était bien naturel...

Elle parlait difficilement. Était-ce la fièvre ou une émotion intérieure qui l'agitait ainsi?

— Vos parents ont tort, après une nuit semblable, de ne pas envoyer chercher un médecin; je le leur dirai.

— Ne leur dites rien! interrompit Véra avec effroi : ils ne savent pas..., ils seraient mécontents!

Terrible petite fille! Elle gardait donc des secrets pour elle toute seule? Elle m'avait fait accueillir dans la maison, après ma conduite au moins imprudente lors de notre première rencontre, et voilà qu'elle faisait mystère de notre promenade! Avait-elle l'habitude de ces cachoteries?

Plus perplexe que jamais, et sérieusement contrarié, cette fois, d'une réticence qui pouvait avoir pour moi des conséquences graves si l'on venait à en avoir connaissance, je lui demandai d'un ton presque sévère :

— Pourquoi voulez-vous garder le secret?

— Pour n'être pas grondée d'avoir été si loin, si tard, en toilette de bal! Ils m'aiment bien, mes pauvres parents! S'ils savaient comment j'ai pris froid, ils n'auraient plus de repos!

Cette explication paraissait sincère; était-elle vraie? Le doute, plus que jamais, me mordit au cœur. Pourtant, en regardant la pauvre jeune fille, je me sentis ému.

— Je suis désolé, Véra Ivanovna, qu'un pareil accident vous soit arrivé par ma faute

— Du tout! interrompit-elle; c'est la mienne!

— La nôtre, soit! dis-je sans réfléchir; mais je suis plus âgé que vous, j'aurais dû prévoir...

Le visage de Véra s'illumina.

— Comme c'est gentil à vous de me gronder! dit-elle en m'interrompant avec un accent câlin dans la voix. On dit que je suis indocile ; ce n'est pas vrai, grondez-moi tant que vous voudrez, vous verrez!

La situation était intolérable; je résolus d'y couper.

— Malheureusement, dis-je d'un air glacial, je ne pourrai pas vous procurer ce divertissement bien longtemps; je pars prochainement pour mes terres.

— Vous partez? dit Véra en se levant toute droite, et fixant sur moi de grands yeux effarés.

— Oui, mademoiselle.

— Pourquoi?

Une idée infernale me traversa l'esprit.

— On m'attend, dis-je en détournant les yeux.

Le regard de Véra me faisait mal.

— Qui cela? Vos parents?

Je souffrais un martyre incroyable; j'aurais voulu me fuir moi-même. Dans l'impossibilité d'échapper à ma conscience, je me brouillai définitivement avec elle, et un mensonge affreux, cruel, inutile, sortit de mes lèvres, au moment où Véra répétait sa question d'une voix pleine d'angoisse.

— Ma femme! répondis-je en regardant ma victime en face.

Son visage se décomposa horriblement; ses

yeux lancèrent une vive étincelle, puis s'éteignirent tout comme l'incendie avait fait, la veille, en jetant le dernier soupir; la main qu'elle avait étendue vers mon bras tomba inerte à son côté; elle me regardait comme si elle n'avait pas compris. J'aurais voulu être en Chine.

— Vous êtes marié? dit-elle à voix basse.

— Oui.

— Vous êtes marié!... Je ne savais pas! fit-elle du ton d'un enfant pris en faute, et qui cherche à s'excuser. Je ne savais pas, monsieur Serge, répéta-t-elle d'une voix suppliante, pleine de larmes.

Je sentis un désir presque irrésistible de la saisir dans mes bras, de la bercer sur mon cœur, et de lui dire : « Je mens! Je t'aime, je n'aime que toi!... » Le silence qu'elle avait gardé au sujet de notre expédition nocturne me revint à la mémoire, et mon cœur se roidit contre lui-même.

— Je reviendrai vous voir, mademoiselle Véra, lui dis-je en me levant; je vous conseille vivement de voir un médecin; vous n'êtes pas bien.

Elle me reconduisit sans rien dire jusqu'à la porte du salon. Arrivée sur le seuil :

— Je vous jure, Serge Pavlovitch, que je ne savais pas..., dit-elle la voix brisée. Adieu!

Elle employa ce mot qui en russe signifie à la fois « adieu » et « pardon ». Je lui tendis la main; elle y mit la sienne, inerte et glacée. La porte se referma sur moi; j'entendis tomber un corps lourd sur le parquet. Je prêtai l'oreille : je crus distinguer un sanglot... J'allais rentrer; madame Téplof se montra.

— Votre fille est très-malade, lui dis-je; je vous conseille d'envoyer chercher un médecin sans perdre de temps.

Elle voulait m'accabler de questions : je disparus.

Je fus quatre jours sans oser retourner dans la famille Téplof. J'éprouvais un sentiment analogue à celui d'un homme qui craindrait d'en avoir tué un autre sans le vouloir. Enfin, dévoré d'inquiétude et de remords, je me rendis, le jeudi soir, chez madame Brédine. Nous étions en carême : elle était seule.

—Eh bien! vous savez? me dit-elle en me voyant entrer, la pauvre Véra Téplof!

— Quoi? demandai-je, pendant qu'une sueur froide me perlait à la racine des cheveux.

— Elle est bien malade; à vrai dire, elle se meurt. Il paraît qu'elle a pris froid en revenant de chez nous, l'autre jour..... Oh! je ne vous blâme pas! interrompit-elle, se méprenant sur le sens de mon mouvement; naturellement, vous ne pouviez pas l'empêcher d'avoir chaud en dansant et de prendre froid après.

— Qu'a-t-elle? demandai-je d'une voix étranglée.

Il me semblait que mes paroles n'avaient plus de son.

Madame Brédine me regarda avec étonnement.

— Une fièvre cérébrale, à ce qu'il paraît.

— Je ne veux pas qu'elle meure! m'écriai-je, perdant tout à fait la tête. Je l'aime! Véra, Véra! Seigneur Dieu! sauvez-la... ma vie est à elle!

Madame Brédine continuait à me regarder sans comprendre.

Mes instances étaient si pressantes, que madame Brédine se décida à m'accompagner chez les Téplof... Les deux vieux, consternés, ne songèrent même pas à remarquer l'étrangeté de ma visite en ce moment.

Véra était étendue sur le canapé vert transformé en lit.

On l'y avait couchée le jour même où je l'avais vue pour la dernière fois, et la maladie avait pris une telle violence, qu'on n'avait pas pu la transporter ailleurs.

On avait coupé ses beaux cheveux pour lui entourer la tête de morceaux de glace. Elle était immobile sur l'oreiller, la figure très-rouge, amaigrie, allongée, méconnaissable. Elle se tordait les mains avec désespoir et répétait très-vite, d'une voix éteinte et monotone :

— Marié ! marié ! marié !... Que lui avais-je fait ?... Marié !... Oh ! que j'ai mal !

Et le cri commencé s'éteignait en une plainte déchirante, qui attirait des larmes dans les yeux, même de la garde-malade, habituée à voir de pareilles souffrances.

— Qui est marié ? demanda madame Brédine à la pauvre mère qui regardait mourir son unique enfant.

— Personne... Je ne sais pas, répondit celle-ci. C'est le délire. Elle est comme cela depuis dimanche soir... Le médecin dit qu'elle est perdue, et qu'elle ne passera pas cette nuit... Ma fille !...

Je regardai un instant cette scène horrible. Après un court silence, Véra, tordant le drap dans

ses mains crispées, reprit sa plainte : Marié... marié... marié !...

Je ne pus en supporter davantage, et je m'enfuis comme un meurtrier, comme Caïn après qu'il eut tué son frère.

Véra mourut, en effet, dans la nuit.

Ceci s'est passé il y a dix ans. Depuis j'ai failli deux ou trois fois prendre femme; mais, au moment de faire ma demande, j'entends la voix éteinte et brisée de Véra répéter : Marié! marié!... Et je n'ose pas.

# L'EXAMINATEUR

## I

Le professeur Maréguine fumait sur son perron une immense pipe de caroubier, pleine de tabac très-médiocre, et paraissait fort tranquille.

C'était au demeurant un homme tranquille, de ceux qui sont nés philosophes, qui ouvrent leur parapluie quand il pleut, et n'en font point un pas de plus par heure, qui se couchent quand ils sont malades, se lèvent quand le médecin le permet et ne commettent pas d'imprudence. A quoi bon les imprudences? Cela n'avance à rien, et toute chose arrive en son temps.

Il ne faudrait pas s'imaginer que Maréguine fût un égoïste ou un indolent, ou même un simple fataliste ; il n'était rien de tout cela ; mais il était né tranquille, et par conséquent ne se laissait pas

troubler par les bagatelles de la vie. Heureux homme ! et que plus d'un désire lui ressembler ! Il est vrai que si ce souhait s'accomplissait, peut-être l'homme *ondoyant et divers* demanderait-il à revenir à son instabilité première.

Quoi qu'il en soit, le professeur Maréguine fumait sur son perron. Ce perron, composé de quatre marches de bois entourées d'une balustrade, était orné de deux petits bancs longs d'une aune environ, et couvert d'un toit de planches en dos d'âne. Les planches avaient été peintes en rouge quinze ou vingt ans auparavant, ce qui leur donnait l'air d'être presque neuves, en comparaison du toit de la maison, — également en planches, — mais qui n'avait pas été repeint depuis la fondation, c'est-à-dire cinquante ou soixante ans.

Tel qu'il était, ce perron était le lieu de plaisance de Maréguine. Peut-être les souvenirs d'enfance l'y ramenaient-ils sans qu'il s'en rendît compte. C'est là qu'il avait vu son excellente mère, alerte jusqu'au dernier jour, recevoir les paysans, débrouiller leurs querelles, soigner les malingreux, distribuer des remèdes, en un mot exercer dans toute la force du terme ses droits et ses devoirs de dame noble russe en province.

Le domaine de Maréguine était moins étendu que celui du marquis de Carabas, mais cependant plus considérable que celui du roi d'Yvetot. Un propriétaire français s'en fût enorgueilli avec raison; mais dans ces provinces peu éloignées de Pétersbourg, la terre n'est pas féconde, elle se repose deux années sur trois, et il faut avoir beaucoup de terrain pour pouvoir ramasser deux ou trois mille roubles de blé et de foin. Aussi, Maréguine n'était-il pas orgueilleux de son domaine.

Il aimait cependant sa jolie forêt, où le sapin et le bouleau se disputaient l'espace sans arriver à l'accaparer. Faute de pouvoir régner en maîtresse, chacune de ces essences s'était résignée à supporter sa rivale. Les sapins cependant voisinaient entre eux de préférence, et leur ombre protectrice abritait des forêts minuscules de petits champignons orangés en forme de parasol creusé au milieu, qu'on appelle des *rougeauds*. Le professeur Maréguine en était très-friand, lorsque sa vieille bonne Marfa leur avait fait subir certaine préparation à la crème aigrie, qui est le triomphe des ménagères de province. Sous les bouleaux, moins serrés et moins jaloux de ne céder la place à personne, croissaient de gros champignons blancs, com-

pactes, semblables à des bouchons de champagne, et que Maréguine n'estimait pas moins, préparés d'une autre façon. Sapins et bouleaux étaient d'accord pour abriter des légions de fraises des bois veloutées, purpurines, énormes, exquises, que les enfants du village apportaient au maître le dimanche matin avant la messe, — car c'était encore dans ce bon vieux temps du servage et de la corvée. — Comment Maréguine n'eût-il pas aimé sa forêt qui, tous les printemps, se remplissait de rossignols !

Il aimait aussi sa maison, vieille et laide, mais commode, les vastes chambres où le papier peint avait revêtu une couleur neutre et effacée, les vieux meubles vernis par un long usage, la vieille vaisselle ébréchée et fêlée de son ménage de garçon, les tasses de porcelaine blanche où la dorure se voyait encore un peu, bien peu, et le vieux samovar de cuivre rouge étamé tant de fois à l'intérieur et récuré à l'extérieur avec tant de zèle, que par endroits on voyait luire l'étain à travers le cuivre usé... Tout lui paraissait agréable, hospitalier et charmant dans la maison de ses vieux parents, morts tous deux depuis longues années.

Maréguine avait quarante-deux ans et n'avait guère songé au mariage ; dans sa jeunesse, quelques bonnes âmes s'étaient occupées de son établissement ; il avait pris peur et reculé chaque fois qu'il avait été question d'une présentation officielle. A vrai dire, il avait des préoccupations plus absorbantes. Jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six ans, il avait partagé l'existence des jeunes étudiants, ses camarades ; puis il s'était trouvé professeur à l'université de Moscou, sans bien savoir comment cela s'était fait, car il n'avait ni flatté, ni mendié de protection, ni remercié qui de droit.

Cette nomination lui avait causé une surprise que, dans sa bonhomie naïve, il n'avait point cherché à dissimuler.

— Mais votre mérite, lui dit un jour un de ses collègues qui, par le plus grand des hasards, n'était point jaloux de cette élévation subite, votre mérite, vous le comptez donc pour rien ?

— Mon mérite, murmura Maréguine d'un air pensif, oui ; mais la responsabilité, mais la grandeur de ma tâche !

Tout imbu de la grandeur de sa tâche, Maréguine s'imagina qu'il n'en saurait jamais assez pour remplir convenablement l'emploi qu'il tenait de la

munificence du gouvernement. Il s'adonna aux études les plus compliquées, il rassembla les livres les plus nébuleux et se mit à faire la lumière, ou du moins à tenter de faire la lumière dans la jurisprudence de son pays. Il y travaillait depuis seize ans et se trouvait à peu près aussi avancé qu'un chat lorsqu'il a passé une heure à débrouiller un écheveau de fil; mais Maréguine avait la conscience de faire de son mieux, et comme c'était un homme tranquille, il vivait content.

Tous les ans, à l'époque des vacances, c'est-à-dire vers le milieu de juin, notre professeur quittait Moscou avec sa maison, composée de sa vieille bonne Marfa, de son domestique Pamphile et d'une cuisinière presque aveugle, qui depuis très-longtemps ne faisait plus la cuisine. Toute cette compagnie prenait le chemin de fer, non sans regretter le bon temps où cette invention du diable était inconnue et où l'on allait à la campagne « dans son propre équipage »; après le chemin de fer on prenait le bateau à vapeur, encore une invention du démon, celle-là, mais plus compréhensible, parce que, en fin de compte, on allait sur l'eau jadis, sans vapeur, tandis que les chemins de fer... Mais

passons : toute cette petite famille arrivait donc à Smolinoï, ouvrait les fenêtres, chauffait les poêles pour chasser l'humidité et aussitôt se mettait à cuire des koulébaks[1] et à faire des conserves, comme si, faute de ce soin, le monde eût dû finir. Il restait toujours des confitures de l'année précédente, et l'on en mangeait à Smolinoï jusqu'à la fin de juillet; mais plutôt que de diminuer d'une livre la quantité consacrée, Marfa et la cuisinière aveugle eussent abandonné leur maître, — oui! abandonné un maître qui aurait évidemment perdu la raison, — ou que peut-être bien les mœurs du siècle auraient perverti!

Maréguine fumait donc sur son perron : la chaude buée du soir montait de l'étang voisin avec la poussière soulevée par le retour du troupeau; le soleil était sur son déclin, le mois de juillet aussi, et quelques feuilles, jaunies avant le temps, tombées du couvert de tilleuls que le professeur voyait à vingt pas de lui, prophétisaient la fin prochaine des vacances.

Avec les vacances finissaient les rêveries con-

[1] Gâteau de fleur de farine, farci de poisson et d'œufs durs hachés.

templatives de Maréguine. Sans le cher petit domaine, si modeste, presque pauvre, l'âme du vieux garçon se fût endurcie et il eût tourné au jurisconsulte consommé.

Grâce aux longues soirées d'été, à l'ombre protectrice du toit peint en rouge, grâce aux promenades matinales dans la rosée d'août, aux siestes de l'après-midi dans la sapinière, l'âme de Maréguine était restée jeune. Il n'avait peut-être jamais aimé de femme, il n'avait peut-être pas un seul véritable ami à Moscou; sa vie, dont la science s'était si exclusivement emparée, était la plus isolée du monde extérieur qui se pût rêver, et cependant son cœur de professeur célibataire battait chaud et vibrant.

Il aimait ses vieux serviteurs, sa forêt, ses rossignols ; il aimait l'heure paisible où la nuit descend sur la terre fatiguée; il aimait les fleurs de son jardin et l'humanité tout entière... Mais personne n'en savait rien, et il n'est pas prouvé que lui-même en eût connaissance.

Était-ce un regret, un souvenir, ou le regret de n'avoir point de souvenirs qui fit soupirer Maréguine? C'était peut-être tout simplement parce que sa pipe était éteinte et qu'il faudrait déranger

quelqu'un pour l'allumer. Afin de ne déranger personne, il la déposa sur le banc, descendit le perron et s'en alla dans le jardin.

Le puits du village était de l'autre côté de la haie, et c'était l'heure où les femmes viennent chercher de l'eau ; chez nous autres Occidentaux, le puits est le chef-lieu du bavardage, c'est là que se font et défont les réputations de village ; et quelle joie de cancaner ainsi sous le nez du maître, à portée de ses ouïes, et de le déchirer si faire se peut, fût-il meilleur que la bonté même. Mais la paysanne russe est silencieuse ; à peine échange-t-elle un bonjour ou une question avec sa voisine à l'heure quotidienne de la rencontre, et Maréguine n'entendit point de commérages.

Tout près du puits, une auge, creusée dans un tronc d'arbre et toujours remplie d'eau par le soin de celles qui venaient puiser, offrait sa fraîcheur banale aux quadrupèdes de passage. En ce moment, un gros chien, assez laid, au poil bourru, aux yeux vifs à demi cachés sous l'épaisse fourrure, tirant son énorme langue rose, s'approchait pour se désaltérer. Un groupe de bambins se mit en devoir de l'en empêcher ; tirant les uns sur la queue, les autres sur les oreilles, d'autres lui bar-

rant le passage, et tous riant à qui mieux mieux, ils se roulèrent autour de lui.

La bonne bête, haletante, se secouait par-ci, se retournait par-là, atteignant les plus voisins d'un large coup de langue au travers du visage ; enfin, impatienté, avec un aboiement de précaution, il s'élança en avant, renversant ses jeunes persécuteurs, et plongea son museau dans la bonne eau fraîche.

Il but à longs traits, avec satisfaction, s'arrêta pour recommencer, releva la tête, et huma une dernière lampée pour la bonne bouche; puis s'assit un peu de côté, l'eau coulant de sa gueule entr'ouverte sur son large poitrail blanc, les yeux à demi clos, l'air heureux, la langue à demi pendante, et haletant un peu... Les enfants revinrent à la charge, et comme leur ami à quatre pattes n'avait plus soif, il se prêta à leurs malices. Pendant cinq minutes, ce fut une mêlée générale de pattes, de jambes et de museaux roses. Les rires sonores et les petits aboiements joyeux formaient un concert d'une espèce particulière. Maréguine l'écoutait avec plaisir, car il souriait d'un large sourire; presque aussi essoufflé que son chien, rien que d'avoir vu faire les autres, il était prêt à

entrer aussi dans la mêlée. Mais il eût fallu franchir la haie, et c'eût été faire envoler tout ce petit monde. Il resta donc immobile et muet, absorbé dans la contemplation de cette joie pataude à laquelle la grâce de l'enfance donnait tant de douceur.

Un gamin, à la mine éveillée, l'aperçut et lui cria : « Bonjour, maître ! »

C'était un garçon de quatre à cinq ans, joufflu, frisé, dodu, avec le gros ventre caractéristique des petits paysans russes, vêtu pour tout costume d'une chemise déchirée, retenue à la taille par un bout de ficelle. Ce jeune effronté regardait son maître le nez en l'air et les dents au vent. Maréguine, on ne sait pourquoi, se sentit ému.

— Bonjour, Vania, dit-il au bébé. Va t'acheter des pains d'épice, pour toi et tes camarades.

Il donna une grosse pièce de cinq kopeks au garçonnet, qui s'enfuit à toutes jambes, suivi de la bande joyeuse. Les petits pieds nus couraient en soulevant la poussière; deux enfants tombèrent, puis se relevèrent en riant et reprirent leur course. Le chien, qui les avait vus s'envoler avec une sorte de stupéfaction, prit son parti et s'élança à leur

poursuite, faisant aussi jaillir de petits tas de poussière sous chacune de ses pattes...

Tout à coup, Maréguine s'aperçut qu'il était seul, et se sentit triste. Le rire sonore et doux d'une jeune fille lui arriva tout proche, puis le bruit d'un solide baiser. — Un amoureux du village courtisait sa promise quelque part, non loin de lui... Maréguine s'en retourna pensif vers sa maison.

La fenêtre de la salle à manger était éclairée ; en s'approchant, il vit son samovar usé et sa tasse de porcelaine dédorée, avec la cuiller d'argent noircie, devenue mince comme une feuille de papier par suite d'un long usage... Cette vue aurait dû lui rendre sa gaieté... Point. Il réfléchit un instant sur le seuil de sa demeure, puis entra, toujours pensif.

— As-tu des enfants ? demanda Maréguine à sa vieille bonne qui l'attendait, respectueuse comme toujours, debout auprès de la porte.

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle, où en aurais-je pris, puisque je suis restée fille !

— Ah ! c'est juste, je te demande pardon. Envoie-moi la cuisinière.

La cuisinière entra, s'aidant de la main à la

muraille pour suppléer à l'insuffisance de sa vue.

— Que voulez-vous, mon maître? dit-elle de sa voix douce de femme épuisée.

— Dis-moi, Porphirovna, as-tu eu des enfants? fit le maître évidemment absorbé par une idée nouvelle.

— Oui, mon maître, il y a bien longtemps... ils sont tous morts... excepté un fils qui est soldat... je ne sais plus où; il y a bien vingt ans que je n'ai eu de ses nouvelles...

— Quel âge as-tu donc? dit Maréguine étonné.

— Soixante-cinq ans, mon maître.

Maréguine réfléchit encore un peu.

— Te rappelles-tu le temps où tes enfants étaient petits? dit-il, non sans hésiter.

— Certes oui, et toutes les peines que j'ai eues! fit la vieille en secouant tristement la tête.

— Eh bien, Porphirovna, assieds-toi là. Je vais te donner une tasse de thé, et tu me raconteras tout ce qui concerne tes enfants.

Pendant une heure, la vieille femme raconta ses chagrins maternels, puis elle alla se coucher. Toute la maison s'endormit bientôt. A sa fenêtre, sous les rayons de la lune de juillet, Maréguine voulut travailler à son écheveau de fil, c'est-à-dire

à ses questions de jurisprudence, mais il ne le put, car à tout moment de petites têtes frisées ou non se mettaient entre les lois et lui. Il y renonça pour aller dormir, et là encore, dans son honnête lit de célibataire, visité seulement par les bonnes pensées, il vit toute la nuit des langues de chien, des petits pieds nus et des têtes rondes aux yeux effarés qui le regardaient à travers une forêt de cheveux mal peignés.

Maréguine venait de comprendre la paternité.

## II

Quelques mois après, Maréguine, de retour à Moscou, remplissait le rôle peu récréatif d'examinateur, rôle que les professeurs se partagent tour à tour sans aucune espèce d'enthousiasme. Ses fonctions ne l'avaient cependant pas appelé à corriger les dictées russes d'un certain nombre de jeunes demoiselles insuffisamment préparées, mais un collègue malade l'avait prié de le remplacer, et Maréguine ne savait rien refuser à un collègue, malade ou non.

La pluie, une vilaine pluie d'automne, battait les murs de la grande salle des examens, les rafales maussades s'acharnaient d'un air grognon entre les doubles châssis vitrés; et quoique la salle fût bien chauffée, un petit frisson passait de temps en temps le long des épines dorsales inclinées sur les feuilles de dictées. Maréguine lui-même levait de temps en temps les épaules en regardant l'averse strier les carreaux des fenêtres, et pensait avec regret qu'il faudrait sortir dans une heure pour aller déjeuner.

La dictée s'acheva. Les aspirantes étaient peu nombreuses; les trois examinateurs, semblables aux juges des enfers, résolurent d'un commun accord, en raison du temps affreux, de ne pas obliger les jeunes filles à revenir dans l'après-midi pour apprendre leur destin.

En conséquence, les aspirantes furent reléguées dans une pièce voisine, et Minos-Maréguine, en compagnie d'Éaque et de Rhadamante, se mit à corriger les dictées.

Cette occupation, toujours peu variée, devient particulièrement monotone quand on retrouve sans cesse les mêmes fautes aux mêmes endroits; aussi nos examinateurs se passaient-ils les cahiers

avec l'air résigné des gens qui n'y peuvent rien, lorsque le voisin de Maréguine pouffa subitement de rire.

Ce rire, par ce temps, avec cette occupation, avait quelque chose de si insolite, que les deux autres examinateurs conçurent une crainte passagère pour la raison de leur collègue. Celui-ci les rassura en épelant un mot orthographié d'une façon vraiment originale. Les professeurs sourirent et reprirent leur besogne. Quand ce fut à Maréguine de revoir la dictée en question, il s'arrêta, stupéfait des bévues sans nombre commises par la pauvre aspirante.

Cette jeune fille devait avoir reçu une éducation singulière, car ses erreurs ne ressemblaient en rien à celles des autres. Certains mots, réputés difficiles, passaient sans encombre, tandis que d'autres présentaient l'assemblage de lettres le plus bizarre. Le total des fautes était désolant.

On rappela les aspirantes, et les résultats furent proclamés.

— Annette Larionof n'est pas reçue, proféra l'examinateur principal, — sa dictée est défectueuse.

Annette Larionof reçut sa dictée zébrée d'encre

rouge, regarda l'examinateur, secoua doucement la tête, et deux grosses larmes tombèrent sur ses fautes d'orthographe. L'examinateur, blasé sur ce genre d'émotion, lui tourna poliment le dos et s'adressa à une autre.

Maréguine n'était pas blasé, lui ; c'était la première fois qu'il voyait refuser une femme, — car il n'était pas tendre pour les étudiants de son cours ; ces belles larmes rondes, qu'Annette ne songeait pas à essuyer, avaient roulé jusqu'au bas du cahier, et plusieurs autres étaient venues les rejoindre. Maréguine se sentit touché de ce chagrin muet.

— Vous ferez mieux la prochaine fois, dit-il doucement à la jeune refusée.

Annette leva les yeux sur Minos, et ne lui trouva point l'air rébarbatif d'un examinateur qui vient de condamner son sujet. Le regard de Maréguine, plein de compassion, rencontra à son tour deux yeux bruns pleins de douceur et d'intelligence, et aussi d'un désespoir profond.

— La prochaine fois, dit tristement la jeune fille, dans six mois, et la vie coûte si cher à Moscou !

— D'où venez-vous donc ? fit Maréguine avec intérêt.

— Je suis du gouvernement de Iaroslavl ; ma mère est venue avec moi... il *faut* que je passe mes examens, et que je sois institutrice...

— Pourquoi ? fit naïvement le professeur de jurisprudence.

— Parce que nous n'avons pas de fortune, dit doucement mademoiselle Larionof, en regardant tranquillement son interlocuteur.

Elle avait fait cet aveu sans fausse honte, en toute sincérité, et Maréguine en fut ému.

— Il faut vous préparer, dit-il, étudier avec soin pendant les six mois d'attente... Prenez quelques leçons...

— Cela coûte trop cher, murmura tristement Annette en roulant sa feuille de papier. Je travaillerai seule. Je vous remercie de votre bonté, monsieur, ajouta-t-elle, adieu.

Maréguine réfléchissait, et la laissa s'éloigner de plusieurs pas ; puis, ayant fini de réfléchir, en quelques enjambées il se trouva près d'elle.

— Voulez-vous que je vous aide à vous préparer pour vos examens? dit-il tout d'une haleine, très-confus d'avoir tant osé.

Annette le regarda d'un air stupéfait ; l'idée qu'il

parlait sérieusement ne lui paraissait pas raisonnable.

— Je vous demande pardon, balbutia Maréguine. Je suis un imbécile ! Où est madame votre mère ?

— Dans la salle à côté.

— Veuillez me présenter, c'est à elle que je dois parler.

Madame Larionof était une femme usée par la peine plutôt que vieillie ; ses yeux rougis parlaient de longues veilles sur des raccommodages désespérés. Elle regarda Maréguine comme une émanation de l'Esprit-Saint, lui fit deux ou trois douzaines de révérences et promit de lui amener sa fille le mardi suivant, pour prendre sa première leçon.

Maréguine rentra chez lui sous la pluie, enchanté de sa journée, et demanda deux fois de la soupe à sa vieille bonne, émerveillée d'un si bel appétit.

## III

Le mardi venu, Maréguine se leva de bonne heure, fit de l'ordre sur son bureau, toujours

très-encombré, avala une tasse de thé, puis revêtit son habit d'uniforme, après quoi il fit un tour dans son petit salon.

Ses yeux tombèrent sur une glace placée entre les deux fenêtres, et il s'arrêta devant sa propre image. Il avait l'air solennel et gourmé, comme il convient à un professeur de jurisprudence ; cet air et en général toute sa personne lui déplurent fortement, si bien qu'il alla chercher sa robe de chambre, ôta son habit, le jeta sur un fauteuil et se replongea dans la contemplation de sa personne.

La robe de chambre, vraie loque de savant et de célibataire, était percée aux coudes et pleine d'encre sur le devant... Maréguine allait remettre son habit d'uniforme à collet de velours vert quand il se souvint qu'il possédait quelque part un veston... Se précipiter sur l'armoire aux habits fut l'affaire d'un moment. — Le veston ne s'y trouvait pas.

— Marfa, Marfa, s'écria le professeur à pleine voix.

La vieille bonne accourut, la brosse à cirage dans une main et la botte droite de son maître emmanchée jusqu'au coude de l'autre bras.

— Mon veston cannelle, vite !

— Le veston cannelle, seigneur Dieu ! Il est dans la caisse où nous mettons les vieux habits encore pas trop mauvais...

— Va le chercher, apporte, vite ! cria Maréguine en la poussant par les épaules.

Cinq bonnes minutes s'écoulèrent, et personne n'ignore que cinq bonnes minutes en font dix sur tous les cadrans d'horloge. Enfin Marfa reparut, tenant à bout de bras le veston cannelle et éternuant dans son tablier.

— Qu'est-ce qui te prend ? fit Maréguine en se hâtant d'endosser le précieux vêtement.

— C'est le poivre, monsieur, et le tabac en feuilles, et aussi peut-être le camphre.

Maréguine flaira la manche de son veston, et un éternument l'avertit qu'il ne fallait pas plaisanter avec ces redoutables adversaires des papillons gris.

— L'as-tu secoué, au moins ? dit-il d'un air inquiet.

— Si je l'ai secoué ! Mais si je ne l'avais pas secoué, monsieur, vous n'auriez pas pu le mettre, la cervelle vous en aurait sauté !

Maréguine se regarda dans la glace, vêtu de cannelle... Ce n'était pas magnifique, mais c'était

moins gourmé que l'habit et plus convenable que la robe de chambre.

— Mais, monsieur, reprit Marfa, qu'est-ce qui vous prend à vous de vous affubler de ce costume en plein hiver ?

Maréguine, interdit, rougit jusqu'aux oreilles. La vieille servante attendait sa réponse, la bouche ouverte, pour l'activer, probablement.

— C'est que, vois-tu, dit-il, non sans hésiter, j'attends des dames.

— Des dames ! Sainte Vierge, saint Nicolas Thaumaturge, tous les saints, ayez pitié de nous ! Des dames ! Et qu'est-ce qu'elles viennent faire ici ?

— Prendre des leçons, Marfa, balbutia Maréguine, plus honteux qu'un écolier surpris en flagrant délit de maraude, plus rouge qu'un pavot et plus ennuyé qu'une dame qui perd son chignon en public.

— Ah ! si c'est pour des leçons, grommela Marfa, — ça rapporte de l'argent, au moins...

— Non, Marfa, ça ne rapportera pas d'argent, — ces dames ne sont pas riches... et même, je crois que tu ferais bien de faire du thé pour elles quand elles viendront ; — il fait très-mauvais temps, elles auront peut-être froid...

Il implorait sa vieille servante sur le ton de la prière la plus humble.

Celle-ci, forte de la faiblesse de son maître, sortit en grommelant :

— Des dames ! du thé ! c'est bon, c'est bon ; on verra ; on sait ce qu'on a à faire.

Un coup de sonnette bien pauvre et bien frileux arrêta la litanie de la vieille bonne, qui alla ouvrir sans se presser. Maréguine, très-embarrassé, passa dans son cabinet, non sans jeter un dernier coup d'œil sur la glace ; il avait envie d'ôter le veston cannelle et de remettre son habit, mais il n'en eut pas le temps, les deux visiteuses étaient déjà entrées.

— Bonjour, mesdames, dit le maître du lieu d'une voix bourrue, asseyez-vous ; veuillez commencer, mademoiselle.

Annette le regardait d'un air surpris. Maréguine perdit tout à fait contenance.

— C'est que, voyez-vous, dit-il, je vous prie de m'excuser, je n'ai pas l'habitude de recevoir des dames ; — il n'en vient jamais ici...

Madame Larionof rougit et sourit, Annette restait confuse, son petit sac plein de livres à la main... Maréguine le lui prit brusquement, lui

avança un fauteuil, poussa madame Larionof sur le canapé, s'assit en face d'elle et dit à la jeune fille :

— Qu'est-ce que vous voulez apprendre d'abord?

— Tout, répondit Annette sans lever les yeux.

Maréguine se mit à rire, les deux dames l'imitèrent, et voilà que tout d'un coup ils se sentirent les meilleurs amis du monde.

Madame Larionof raconta sa vie en quelques mots. Annette était sa fille unique ; son mari était mort depuis longtemps ; un tuteur infidèle avait rogné la part de la veuve et l'héritage de son enfant : maintenant Annette était la pupille de la couronne, et cela allait un peu mieux, — depuis qu'il n'y avait plus de quoi grapiller, pensa Maréguine. A elles deux, les pauvres femmes possédaient environ sept cents roubles de revenu ; c'était à peine de quoi payer une maigre nourriture et un peu, bien peu de toilette.

Le regard de Maréguine erra sur les robes simples et propres de ses nouvelles amies; en effet, elles avaient bien peu de toilette, mais ce peu suffisait à rendre Annette charmante.

Elle n'était pas jolie, — du moins elle ne réalisait aucun type convenu de beauté; le nez était

trop camus, la bouche était trop grande, les yeux trop enfoncés, — et cependant les cheveux châtains faisaient une couronne superbe au front blanc et serein, les yeux avaient un regard loyal et plein de sympathie, la bouche souriait avec un charme indicible... Elle était plus charmante qu'une jolie femme; du moins c'est ce que pensa Maréguine, et elle avait dix-neuf ans.

Madame Larionof continuait à parler d'une voix douce et éteinte; sa fille serait institutrice; c'était bien dur, sans doute, mais elle vivrait avec des gens comme il faut, et après sa mort (Annette saisit vivement la main de sa mère et la porta à ses lèvres avec passion), après sa mort qu'il fallait prévoir, car sa constitution était bien ébranlée, la jeune fille aurait des relations qui la soutiendraient de leur appui moral, et peut-être trouverait-elle à se marier, tandis que, pauvre et ignorante, dans un trou de campagne...

Marfa entra portant un plateau, et l'arome pénétrant du café nouvellement brûlé entra avec elle.

— J'ai fait du café, monsieur, dit-elle à son maître; ça réchauffe mieux que du thé.

Marfa n'aimait pas le thé, et elle adorait le café.

— C'est bien, répondit Maréguine.

Il voulut verser le café, mais ne réussit qu'à en mettre sur le sucrier.

— Je suis maladroit, dit-il, de plus en plus honteux, je n'ai pas l'habitude de servir des dames.

— Je vous servirai, si vous voulez bien le permettre, dit Annette, qui devint toute rouge et regarda sa mère pour s'assurer qu'elle ne s'était pas trop avancée.

Madame Larionof ne disant pas non, la jeune fille servit adroitement le café et présenta le pot de crème à Maréguine, qui ne vint à bout d'en verser que dans sa soucoupe, malgré la bonne envie qu'il avait d'en mettre dans la tasse.

Avec le café un froid s'était produit, la conversation ne reprit pas. Dès qu'Annette eut posé sa tasse sur la table, Maréguine se dirigea vers son bureau, appela la jeune fille auprès de lui et commença un examen approfondi de ses connaissances.

Madame Larionof tira de sa poche un bas hérissé d'aiguilles d'acier et se mit à tricoter d'un air placide.

Au bout d'une heure environ, Maréguine se leva.

— Préparez-moi tout cela, dit-il, et revenez... samedi prochain.

— Que vous êtes bon, monsieur! comment vous remercier? dit madame Larionof entre deux révérences.

— Laissons cela, fit Maréguine avec un geste d'impatience; j'aime... oui, j'aime à donner des leçons, conclut-il, ébahi de s'entendre si bien mentir.

Annette ne remercia pas, mais le samedi suivant ses leçons étaient préparées de façon à satisfaire le juge le plus exigeant. C'était sa manière à elle de remercier, et Maréguine le sentit bien.

## IV

La confusion et la maladresse dont le professeur avait fait un si brillant étalage lors de sa première leçon ne se reproduisirent pas; c'était un homme tranquille, avons-nous dit, et si l'apparition de deux dames dans son logis de célibataire avait pu momentanément lui occasionner quelque trouble, il reprit bientôt son assiette en voyant combien ses visiteuses étaient peu gênantes.

Les mardis et les samedis se succédèrent paisi-

blement pendant trois ou quatre mois; Annette répétait ses leçons avec une conscience admirable; mais elle ne paraissait point faite pour la science; au moment même où le professeur venait de lui expliquer une règle de grammaire ou quelqu'un des mystères de l'arithmétique, la jeune fille commettait une de ces monstrueuses erreurs qui font infailliblement lever au ciel les yeux et les bras des pédagogues. Avec la patience d'un martyr, Maréguine recommençait son explication en s'efforçant de la simplifier. — Peine perdue! Annette apprenait par cœur tout ce qu'on voulait, — mais comprendre, c'était autre chose.

— Je n'ai pas la vocation, dit-elle un jour à son professeur, en passant sa main sur ses yeux pour essuyer les larmes qui voulaient jaillir malgré elle.

— Cela viendra, travaillez! répondit Maréguine d'un ton encourageant, bien qu'il fût intérieurement persuadé que cela ne viendrait pas.

Les choses en étaient là, lorsqu'un mardi Annette parut toute seule dans le cabinet du professeur. Sans embarras, mais d'un air triste, elle déposa son petit sac sur la table et se mit en devoir de l'ouvrir.

— Et votre mère? fit Maréguine étonné.

— Ma mère est malade, répondit Annette d'une voix pleine de sanglots; elle poussa un soupir, ouvrit son livre et le posa devant le professeur.

— Qu'est-ce qu'elle a? dit celui-ci en regardant son élève.

— Elle a pris froid à l'église dimanche; ce ne sera peut-être rien; elle a voulu que je vienne... Il faut que je sois bientôt en état de gagner ma vie..., quand ce ne serait que pour la tranquilliser.

Annette avait dit tout cela par petites phrases courtes, entrecoupées de soupirs contenus; en terminant, elle leva les yeux et regarda Maréguine, qui se sentit profondément touché. Ce regard désespéré indiquait tant de confiance en lui, qu'il se sentit charge d'âme.

— Eh bien, fit-il, travaillons.

L'heure passa comme de coutume; de temps en temps le professeur, tournant les yeux vers la place ordinairement occupée par madame Larionof, s'étonnait de ne pas entendre le cliquetis des aiguilles de son bas; l'appartement lui semblait plus vaste ; bref, la figure résignée de la bonne dame lui manquait étrangement.

A la leçon suivante, Annette vint encore seule. Sa mère n'allait pas mieux; le médecin craignait

qu'elle ne fût obligée de rester au lit très-longtemps... Il faudrait peut-être retourner dans leur petit bien de campagne, où l'on vivait tant bien que mal sans dépenser d'argent; alors adieu l'examen et toute espèce d'avenir...

— Cela ne se peut pas! s'écria Maréguine, et il faut que vous passiez vos examens! Nous travaillerons davantage pour aller plus vite.

Annette lui jeta un regard reconnaissant et se mit aussitôt à l'étude.

Quand la leçon fut terminée et qu'elle eut remis son chapeau, le professeur lui demanda d'un air distrait où demeurait sa mère.

C'était dans un pauvre faubourg, bien éloigné des autres et non moins éloigné de la demeure de Maréguine. Celui-ci regarda la jeune fille avec stupéfaction.

— Et vous venez à pied? dit-il après avoir réfléchi un moment.

— Naturellement, fit Annette avec un faible sourire.

Le professeur réfléchit encore, puis tendit la main à la jeune fille.

— A mardi, dit-il.

Annette le salua, prit ses livres et sortit.

De son côté, le professeur Maréguine se rendit à son cours, remplit ses devoirs comme à l'ordinaire et rentra chez lui vers trois heures. En attendant le dîner, il voulut se mettre à dévider encore un peu de son écheveau de lois, mais le fil s'enchevêtrait ce jour-là d'une façon extraordinaire. Prenant une résolution, il endossa sa pelisse, sortit et se fit conduire en traîneau chez madame Larionof.

C'était vraiment très-loin, et Maréguine éprouva un étrange malaise en pensant qu'Annette faisait ce chemin aller et retour les jours de leçon, non plus dans un bon traîneau, mais à pied, dans la neige, et parfois dans la pluie quand survenait un dégel.

Le traîneau s'arrêta devant une petite maison basse, construite en bois. On entrait par la cour, et les dames Larionof n'habitaient même pas la chétive maison qui donnait sur la rue ; leur demeure était située dans une toute petite masure, à gauche dans la cour. Un gros chien de garde vint flairer Maréguine, puis, satisfait de l'examen, s'en retourna à sa niche. Maréguine monta les trois marches du petit perron et chercha la sonnette; il n'y en avait point. Il frappa discrètement. Annette vint lui ouvrir.

Un petit cri d'étonnement et son nom avertirent Maréguine de la présence de la jeune fille, car il se trouvait dans une antichambre obscure. Une porte s'ouvrit, celle qu'il avait laissée ouverte se referma, et le professeur se trouva dans une petite chambre éclairée par deux fenêtres grandes comme un mouchoir de poche. Sur un de ces affreux lits russes composés d'un fond de planches et d'un matelas aussi épais qu'une pièce de cent sous, madame Larionof, soutenue par des oreillers blancs comme la neige, tricotait son bas éternel. A l'annonce de la visite inattendue, elle avait laissé tomber son ouvrage, et, la tête tournée vers la porte, elle attendait.

— Est-il possible ! fit-elle en joignant ses mains maigres et noueuses, vous, monsieur le professeur, vous daignez...

Annette avait offert une chaise à M. le professeur, qui s'assit auprès de la malade.

Tout était d'une propreté éblouissante. Le linge, le plancher soigneusement lavé, l'essuie-mains qui séchait devant le poêle, la tasse de thé et le plateau à portée de la malade, tout dénotait une main amoureuse de l'ordre.

— Comme c'est propre chez vous ! dit Maré-

guine, comparant mentalement cet intérieur pauvre et soigné avec son chez-lui aisé où la main négligente de Marfa oubliait souvent de passer le plumeau.

— C'est ma fille qui range, dit madame Larionof avec orgueil. Ce n'est pas une savante, mais c'est une ménagère, je vous en réponds.

— Il faut des ménagères, répondit Maréguine, plus à sa propre pensée qu'à celle de la bonne dame, il faut des ménagères dans le monde. Dieu merci, nous ne manquons pas de savantes.

— Au nom du ciel, s'écria madame Larionof, qui a pu vous inspirer l'idée de venir nous voir?

— Mais... Maréguine hésita... puisque vous êtes malade... Comment allez-vous? fit-il soudain, enchanté d'avoir trouvé cette question éminemment pratique.

Madame Larionof secoua la tête.

— Pas bien; le docteur dit que je ne pourrai peut-être pas marcher avant l'été... Il va falloir retourner à la campagne...

— Mais, interrompit Maréguine, vous avez des amis à Moscou, sans doute?

— Personne.

— Comment, personne?

— Pas une âme. Nous ne connaissons que vous.

Maréguine resta silencieux. Il poursuivait un travail intérieur qui ne se faisait pas vite. Pendant qu'il réfléchissait, Annette, qui allait et venait mystérieusement dans la chambre, s'approcha de lui et lui présenta, sur un petit plateau recouvert d'une serviette, la tasse de thé la plus appétissante qu'il eût jamais vue. Il la prit en remerciant.

— De la crème? fit Annette, qui se tenait debout devant lui, le petit crémier de porcelaine à la main, le bras soulevé, un sourire charmant sur les lèvres.

Ébloui, Maréguine murmura : — S'il vous plaît.

Annette laissa tomber quelques gouttes de crème dans la tasse et disparut. Quand le poignet délicatement enfermé dans la manchette blanche et la main rosée de la jeune fille ne furent plus devant lui, Maréguine trouva qu'il manquait quelque chose à son horizon.

On causait un peu, la conversation n'avait pas une allure bien vive, mais les trois personnages qui se trouvaient réunis étaient contents d'être ensemble. Enfin, le professeur se rappela qu'il demeurait au bout du monde, et que Marfa le gronderait s'il rentrait en retard pour le dîner.

— Eh bien, fit-il en se levant, il faut vous dépêcher de passer vos examens; la session ouvre au 1er mars, vous pouvez être prête d'ici là.

— Croyez-vous? dit madame Larionof d'un air de doute.

— Certainement, affirma Maréguine. Cela dépend de mademoiselle Annette.

Annette leva sur son professeur un regard plein de confiance et de joie.

— Et d'ici là, continua le brave homme, comment vous arrangerez-vous?

Les deux femmes rougirent jusqu'au blanc des yeux.

— Nous avons encore quelque argent, murmura madame Larionof, et, quoique couchée, je puis travailler...

Sa main avait ressaisi le bas vagabond.

— Comment, s'écria Maréguine, ces bas que vous faites toujours, c'est...

— C'est pour les vendre, conclut madame Larionof.

— Et l'on vous les paye...?

— Vingt kopeks la paire; on me fournit le coton, reprit la malade, se méprenant au mouvement du professeur.

— Ah ! répéta celui-ci, on vous fournit le coton. C'est très-bien.

— J'en fais une paire par jour, quand je me porte bien, voyez-vous, ce ne sont que des chaussettes...

— Ah ! très-bien, très-bien. Au revoir, dit le professeur, et il sortit.

## V

Comme il l'avait prévu, Maréguine fut grondé par Marfa, car il arriva en retard, et le rôti était trop cuit ; mais il supporta patiemment ce double contre-temps. Il avait une autre idée dans la tête, et cela mettait un certain temps à prendre corps.

Après dîner, cependant, il trouva qu'il avait suffisamment réfléchi, car il passa dans son cabinet, non sans remarquer combien l'ordre et la propreté chez lui étaient différents de ce qu'il avait vu dans la journée. Il s'assit devant son bureau, prit un billet de banque de cent roubles et le mit dans une enveloppe sur laquelle il écrivit : *Restitution d'un ancien débiteur qui veut rester inconnu.*

Au moment de cacheter son envoi, il s'arrêta, retira le billet, le contempla longuement, et, après cette méditation, lui adjoignit un second billet de même valeur. Il cacheta l'enveloppe, la mit dans son portefeuille, et, le lendemain, l'envoya à madame Larionof par un vieux garçon de salle à l'Université, qui depuis longtemps faisait les commissions de confiance de tous les professeurs avec beaucoup de zèle et de discrétion.

Le jour de la leçon d'Annette vint enfin : l'attente avait semblé longue à Maréguine.

— Eh bien, quoi de nouveau? ne put-il s'empêcher de dire en voyant entrer la jeune fille, les yeux brillants, le visage rose, autant de plaisir que de froid, — il gelait fort raisonnablement.

— Imaginez-vous, monsieur, dit Annette en respirant à peine, tant elle avait marché vite, imaginez-vous que vous nous avez porté bonheur!

— Moi? Comment cela? fit le professeur dont le cœur battait outre mesure.

— Le lendemain de votre visite, un débiteur inconnu a fait remettre à maman une vieille dette, paraît-il, deux cents roubles argent!

— Vraiment! fit Maréguine avec un large sou

rire qui montra toutes ses dents blanches et bien rangées.

— Cela arrive bien à propos, il n'était que temps! continua Annette, car littéralement nous n'avions plus...

Elle s'arrêta confuse.

— Enfin, reprit-elle, cela va nous permettre d'arriver à mes examens et de chercher une bonne place... Avec mes appointements et sa petite rente, maman pourra vivre...

— Et vous? fit Maréguine.

— Moi! ne serai-je pas nourrie et logée? Je me ferai une petite robe de temps en temps... il ne faut pas grand'chose. J'ai de l'ordre, ajouta-t-elle en souriant; c'est à peu près tout ce que j'ai en fait de qualité, mais au moins je possède celle-là d'une façon sérieuse.

Maréguine pensa qu'elle en possédait au moins une autre : elle n'était pas égoïste; mais il garda ses réflexions pour lui, et la leçon commença.

Annette continua à venir chez le professeur comme si elle n'avait fait que cela toute sa vie. La vieille Marfa non-seulement la tolérait, mais encore la protégeait jusqu'à un certain point. Annette lui avait donné une excellente recette

pour enlever les taches de bougie sur l'étoffe des meubles, et Marfa, qui avait tous les jours occasion d'employer la recette, avait pris la future institutrice en amitié.

— C'est une fille d'esprit, disait-elle à la cuisine, où ses paroles faisaient loi.

De temps en temps, Maréguine allait voir madame Larionof, qui continuait à rester au lit et à tricoter des chaussettes à raison de vingt kopeks la paire. Les deux cents roubles imprévus ne l'avaient pas grisée, elle savait que cela ne pouvait la mener bien loin : aussi, elle attendait l'examen de sa fille avec une impatience fiévreuse. Les deux solitaires ne voyaient rien au delà de cet examen; c'était à la fois le but et le point de départ de leurs aspirations. — Quand Annette aura son diplôme : telle était la conclusion de toutes les phrases.

Février vint, puis tira vers sa fin : le jour des examens était proche. Le professeur avait déclaré Annette suffisamment préparée, et, de fait, on ne pouvait la préparer mieux, car elle savait par cœur tout le manuel des aspirantes, et il ne fallait pas lui demander autre chose.

— Est-ce encore vous qui m'examinerez? dit Annette à son maître la veille du terrible jour; il

était venu voir madame Larionof et lui donner des espérances qu'il était loin de partager.

— Premièrement, répondit Maréguine, il est interdit aux examinateurs de préparer des élèves pour leur examen; donc, si j'avais dû vous interroger, je n'aurais pas pu vous donner de leçons, ce qui eût été grand dommage. Secondement, je ne suis pas examinateur. C'est un hasard qui m'avait fait remplacer un collègue, le jour où...

— Le jour où j'ai été refusée? fit innocemment Annette. Quel bonheur que vous vous soyez trouvé là!

— Vous avez été bien bon pour nous, murmura madame Larionof d'une voix émue; que Dieu vous le rende!

Ces paroles mirent Maréguine en fuite; il promit de passer à l'Université dès que les résultats de l'examen seraient connus, et de venir voir ces dames le jour même, puis il partit.

En route, il se posa diverses questions, dont la plus importante était celle-ci : « Si Annette est refusée, que vont devenir ces malheureuses femmes? »

Cette préoccupation le tint éveillé bien avant dans la nuit, et, quand il s'endormit enfin, son sommeil fut plein de rêves étranges.

Il revit son petit domaine campagnard, si vert et si attrayant; la maison était ouverte, les stores blancs frissonnaient au vent du printemps, et le chien de garde, assis sur le perron, attendait les caresses de son maître. Une horde d'enfants à demi nus se précipita sur la bonne bête, la houspillant, lui montant sur le dos; le chien clément se laissait faire. Tout à coup, ennuyé sans doute, il prit le petit trot en secouant la bande de ses persécuteurs et s'enfuit du côté du village. Les enfants le suivirent avec des cris de joie, puis le bruit s'éteignit, et Maréguine se trouva seul. Le même sentiment de tristesse et d'isolement qu'il avait éprouvé un jour à la campagne lui revint avec force. Comme il s'avançait pensif vers le perron, il vit apparaître sur la première marche une jeune femme qui tenait un enfant dans ses bras... La jeune femme, dont la physionomie était d'abord indistincte, se trouva tout à coup ressembler trait pour trait à Annette...

— Viens-tu? dit-elle d'une voix mélodieuse, semblable à celle de la jeune fille; et il se trouva que Maréguine était depuis longtemps le père de cet enfant et l'époux d'Annette.

Le saisissement que lui causa cette découverte

inopinée le réveilla en sursaut. Il se rendormit et ne fit plus que des songes incohérents. Il avait oublié son rêve, lorsque sa vieille bonne vint le réveiller, et il remplit ses devoirs de professeur à l'Université sans qu'aucune image étrangère aux lois s'interposât entre son devoir et lui.

C'était un jour de soleil. Maréguine se dit qu'Annette aurait beau temps pour sa longue course. Cette fois, elle se présenterait seule à l'examen, personne ne pouvait l'accompagner, et sa mère attendrait, seule aussi là-bas, le cœur dévoré d'angoisse.

Après sa leçon du matin, le professeur rentra chez lui pour déjeuner. En s'asseyant devant un repas friand que Marfa lui servait avec sa mine bourrue, il pensa qu'Annette devait en ce moment déjeuner, dans le grand vestibule, d'un petit pain apporté dans sa poche, et il se reprocha de ne pas l'avoir invitée à partager son déjeuner.

— Ce n'eût pas été très-convenable, se dit-il ; je suis célibataire !...

C'était la première fois qu'il y pensait.

— Je suis célibataire, se répéta Maréguine ; pourvu que ses visites chez moi n'aient pas fait de tort à la pauvre enfant !

Quelqu'un vint le voir, et l'heure où les aspirantes apprennent qu'elles sont admises à l'examen oral se trouva dépassée sans qu'il en eût conscience. Quand il se trouva seul, il mit sa pelisse, demanda son chapeau et se préparait à sortir lorsqu'un coup de sonnette le cloua sur place.

— Je n'y suis pas! cria-t-il à Marfa qui ouvrait la porte.

— Bonjour, mademoiselle; monsieur n'y est pas, répéta fidèlement la vieille servante.

— Sotte! cria son maître exaspéré, paraissant dans la porte, et il tira Annette après lui dans son cabinet.

Il n'eut pas besoin de la regarder deux fois pour savoir ce qui l'amenait.

— Refusée, dit la jeune fille en se tordant nerveusement les doigts.

Il la devina, car les lèvres sèches d'Annette n'avaient pas proféré de son.

— Déjà? fit Maréguine d'un ton peu encourageant.

— Pour la dictée, comme l'autre fois. Que voulez-vous! j'ai peur quand je sais que je dois bien faire! Je ne suis pas faite pour cela... Je ne pourrai jamais! C'est fini.

— Ayez du courage, murmura machinalement Maréguine d'un air déconfit.

— Moi, cela ne me fait rien, mais je n'ose pas le dire à ma mère... J'ai peur qu'elle ne meure sur le coup... Allez lui dire, monsieur le professeur, vous qui avez été si bon pour nous...

La tâche ne souriait guère à Maréguine; il fit un geste qu'Annette interpréta comme un refus.

— Vous avez raison, dit-elle, c'est trop vous demander... mais je n'ose pas rentrer... j'ai peur de la voir mourir dans mes bras... Enfin, il le faut bien !...

Elle fit un mouvement pour gagner la porte.

— Écoutez, dit Maréguine, si vous vouliez...

Il s'arrêta; son rêve prenait une forme palpable et marchait devant lui.

— Je ne suis ni jeune ni beau, reprit-il, mais je ne suis pas méchant...

— Vous, s'écria Annette avec élan, vous le seul être au monde qui nous ayez témoigné de la pitié, qui vous soyez dérangé pour nous, qui... Ses yeux débordèrent de larmes. — Ah! monsieur le professeur, je ne suis qu'une sotte ignorante, je ne peux pas dire ce que je sens; mais si vous saviez combien je vous vénère, comme je vous aime, et que je

prierai Dieu pour vous, matin et soir toute ma vie!

— Eh bien, reprit Maréguine rasséréné, car sa timidité venait de s'envoler avec celle d'Annette, si vous vouliez m'épouser, Annette, je crois que nous serions bien heureux!

La jeune fille regarda son professeur, et sans hésiter se précipita dans les bras qu'il lui tendait.

— Allons, allons vite trouver maman, dit-elle. Pourvu qu'à présent elle ne meure pas de joie!

Madame Larionof ne mourut pas de joie. Pendant bien des années, toujours paralysée des jambes, elle habita un beau fauteuil à roulettes qu'on voiturait partout; et son gendre eut la joie ineffable de la revoir à son ancienne place, tricotant d'innombrables paires de bas; mais ceux-ci, beaucoup plus mignons désormais, n'étaient point destinés à être payés vingt kopeks. Tant qu'elle vécut, la grand'mère eut fort à faire de chausser tous ses petits-enfants, car l'instinct paternel du professeur Maréguine est complétement satisfait; il possède aujourd'hui deux filles et trois garçons, tous en âge d'être mariés, et tout ce monde se roule en été sur les pelouses de Smolinoï.

Le chien est mort de vieillesse, mais il a un successeur qui lui ressemble à s'y méprendre.

# LE MEUNIER

## I

Après le dîner, tout le monde s'était établi sur le balcon ; les hommes fumaient, les femmes parlaient chiffons, comme c'est assez l'usage partout en général, et à la campagne en particulier. Seule, la maîtresse du logis ne mettait point du sien dans cette conversation à bâtons rompus; assise un peu à l'écart du groupe bruyant, le coude appuyé sur un guéridon de marbre, elle regardait d'un air rêveur le magnifique domaine dont elle venait d'hériter.

Le soleil couchant jetait des lueurs étranges dans les aunes du ravin; on eût dit par instant que le feu couvait sous la teinte cendrée de leur feuillage ; au delà, le Volga déroulait ses larges sinuosités, bleues comme le ciel des pays chauds.

La comtesse Marie voyait-elle ce qu'elle regardait? Qui pourrait en répondre? Ses yeux bleus profonds et changeants n'avaient pas l'habitude de dire tout ce qui se passait dans sa jolie tête. Un des jeunes gens la tira bientôt de sa rêverie en lui demandant si elle connaissait déjà les richesses dont la mort d'un parent éloigné, peu connu, moins pleuré, venait de la gratifier.

— Sans doute, répondit-elle sans se retourner.

— Je suis sûr, reprit le beau Zamkine, que vous ne connaissez pas la plus singulière de vos raretés.

— Laquelle?

— L'ours apprivoisé...

— Pardon, interrompit le bel esprit du district, un ours jadis apprivoisé, et retourné depuis longues années à la vie primitive.

Cette fois, la comtesse Marie se retourna.

— Parlez-vous d'un animal ou d'un homme? dit-elle avec une nuance de curiosité.

Tout le cercle éclata de rire.

— La question n'est pas décidée, reprit le discoureur. Pour l'eclaircir, faites venir votre meunier Mérikof.

— Un paysan?

— Non pas, un homme du monde autrefois,

meunier aujourd'hui, de par la capricieuse déesse du jeu.

— Un homme du monde devenu meunier! Par quelles vicissitudes?

Nous ne reproduirons pas les fleurs de rhétorique du bel esprit campagnard; la substance de son esprit suffira. Vladimir Alexandrovitch Mérikof descendait directement d'une des plus anciennes familles de Russie; héritier d'une immense fortune, il reçut une éducation fort à la mode en 1830, —heureusement plus rare de nos jours. Le matin, vers midi, le jeune Mérikof, conduit par son gouverneur, était admis à baiser la main de madame sa mère, à moins qu'elle n'eût la migraine ou fait quelque perte au jeu, ce qui la rendait inabordable; pour le reste du jour, il était livré à la merci de son gouverneur. Celui-ci, par acquit de conscience, lui donnait quelques notions de n'importe quoi, et le soir, sa tâche terminée, allait s'amuser au dehors, pendant que son élève jouait aux cartes avec les domestiques.

Ce beau système d'éducation dura jusqu'à l'époque où le jeune homme atteignit sa treizième année; alors quelque scandale ayant transpiré, le gouverneur fut remercié; un autre prit sa place,

auquel il fut enjoint de ne quitter son élève ni jour ni nuit.

Le mentor nouvellement promu était un ancien trompette de régiment égaré dans la grande bagarre de 1812, et qui, bien choyé, bien nourri, à force d'enseigner sa langue, avait fini par se persuader qu'il la savait; pour éluder les sévérités de la consigne, ce prudent personnage imagina d'emmener partout son élève avec lui. Le moyen était excellent; par malheur, certain jour d'avril, la princesse F., tante du jeune homme, passant en calèche devant la porte d'une maison borgne située à peu de distance des portes de la ville, aperçut son neveu qui, perché sur son propre cheval, tenait piteusement en main celui de son gouverneur.

— Que faites-vous là, Valodia? dit-elle avec un étonnement concevable.

— J'attends M. Berger, fit le jeune homme embarrassé.

— Il est là dedans? reprit la princesse édifiée.

En ce moment, M. Berger parut sur le seuil, chantant d'une voix expressive :

Vous me quittez pour aller à la gloire...

— J'emmène Valodia, dit la grande dame le plus

simplement du monde, coupant dans sa fleur l'expansion poétique de l'ex-trompette. Celui-ci ôta son chapeau; mais avant qu'il fût revenu de son étonnement, la calèche était déjà loin, et il eut fort à faire pour rattraper les deux chevaux de selle qui ne demandaient pas mieux que de retourner seuls à la maison. Cette aventure eut pour résultat logique de donner à Valodia un théologien allemand en remplacement de M. Berger, et la conséquence non moins logique de cette substitution fut pour le jeune homme une soif extrême des jouissances de tout genre dont il était sevré.

A dix-huit ans, il se trouva orphelin, libre comme l'air et maître d'une immense fortune; on peut concevoir qu'il ne se mit pas à thésauriser.

Malgré les riches dispositions dont la nature avait doué Mérikof, il semblera extraordinaire qu'un million et demi de capital ait pu être mangé en trois ans; cependant, rien n'est plus exact. Le jeune homme était entré aux gardes; ses camarades de régiment, qui l'avaient provoqué aux plus folles dépenses quand il était riche, lui firent entendre, à l'aurore de sa ruine, qu'il ne pouvait embarrasser de sa pauvreté le brillant régiment dont il avait si longtemps défrayé les plaisirs; il

compris, quitta la garde et entra dans l'armée.

Il fit plusieurs campagnes et se battit bravement; mais une mauvaise chance le poursuivait, et d'ailleurs, à tort ou à raison, à l'armée on n'aime pas les officiers qui viennent de la garde; malgré sa valeur reconnue et la croix de Saint-Georges qu'il avait bien gagnée, il ne put dépasser le rang de capitaine; vers la cinquantaine, lassé du service, aigri par la misère, il se décida à prendre sa retraite.

Seule de toute sa fortune, il possédait encore une propriété hypothéquée au-dessus de sa valeur, précisément celle dont venait d'hériter la jolie comtesse. Aux jours de sa prospérité, Mérikof s'était si peu occupé de ses biens, qu'il n'avait jamais visité ce domaine; là, rien ne lui rappelait des souvenirs pénibles. Un ancien ami, tant soit peu parent, prenant pitié de sa triste position, offrit de lui acheter ce domaine en le dégrevant de ses hypothèques, et lui réserva le fermage d'un beau moulin situé sur une jolie rivière qui ne tarissait jamais, même dans les grandes sécheresses; Mérikof accepta et conclut un bail à perpétuité.

Depuis dix ans, il vivait au moulin; tout auprès, il s'était construit une maisonnette de bois; de ses

propres mains, il s'était arrangé un petit jardin où croissaient des légumes et quelques fruits. Il n'avait jamais pu mettre de côté le moindre argent pour payer son fermage; mais son ami, qui le connaissait bien, n'avait rien exigé, et Mérikof, tenu en haleine par une demi-douzaine de procès relatifs au cours d'eau, vivait au jour le jour comme son confrère le meunier Sans-Souci.

La comtesse avait écouté ce récit sans mot dire.

— Comment est-il vu dans le voisinage? demanda-t-elle après un court silence.

— On ne l'invite guère, lui fut-il répondu, mais on le reçoit partout; par son âge, il a droit à quelques égards; du reste, il a l'esprit caustique, et, quand on se moque de lui, il a bientôt mis les rieurs de son côté.

— Surtout quand il a une pointe, interrompit Zamkine.

— Comment? s'écria la comtesse d'un air à demi dégoûté.

— Hélas! madame, on n'est pas parfait! Que voulez-vous que fasse le pauvre homme pendant les longues soirées d'hiver?

— Mais je ne veux pas le voir alors, dit la com-

tesse avec une petite moue délicieuse. Un homme qui boit? quelle horreur!

— Bah! répondit philosophiquement son mari, qui connaissait le meunier de réputation depuis longues années, si l'on n'ouvrait la porte qu'aux gens qui ne boivent pas, on ne recevrait pas grand monde! Je ne vois pas tant de différence entre l'ivresse de l'eau-de-vie de grain et celle du vin de Champagne.

La comtesse réprima un léger mouvement d'humeur et réfléchit un instant.

— De quoi cet homme a-t-il l'air? demanda-t-elle.

— Faites-le chercher, et vous verrez, répondit le comte.

La jeune femme agita une sonnette.

— Allez prier Vladimir Alexandrovitch de venir prendre le thé chez nous, dit-elle.

## II

Le domestique, frais débarqué de Pétersbourg, se rendit à l'office.

— Vladimir Alexandrovitch, qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il au marmiton qui lavait les assiettes.

— Le meunier, fit celui-ci sans se retourner.

— Un meunier! La comtesse m'a dit d'aller l'inviter. Où demeure-t-il?

— Ah! oui! aller l'inviter! Ça n'en vaut pas la peine; envoyez-y quelqu'un.

— Eh bien! vas-y.

— A quoi bon? Je vais dire à Fékloucha qu'elle y coure. Eh! Fiokla!

La gardeuse de dindons, ainsi interpellée, leva la tête vers la fenêtre et montra le frais visage hâlé d'une jolie paysanne de quinze ans.

— Eh bien! quoi? demanda-t-elle en nasillant.

— Va dire à Vladimir Alexandrovitch que la comtesse l'invite à prendre le thé.

— Au moulin?

— Quelle sotte! Eh! oui, au moulin! Où veux-tu que ce soit?

La messagère s'en alla le long d'un champ de seigle, dont elle arracha quelques épis en passant, puis elle tourna le coin d'un bois, et chantant à tue-tête, elle descendit la route sablonneuse qui menait au bord de la rivière.

Mérikof, assis à la fenêtre de la pièce qui lui servait à la fois de salon et de salle à manger, fumait paisiblement sa pipe quand la petite fille apparut sur le seuil de la porte; les poules qui becquetaient le grain répandu s'enfuirent effarouchées en caquetant; Mérikof leva la tête.

— La comtesse a ordonné que vous alliez prendre le thé là-haut, voilà! cria l'Iris aux pieds nus; et là-dessus elle s'enfuit à toutes jambes pour rattraper une vache qui s'en allait traînant sa corde.

— Ordonné, ordonné! grommela le vieillard; ordonné! c'est bientôt dit; et si je n'y allais pas? Il réfléchit un instant. J'irai pourtant, se dit-il; après tout, ils sont les maîtres à présent.

Poussant un soupir de temps en temps, il tira d'un coffre son ancien uniforme, l'épousseta soigneusement et s'en revêtit. Quand il fut prêt, il prit sa casquette et se dirigea vers le château.

Malgré ses soixante ans bien révolus, il n'avait pas mauvaise mine. Sa haute taille, voûtée par l'habitude de passer sous les portes basses de sa cabane, était bien prise dans son uniforme. Très-maigre, il paraissait plus grand qu'en réalité. Ses traits durs et caractérisés portaient l'expression du

sarcasme, peut-être du cynisme. On sentait, en le voyant, que cet homme avait pris son parti de sa déchéance, mais qu'il ne permettrait pas d'en rire.

Lorsqu'il entra dans le salon, la châtelaine était debout près d'une petite table; en l'entendant annoncer, elle se retourna et le salua en souriant. L'impression qu'elle fit alors sur lui fut si profonde qu'il s'en souvint jusqu'à la dernière minute de sa vie.

La comtesse était une femme de taille moyenne, souple et élégante. Elle pouvait avoir vingt-cinq ou vingt-six ans; vêtue ce jour-là d'une robe blanche avec des rubans lilas, elle avait l'air d'une petite fée. Sans être belle, elle frappait par le charme exquis de sa voix, de son sourire, de ses manières. Mérikof se sentit d'abord mal à l'aise : cette société élégante ne ressemblait guère aux réunions des propriétaires du voisinage; honteux de son embarras, il résolut de payer d'audace et se lança daus une conversation politique avec deux ou trois voisins. Le thé circulait dans le salon, la porte ouverte laissait entrer la brise, la causerie allait le mieux du monde, lorsqu'un mot imprudent détruisit l'équilibre que tout semblait favoriser. Zamkine parla d'un Anglais qu'il avait

fait venir pour établir dans ses terres des prairies artificielles.

— Ne me parlez pas des étrangers, s'écria tout à coup Mérikof, par une de ces boutades qui lui étaient habituelles; ils viennent nous piller, profiter de nos capitaux, s'enrichir de notre revenu, et retournent dans leur pays se moquer de nous. Le vôtre fera ses gorges chaudes de vous, Zamkine, quand il vous aura bien volé. Ces parasites ne font que nous soutirer notre argent.

— Les Russes gaspillent le leur et restent sans un morceau de pain, répliqua Zamkine piqué au vif.

Un grand silence se fit. La comtesse, tenant à la main sa tasse de thé, se leva sans affectation et vint s'asseoir près de Mérikof.

— Dites-moi, Vladimir Alexandrovitch, lui dit-elle avec bonté, vous devez vous ennuyer en hiver? Ne voulez-vous pas puiser dans notre bibliothèque?

Des larmes de reconnaissance remplirent les yeux du vieillard, pendant qu'il répondait d'une voix mal assurée. Zamkine comprit son tort; la conversation languissait, on se sépara bientôt. Il était minuit à peu près quand Mérikof revint chez lui.

— Elle est belle, et surtout elle est bonne, se dit-il en regnagnant sa cabane, où sa ménagère, endormie sur la table, l'attendait près d'une chandelle fumeuse. Il y a longtemps que personne ne m'avait parlé comme elle. Que Dieu la bénisse!

## III

De ce jour, Mérikof devint l'hôte assidu du château; les maîtres du lieu, prenant en pitié son isolement, l'invitèrent à venir souvent : en retour, il se fit adorer des enfants de la comtesse.

Ces petits êtres trouvaient charmant d'avoir à leurs ordres le grand vieillard qui les portait sur son dos, qui leur dénichait et leur élevait des oiseaux, si bien qu'il leur devint nécessaire. Dès le matin on les voyait tous les quatre sur la pelouse; la comtesse en blanc peignoir les regardait de son balcon et venait parfois se mêler à leurs jeux. Elle était toujours égale d'humeur, un peu indifférente en général pour ce qui l'entourait, mais compatissante et généreuse pour les classes inférieures. On ne l'aimait pas beaucoup dans le voisinage, où elle

était taxée de dédain; Mérikof savait bien cependant qu'elle n'était pas dédaigneuse, mais ennuyée de la vie oisive et inutile des grandes dames; il rempit plus d'une lance en son honneur, mais sans convaincre personne. Rien de plus difficile à déraciner qu'une idée fausse.

L'automne vint; le pauvre vieillard pouvait à peine en croire ses yeux lorsqu'il vit la grande berline devant le perron. Il y porta lui-même ses trois petits amis, puis la comtesse y monta en s'appuyant sur sa main; le comte était parti la veille. Les enfants passèrent la tête par la portière.

— Ne nous oubliez pas, Vladimir Alexandrovitch, dit la comtesse avec un signe d'adieu.

Le pauvre homme voulut répondre et ne put.

Il regardait tristement la voiture, que les chevaux eurent bientôt emportée hors de vue. Mérikof était seul.

Sans remarquer la pluie fine et glacée qui tombait sur sa tête nue, il parcourut le jardin à pas lents; la solitude lui avait été une rude compagne pendant les dix années qu'il avait passées au moulin; mais, après un été si bien rempli, se retrouver seul était cent fois plus cruel. Il voulut au moins chercher un visage connu; traversant les appar-

tements attristés par ce désordre qui suit un départ, il se dirigea vers la chambre de la femme de charge.

La dame du lieu tenait cour plénière; on prenait le thé autour d'une table bien servie. Une chaise fut offerte à Mérikof, qui avait beaucoup remonté dans l'estime de la valetaille depuis que la comtesse l'admettait à sa table. En bon prince, il s'assit et accepta un verre de thé. La conversation reprit son cours, et les causeuses, car Mérikof était le seul homme de cette digne réunion, continuèrent à éplucher soigneusement les hôtes du château.

— Stépanida Vassilievna, dit tout à coup la femme de charge, votre maître va s'ennuyer à la maison maintenant; il faudra inventer quelque chose pour l'occuper pendant les soirées d'hiver; mais quelque chose de nouveau, voisine, car il n'est plus aussi jeune qu'il l'a été.

Stépanida répondit en secouant les épaules :

— On y pourvoira, n'est-ce pas, maître ?

Mérikof vida son verre de thé, le reposa sur la table et répondit sentencieusement :

— On y pourvoira.

Stépanida avait plus de quarante ans, mais elle

était fraîche encore et d'un extérieur agréable. Son signe particulier, comme disent les passe-ports, était un bas de laine qu'elle tricotait incessamment, même en prenant du thé, et dont le peloton roulait toujours à terre au moment le plus intéressant de la conversation.

L'apostrophe de la femme de charge n'était pas sans malice; lorsque Mérikof était venu s'établir au moulin, Stépanida l'accompagnait, et les mauvaises langues prétendaient qu'elle était plus maîtresse au logis que le maître lui-même. Moralement, c'était faux; littéralement, c'était vrai. Vingt ans auparavant, Stépanida, alors servante, s'était attachée à Mérikof, qui en avait fait l'objet d'une fantaisie à l'un de ses voyages dans ses terres; depuis ce temps, fidèle à sa fortune, elle ne l'avait plus quitté, et fut son unique domestique et sa consolatrice dans les mauvais jours. Elle avait possédé un petit pécule qui avait fructifié dans les mains de son frère, marchand aisé; un jour vint où Mérikof regarda la misère en face, car une inondation avait détruit son moulin presque en entier; les quatre cents roubles de Stépanida, offerts simplement sans espoir de recouvrement, furent acceptés de même.

Depuis, les deux solitaires avaient vieilli ensemble, elle s'occupant toujours des intérêts de son maître, et tricotant d'innombrables paires de bas, lui se laissant servir avec une nonchalance admirable, à laquelle on ne pouvait comparer que l'abnégation des services rendus.

Au bout d'une demi-heure, Mérikof se leva.

— Allons, Stépanida, dit-il.

— Allons, répéta la docile ménagère en mettant son peloton dans sa poche; son tricot à la main, elle prit congé de la femme de charge et se mit en marche.

— Quand vous vous ennuierez, Vladimir Alexandrovitch, dit l'hôtesse, venez prendre le thé chez nous avec Stépanida Vassilievna; cela vous distraira.

— Merci, répondit Mérikof, je viendrai de temps en temps, quand je passerai par ici.

## IV

L'hiver ne se fit pas attendre; la neige couvrit les allées du jardin. Mérikof, enfermé dans sa mai-

sonnette près du moulin, passait les journées à fumer et les soirées à fabriquer des télègues en bois blanc pour ses enfants chéris. Une après-midi, son œuvre fut terminée, les petites charrettes roulaient sans bruit sur leurs roues mignonnes; il les mit sur la table et les contempla, les larmes aux yeux. La journée était belle, il ouvrit la petite fenêtre de sa chambre et passa la tête dehors. Un souffle de printemps lui caressa le visage, une goutte de neige fondue, chassée du toit par le vent, tomba sur la main qu'il appuyait sur le bord de la fenêtre.

— Dieu merci! dit-il à haute voix, ils vont bientôt revenir.

— Oui, grommela Stépanida derrière lui, et vous allez de nouveau disparaître; on ne vous verra plus ici que pour manger et dormir.

— Que veux-tu, ma chère? ils sont si bons!

— Dites plutôt : elle est si bonne, continua la ménagère; c'est la comtesse qui vous attire au château avec sa figure blanche et ses grands airs capricieux.

Mérikof se retira de la fenêtre et se tourna vers Stépanida en se redressant.

— Jamais un mot de blâme sur elle, dit-il d'une voix tonnante, ou nous nous séparerons.

— Est-ce que vous en êtes amoureux? fit-elle d'un ton moitié boudeur, moitié fâché.

Mérikof fit un pas; la ménagère sortit de la chambre sans bruit, en fermant soigneusement la porte derrière elle.

Au bout de quelques instants, Mérikof rangea avec précaution les petites charrettes dans un coffre vide, prit sa pelisse et sortit. Comme il gravissait la colline qui dominait la rivière et le moulin, il vit passer, en bas sur la route, le diacre de la paroisse.

— Bonjour, Vladimir Alexandrovitch, cria celui-ci. Voilà un temps qui apportera de l'eau à votre moulin. Comment vous portez-vous?

— Bien, merci, voisin; et vous-même?

— Un peu froidement; je reviens de la ville, il y a bien vingt verstes de chemin, comme vous savez; il me semble que je n'ai plus de nez; le vent qui souffle là-haut pique joliment, allez!

— Entrez un peu vous réchauffer, voisin, dit Mérikof, qui était descendu; cela fait du bien de voir un homme; il y a quinze jours que personne n'a passé par ici.

— Mais les maîtres vont revenir là-haut? dit le diacre en entrant dans la maison.

— Pas encore, répondit son hôte en le suivant avec précaution. (Il lui fallait baisser sa haute taille pour passer sous la porte de sa demeure.) Au mois de mai, et voilà seulement mars qui finit. Stépanida, le samovar!

— Voulez-vous un coup d'eau-de-vie pour vous réchauffer? dit Mérikof.

— Ce n'est pas de refus, voisin, répondit le visiteur en essuyant ses lèvres sur sa manche. Le vent n'est pas bon aujourd'hui.

Une bouteille d'eau-de-vie fit son apparition.

— A votre santé!

— A la vôtre!

Et les deux verres s'entre-choquèrent.

Le thé fut bientôt prêt. De verre en verre, la journée tira à sa fin. Le soleil allait se coucher, quand les convives, très-expansifs, parurent sur le seuil de la maisonnette.

— Adieu, frère! fit le diacre en secouant la main de son hôte.

— Adieu, frère! répondit celui-ci. Embrassons-nous.

— Bon voyage.

D'un pas inégal, le diacre alla chercher son petit cheval résigné, qui avait pris patience sous le

hangar en mangeant quelques brins de foin saupoudrés de neige, puis il s'assit lourdement et partit avec force signes de tête affectueux au maître du logis, qui se cogna rudement en rentrant, pour avoir oublié de se baisser.

Stépanida se tenait à l'écart, mais elle ne fut point grondée, car son maître paraissait avoir oublié son existence.

## V

Cependant mai revint; les premiers jours s'écoulèrent sans rien apporter de nouveau; puis une lettre annonça la prochaine arrivée de la comtesse. Huit jours après, Mérikof, debout sur le perron, vit au détour de l'avenue les trois têtes blondes se montrer enfin à la portière de la berline. L'équipage s'arrêta, et le vieillard offrit à la jeune femme sa main tremblante d'émotion, sur laquelle elle s'appuya légèrement pour descendre.

— Comme vous avez embelli! lui dit-il presque malgré lui.

— C'est une flatteuse bienvenue, répondit-elle

en riant et en rougissant un peu. Mais vous, Vladimir Alexandrovitch, vous êtes irrésistible dans votre uniforme neuf.

Les cris de joie des enfants, qui avaient aperçu leurs télègues sur la terrasse, empêchèrent toute conversation.

La remarque de Mérikof était vraie, la comtesse avait embelli. Dans ses yeux surtout brillait un humide éclat; ses joues, jadis d'une pâleur transparente à peine nuancée de rose, avaient pris une teinte nacrée qui rehaussait la grâce de son sourire. C'était bien elle, et cependant elle était autre.

— Et le comte? demanda Mérikof.

— Le comte viendra la semaine prochaine avec un ami, répondit la comtesse.

— Quel ami? insista Mérikof avec la curiosité des vieillards.

— M. Repkine, qui est revenu cet hiver de l'étranger.

— Restera-t-il ici tout l'été? demanda le meunier avec une jalouse inquiétude.

— Je ne sais, dit la comtesse. — Pierre, viens ici que j'arrange ta blouse.

Elle attira l'enfant à elle, l'embrassa, puis se mit à parcourir la maison en donnant des ordres.

Elle n'était plus nonchalante comme l'année précédente; son pas avait pris de l'élasticité, elle courait presque dans les grands appartements, dérangeant un pli de rideau par-ci, poussant une jardinière par-là, et donnant à tout le luxe de ce logis l'apparence délicate que produisent les doigts d'une femme de goût.

— Comme vous êtes gaie... et jeune... et belle! lui dit Mérikof, qui la suivait avec un soin jaloux, au moment où, tout essoufflée, elle se laissait tomber en riant dans un fauteuil.

— C'est la joie de vous revoir, répondit la jeune femme en levant malicieusement ses beaux yeux bleus, d'où jaillit un regard velouté.

— Dieu me pardonne, comtesse! s'écria le vieillard. Vous devenez coquette! que vous est-il arrivé?

— Je suis devenue jeune, dit-elle en se levant. Allons, chevalier, offrez-moi le bras et allons visiter les serres.

Pendant les huit jours qui suivirent, Mérikof fut dans le paradis. Pas de nuage dans ce ciel éblouissant; la comtesse lui appartenait à lui seul, avec ses grâces nouvelles, son esprit petillant et les trésors jusque-là cachés de son intelligence. Elle cau-

sait avec un abandon filial durant les longues heures qu'ils passaient ensemble, et lui, étourdi, enivré, ne savait s'il devait vénérer sa calme protectrice de l'été précédent ou tomber aux genoux de l'enchanteresse qui l'ensorcelait.

— Le comte arrivera demain, dit un soir la jeune châtelaine à son fidèle sigisbée. Depuis son retour, elle ne disait plus « mon mari ». — Eh bien! vous n'êtes pas jaloux?

Vladimir tint résolûment ses yeux fixés à terre, car il avait trop d'esprit pour vouloir paraître ridicule.

— Je suis très-jaloux, répondit-il tranquillement, mais ce n'est pas de votre mari.

— De qui donc? demanda-t-elle d'une voix brève.

— De vos enfants.

Elle sourit et continua gaiement la conversation.

Le lendemain soir, vers neuf heures, Mérikof trouva dans la salle à manger le comte et son ami. Celui-ci était un beau garçon de trente ans à peu près, assez fat, un peu affecté, mais pas bête, et de manières irréprochables. Il honora Mérikof d'un salut suffisamment poli, le toisa d'un regard dédaigneux et se rassit devant son thé.

La comtesse, plus jolie que jamais, dans un riche peignoir tout de dentelle et de rubans roses, faisait elle-même les honneurs de sa table.

— Voilà ma femme qui fait le thé, dit le comte, je me sens disposé à croire aux miracles. Depuis quand cette fantaisie, Marie?

— Qu'est-ce que cela vous fait, mon ami? répondit la jeune femme en riant.

— Mais non, cela me fait beaucoup; il doit y avoir une date à cela. Ah! je m'en souviens: quelqu'un a dit un jour que le premier devoir d'une femme était de présider à cette cérémonie si elle voulait éviter que sa maison eût l'air d'une auberge. L'esprit romanesque de ma femme a enfourché ce dada... Mais c'est vous, Repkine, qui avez énoncé cette maxime!

Les yeux du jeune homme et ceux de la comtesse se rencontrèrent pendant une seconde.

— Merci, mon ami! continua gravement le comte, vous avez fait d'un mot ce que dix ans de mariage n'avaient pu accomplir. Je boirai désormais du thé supportable; celui que présentent les domestiques sent toujours la pharmacie.

Le repas terminé, la comtesse se mit au piano; elle ne possédait pas un brillant talent, mais son

jeu n'était pas dépourvu d'expression. Ce soir-là, elle joua avec une exubérance de vie et de passion qui troubla profondément le cœur de Mérikof. Jamais il ne l'avait vue ainsi; ce fut une révélation. Les joues teintées d'un rose plus brillant que celui de la santé, les yeux animés d'un éclat surnaturel, elle laissait courir sur le clavier ses mains délicates, et Repkine, accoudé en face d'elle sur l'instrument, la regardait avec admiration.

Le meunier prit congé de bonne heure et s'en alla ruminer en son gîte des pensées mélancoliques.

— Bah! après tout, se dit-il en soufflant sa chandelle, c'est une forte coquetterie, rien de plus.

## VI

Juin amena les grandes chaleurs. Tout le jour, la maison semblait assoupie; mais le soir, les volets s'ouvraient, et les habitants du château revenaient à l'existence. A l'heure où le crépuscule répand dans l'air ses clartés adoucies des pays du Nord, qui semblent le reflet mystérieux d'un astre

voisin, la comtesse se promenait ordinairement dans les parterres que le regard embrassait du balcon. Jadis Mérikof l'accompagnait pendant que le comte consacrait cette heure aux travaux administratifs de son domaine. Les temps étaient changés; désormais Repkine était le compagnon de la jeune femme.

A pas lents, ils marchaient le long des plates-bandes, tournant dans un cercle étroit, ramenés de temps en temps par l'exiguïté du parterre sous la balustrade de la terrasse, où Mérikof, resté seul, fumait mélancoliquement sa longue pipe. Ils se parlaient sans doute, et cependant le bruit de leurs paroles n'arrivait plus aux oreilles du vieillard redevenu morose. Ce qu'ils se disaient? peu de chose; et qu'importe? Il est des heures où l'on ne cause que pour ne pas se taire; on croit peut-être conjurer par ce bruit des pensées que le cœur ne peut plus endormir.

Mérikof les suivait jalousement des yeux; une haine terrible le prenait au cœur contre cet homme qui était venu lui ravir, souiller peut-être l'idole de ses dernières années. Il n'était ni meilleur ni plus vertueux qu'un autre; vingt ans auparavant, il eût agi comme Repkine; mais la vieillesse, si

vide que l'on soit, met un peu de plomb dans les idées. A soixante ans, il comprenait fort bien que ce fat allait commettre une lâcheté sans excuse, car il n'aimait pas la comtesse. Ses yeux fixés sur elle exprimaient l'admiration, quelquefois même une nuance de plus; l'amour jamais.

Elle, pauvre innocente, s'avançait doucement vers le gouffre, elle allait y tomber en souriant, sans s'en apercevoir, les yèux tournés vers celui qu'elle parait de tous les dons de son propre cœur et de sa propre intelligence. Est-il rare qu'une femme d'esprit aime sérieusement un imbécile? Non, seulement elle ne l'aime pas longtemps, et le jour où vient le repentir, la souffrance est d'autant plus aiguë que l'idole était moins digne du sacrifice.

Un soir, la comtesse se promenait comme d'ordinaire dans le parterre, dont l'odeur embaumée lui montait au cerveau. Mérikof ne put supporter cette vue; il rentra et se dirigea vers la chambre de la femme de charge.

— C'est vous, voisin? lui dit celle-ci; il y a longtemps que vous n'êtes venu me voir.

— C'est vrai, dit-il; mais je suis si occupé!

— Occupé! Vous l'étiez bien plus l'année der-

nière! Ah! il n'y a pas à dire, ce n'est plus vous qui régnez ici; le nouvel arrivé a pris votre place; la comtesse aime beaucoup M. Repkine.

— C'est l'ami de son mari, répondit le vieillard au supplice.

— Allez donc! c'est l'ami de la comtesse; et pourquoi pas? Il n'y a pas de mal à avoir un ami. Si c'était un amant, ce serait autre chose, ajouta la vieille femme avec un méchant sourire. —Vous vous en allez déjà?

— Oui, je vais fumer ma pipe sur le balcon.

— Vous pouvez fumer ici.

— Merci, j'aime mieux aller au grand air.

— Comme il vous plaira, répondit sèchement la femme de charge en lui tournant le dos.

Mérikof retourna sur le balcon.

En s'asseyant, il vit que la comtesse s'était arrêtée, l'une de ses mains était légèrement appuyée au tronc d'un tilleul, Repkine retenait l'autre; il la porta soudain à ses lèvres et y déposa un baiser passionné; la jeune femme voulut la retirer, Repkine résista. Alors, faisant le geste de quelqu'un qui chasse une idée importune, elle se laissa tomber sur un banc; il s'assit près d'elle sans quitter sa main. Mérikof ferma les yeux et poussa un sou-

pir. Au bout d'un instant, entendant des pas sur le gravier, il se leva; la comtesse passa près de lui, très-pâle, l'œil brillant, l'air résolu.

— Cela ne peut pas durer, se dit Mérikof; s'il n'est pas encore trop tard, il faut y mettre fin.

Depuis quelque temps qu'il étudiait le jeune fat avec la précaution d'un chat qui guette une souris, il l'avait vu parfois se diriger vers une grange écartée. Interrogé sur la cause de ses promenades solitaires, Repkine avait répondu qu'il était sain pour lui de dormir dans le foin de temps à autre.

Mérikof, ce jour-là, se mit en embuscade; quelques instants après, il vit son ennemi se diriger vers la grange. Poussé par une curiosité malveillante, il le suivit avec précaution, se dérobant derrière les nombreux bâtiments des communs. Sur le seuil du hangar à foin était assise Fékloucha, qui cassait des noisettes avec ses dents. Avant d'entrer, Repkine lui dit quelques mots, et aussitôt la gardeuse de dindons prit à toutes jambes le chemin de la ferme. Mû par un instinct qui ne laissait à sa volonté ni le temps, ni la puissance d'agir, Mérikof se dirigea rapidement vers la maison.

C'était l'heure où la comtesse aimait à rester

couchée sur son balcon. Étendue, en effet, sur une chaise longue, elle semblait livrée à une douloureuse préoccupation ; par moment, une langueur délicieuse semblait s'étendre sur elle, puis elle la secouait et reprenait ses pensées. Mérikof ne s'arrêta pas longtemps à la regarder.

— Comtesse, dit-il brusquement, allons voir le seigle : il est en fleur.

— Allons, dit nonchalamment la jeune femme en se levant.

Ils prirent le chemin du champ de seigle qui bornait la grange, à moins de dix minutes de la maison. Comme ils sortaient de la cour, ils virent Fékloucha entrer dans le petit bâtiment, un verre de lait à la main.

— Quelle idée d'aller boire du lait là-bas ! dit la jeune femme en s'arrêtant. Mais cela ne peut pas être pour elle, il y a peut-être là quelqu'un de malade. Allons voir.

Mérikof eut peur de ce qu'il avait fait.

— N'y allons pas, comtesse, dit-il ; Dieu sait quelles gens parcourent les chemins à présent.

— A deux pas de la maison ! et avec vous ! Des gens qui boivent du lait frais ne peuvent être que des gens très-inoffensifs !

Elle plaisantait, et cependant une légère émotion, la crainte de l'inconnu peut-être, la fit tressaillir d'un frisson involontaire. Elle en rit elle-même, et pressa le pas de son compagnon. Arrivés à la porte de la grange, Mérikof la retint.

— N'entrez pas, lui dit-il à voix basse, je vous en conjure, comtesse, n'entrez pas.

— Pourquoi ?

— Puisque vous le voulez, écoutez.

Un éclat de rire campagnard partit de l'intérieur du bâtiment; la voix de Repkine y répondit, puis ajouta :

— Allons, petite sauvage, il faut avouer que tu as fait des progrès dans l'art de plaire depuis que j'ai daigné te remarquer.

— Il faut bien vous plaire, seigneur, répondit Fékloucha.

— C'est bien, reprit Repkine, tu auras les boucles d'oreilles que je t'ai promises avant mon départ.

— Vous vous en irez donc ? dit la gardeuse de dindons en nasillant, ce qui indiquait qu'elle était prête à pleurer.

— Petite sotte, répondit Repkine, t'imagines-tu que je passerai ma vie ici ?

La comtesse, pâle d'horreur, s'était arrêtée aux premiers mots du dialogue et avait écouté malgré elle. A ce moment, ses yeux lancèrent un éclair, elle voulut faire un pas en avant, mais les forces lui manquèrent. Mérikof étendit le bras pour la soutenir, elle s'y accrocha machinalement et faillit s'évanouir. La lutte entre sa faiblesse et son orgueil dura un instant, puis l'orgueil vainquit. Pâle comme la statue du Désespoir, la jeune femme jeta sur la grange un regard de mépris, puis elle dit à haute voix :

— Eh bien ! monsieur Mérikof, ce seigle en fleur, où donc est-il ?

Le silence se fit à l'intérieur du bâtiment, et la robe de soie de la comtesse fut le seul bruit que l'on entendit pendant un instant. Quand ils eurent fait quelques pas le long du champ :

— Ramenez-moi à la maison, dit-elle à voix basse.

Tendrement, le cœur plein de remords, Mérikof, dont elle n'avait pas quitté le bras, la ramena dans le salon. Elle se laissa tomber sur le canapé ; puis, après un moment d'abattement, elle fit un effort pour sourire, mais ce sourire navra le cœur du vieillard.

— Je ne me sens pas bien, dit-elle; excusez-moi près de mon mari ; je vais essayer de dormir.

Elle tendit la main au vieillard, qui l'effleura de ses lèvres, puis, lui faisant un signe de tête affectueux, elle entra dans sa chambre, dont elle ferma la porte à clef.

Quand elle fut seule, elle s'approcha de son lit, s'appuyant de la main à la muraille.

— Oh Dieu! dit-elle à voix basse, il était temps; si c'eût été demain !

Elle frissonna de la tête aux pieds, puis un sanglot secoua sa poitrine.

— Comme je l'aimais ! murmura-t-elle en se laissant glisser à genoux. Voilà le châtiment !

Elle fondit en larmes, et, prosternée sur le tapis, elle pleura longtemps, longtemps, de repentir autant que de douleur.

## VII

— Là, j'en étais sûr, dit le comte en entrant dans la salle à manger le lendemain matin, quand

il vit une petite théière en argent sur un plateau devant sa place ordinaire.

— De quoi? dit Repkine, qui avait l'air de mauvaise humeur.

— Que ma femme ne monterait pas longtemps son nouveau dada. Voilà qu'elle ne veut plus faire le thé à présent!

Malgré le nuage qui pesait sur lui, Repkine ne put s'empêcher de rire de l'apparence soucieuse de son hôte. En ce moment, la comtesse entra, pâle, les yeux battus, mais le regard ferme et l'attitude sérieuse. Elle salua Repkine d'un signe de tête et s'assit près du comte.

— Marie, dit celui-ci, vous avez renoncé à votre fantaisie ménagère ? J'en suis désolé !

— Vous y tenez donc beaucoup, mon ami ? dit la jeune femme avec douceur.

— Certainement.

— Eh bien, je vous servirai moi-même, mais mon abnégation n'ira pas au delà.

En disant ces mots, elle s'empara du plateau et servit son mari, puis elle-même. Elle sonna le domestique.

— Apportez du thé à monsieur, dit-elle en désignant Repkine.

Celui-ci se mordit les lèvres. Le soir même, la poste lui ayant apporté plusieurs lettres, il prétexta une affaire importante et partit.

Le comte et Fékloucha le regrettèrent quelques jours, puis la vie reprit au château sa routine ordinaire. Seulement, le neuvième jour, la jeune femme ne put pas se lever, et vers midi, un exprès partit en hâte pour chercher le médecin de la ville voisine; la comtesse Marie avait une fièvre nerveuse.

Pendant plusieurs jours, les puissances de la vie combattirent la mort au chevet de la pauvre femme; enfin, sa jeunesse, sa bonne constitution, ce vague désir de vivre si fort au cœur de l'homme, même quand il est malheureux, remportèrent une victoire chèrement disputée, et les stores, longtemps baissés, se levèrent enfin sur le jardin embaumé.

Tant qu'avait duré la maladie de sa protectrice, Mérikof, bourrelé de remords, avait passé les nuits au château, couchant tout habillé sur le tapis, en travers du seuil de la chambre fatale. Quand il rentrait au moulin pour y manger un peu avant de reprendre sa garde, Stépanida le grondait vertement, mais il ne l'écoutait plus.

— Cela ne ressemble à rien, disait-elle tout en le servant, vous voilà épuisé comme un cheval de paysan. Et pourquoi, je vous le demande? pour cette grande dame qui vous apprécie aussi peu qu'un des arbres de ses forêts.

Stépanida avait tort cependant, car la première personne étrangère admise à voir la comtesse lors de sa convalescence fut Mérikof. Il tremblait en se présentant devant elle, craignant de lui rappeler le jour malheureux de leur dernière entrevue. Mais elle le reçut avec un calme sourire et lui tendit sa main amaigrie, d'une blancheur transparente. Une larme tomba de ses yeux sur la faible petite main.

— Il ne faut pleurer que sur les morts, dit-elle avec un mélange de tristesse et de fierté. Je suis vivante, Dieu merci!

Elle aspira avec délices l'air parfumé qui entrait par la fenêtre, et regarda longtemps ses trois enfants qui jouaient sur la terrasse.

— Pauvres petits, dit-elle à voix basse, ils auraient pu rester orphelins!

Et par un mouvement spontané de tendresse et de pitié elle tendit la main à son mari debout devant elle. Il se pencha et l'embrassa au front.

— Je ne savais pas à quel point vous m'étiez

chère, Marie, dit-il. A présent que j'ai manqué vous perdre, je serai plus attentif à la garde de mon trésor.

Une grande joie aurait dû remplir le cœur de Mérikof; cependant il sortit, car il se sentait prêt à pleurer.

La comtesse se remit lentement, mais un jour vint où elle put faire seule le tour du parterre. En passant devant le banc où Mérikof l'avait vue assise près de Repkine, elle chancela, ses jambes étaient encore si mal assurées! Mais, faisant quelques pas de plus, elle alla se reposer sur un autre banc. A partir de ce jour, elle cessa ses promenades autour du parterre et se dirigea de préférence vers le parc.

## VIII

Quelques semaines après, une nombreuse société dînait au château. Le jour était pluvieux et disposait éminemment à parler politique. Naturellement chacun dauba les actes du gouvernement. Quoi de plus doux, en effet, pour les propriétaires fonciers

que de médire de l'autorité? On serait conservateur à moins. Un voisin, possesseur d'une distillerie privilégiée, parla de la liberté du commerce des eaux-de-vie.

— Cela ne ressemble à rien, dit-il; j'ai un village de trente maisons, où il y a cinq cabarets, et pas un seul qui vende mon eau-de-vie!

— Je comprends votre manière d'envisager les choses, dit Mérikof, qui de son coin écoutait sans en avoir l'air. Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra! Quant à moi, poursuivit-il, je trouve que le gouvernement a très-bien fait de permettre la libre vente de l'eau-de-vie. Cependant il a eu tort en un point.

— Lequel? fut le cri général.

— Il aurait dû donner l'eau-de-vie gratis, au lieu de la vendre. De cette façon, les paysans se seraient tous enivrés à mort, et ce serait bien des frais d'épargnés pour les communes, sans compter que nous autres gentilshommes nous en aurions peut-être hérité.

Un rire universel accueillit cette boutade.

— De grâce, messieurs, parlons d'autre chose, dit la comtesse; je vous avoue que peu d'idées me répugnent autant que celle de l'ivresse. Une seule

fois dans ma vie j'ai vu une victime de cette malheureuse passion; l'impression qui m'en est restée est fâcheuse au point que, si l'être que j'aime le mieux se présentait à moi en cet état, je ne sais si j'aurais le courage de le revoir de ma vie.

En rentrant chez lui ce soir-là, Mérikof prit dans un coin de son armoire une petite bouteille ronde et en vida le contenu par la fenêtre. Il secoua les dernières gouttes avec une sorte d'insistance, puis se mit au lit et dormit du sommeil le plus calme.

## IX

— Vladimir Alexandrovitch, vous ne venez plus jamais nous voir, dit un jour le diacre, qui causait avec le meunier sur le seuil du moulin.

La roue tournait joyeusement, les poules caquetaient en picorant le blé répandu, et de légers nuages blancs passaient dans le ciel, chassés par un vent frais d'automne.

— C'est vrai, voisin, répondit le gentilhomme-meunier, qui fumait sa pipe les bras croisés; mais le moulin me donne peu de loisir à présent.

— Et l'hiver?

— Oh! l'hiver, c'est différent; les six verstes qui nous séparent ne sont pas grand'chose avec un bon petit cheval comme celui que je viens d'acheter.

— Oui! vous avez été en ville?

— Hier.

— Qu'est-ce qu'on y fait?

— On s'y amuse, répondit Vladimir Alexandrovitch, en se servant d'un terme intraduisible qui comprend tous les genres de débauches.

— Et vous vous êtes amusé aussi? Eh? demanda le diacre en soulevant une épaule.

— Moi? non; je ne bois plus.

— Depuis quand?

— Depuis que j'ai reconnu que cela ne vaut rien pour ma santé, répondit le meunier sérieusement.

— Oui! c'est bon pour un temps, et quand on a froid, il faut geler! Non, non, compère. Ça va dans les capitales de faire la petite bouche; mais ici, ce n'est pas de mise; vous y reviendrez.

— J'espère que non, dit Mérikof. Que fait-on chez vous?

— On bat le blé. Eh bien! Vladimir Alexandrovitch, je vous attendrai avec les premières neiges.

— C'est dit. Adieu.

— Adieu.

Le diacre remonta sur son petit cheval et traversa la rivière à gué, pendant que Mérikof rentrait dans son moulin en chantant une chanson.

## X

Quinze jours après, la comtesse partit; cette séparation fut plus pénible encore que la première pour l'ermite du moulin. Son amie lui était devenue plus chère que jamais; il la vénérait, non-seulement pour sa bonté, mais pour son courage, pour sa patience, pour sa résignation; elle était toujours à ses yeux la sainte des premiers jours, mais de plus elle portait désormais l'auréole du martyre. Du mari et du mariage il avait fait abstraction; l'essentiel est que la comtesse avait souffert, qu'elle l'avait fait noblement, qu'elle n'avait pas succombé à la tentation, et qu'elle était plus que jamais sa protectrice bien-aimée.

L'hiver passa tristement. Aux premiers jours de mai, une lettre vint apprendre à la domesticité du château que la comtesse était à l'étranger et

qu'elle reviendrait, au commencement de juin, s'installer à la campagne. C'était quinze jours de tristesse et de solitude de plus pour Mérikof.

Le 15 du mois, comme il était mélancoliquement assis sur le seuil de sa porte, il vit arriver le diacre au petit trot de son cheval.

— Je viens chez vous dans un but intéressé, dit le visiteur, après les salutations d'usage.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Soyez parrain de mon fils nouveau-né ; on le baptisera dimanche.

Vladimir réfléchit un instant.

— C'est dans huit jours, dit-il.

— Oui.

— Eh bien ! j'y serai. Entrez, compère ; nous allons prendre le thé. Stépanida !

La ménagère apparut, et fit bon accueil au visiteur, tout en s'occupant du régal.

— N'avez-vous pas une petite goutte ? dit le diacre, j'ai bien chaud.

Mérikof mit une bouteille d'eau-de-vie sur la table, et remplit un verre pour son hôte.

— Eh bien, nous ne trinquons pas ! dit celui-ci.

— Excusez-moi, répondit Mérikof.

— Allons ! vous êtes un singulier personnage !

Et par ces froids de l'hiver, vous n'avez jamais désiré vous réchauffer ?

— Cela ne convient pas à ma santé, répondit évasivement le meunier. Et votre femme va bien?

— Naturellement, à son sixième enfant, il n'est plus temps de faire la mijaurée ; c'est elle qui nous fera le gâteau de baptême.

— Eh bien, compère, je n'y manquerai pas. Comment nommerez-vous votre garçon ?

Lorsque le diacre partit, vers le soir, son pas était encore ferme.

— A bientôt, compère, dit-il à Mérikof en le quittant. N'oubliez pas, et surtout oubliez le souci de votre santé, car vous ne voudriez pas faire outrage au nouveau-né en refusant de boire à la sienne.

Mérikof fit un signe de tête qui pouvait avoir toutes les significations possibles, et rentra dans sa maison.

## XI

Le lendemain du baptême, vers une heure de l'après-midi, les trois enfants de la comtesse descendirent en riant et en courant le chemin escarpé qui menait au moulin; leur mère les suivait, plus pâle, plus sérieuse qu'à son arrivée l'année précédente, mais toujours sympathique et charmante. Stépanida, qui étendait du linge sur la haie du jardin, poussa un cri de surprise en la voyant paraître.

— Vous êtes ici, Votre Excellence? dit-elle en s'approchant pour lui baiser la main. Quand êtes-vous arrivée ?

— Tout à l'heure. J'avais écrit qu'il faisait trop froid en Allemagne et que nous revenions; il faut croire que la lettre a été perdue. Nous sommes venus faire une visite à votre maître. Où est-il ?

— Il dort, répondit Stépanida d'un air confus.

— Comment! à cette heure-ci?

— Il a un peu mal à la tête.

— Il est malade! dit la comtesse avec sollicitude. Laissez-moi le voir.

— Ce n'est pas la peine, madame, répondit Stépanida fort inquiète; il n'y paraîtra plus demain.

— Raison de plus, répliqua la jeune femme; il est peut-être réveillé.

Elle entra pendant que Stépanida priait intérieurement tous les saints du paradis. Tout habillé, Vladimir était couché sur le banc rustique de la salle à manger; son visage était très-rouge et sa respiration lourde et brûlante. Une odeur alcoolique était répandue dans l'atmosphère, mais la comtesse, peu habituée à l'air étouffant des chambres basses, n'y fit point particulièrement attention. Le sommeil du vieillard était stupide et pénible.

— Y a-t-il longtemps qu'il est comme cela ? demanda la jeune femme en sortant.

— Depuis hier soir, madame; mais n'y faites pas attention, cela passera.

— L'avez-vous déjà vu dans cet état?

— Oh! oui! cela lui arrive quelquefois.

— Il ne s'ensuit rien de fâcheux?

— Non, il se réveille, et voilà tout.

A cent lieues de la vérité, la comtesse reprit le chemin de la maison après avoir fait promettre à

Stépanida de l'envoyer chercher si Mérikof se trouvait plus mal.

## XII

Deux heures après, le meunier se réveilla ; Stépanida accourut dès son premier mouvement avec une tasse de thé qu'elle tenait prête.

— Pensez donc, dit-elle, monsieur, la comtesse est arrivée !

— Quoi ? dit Mérikof encore un peu hébété.

— La comtesse est arrivée. Elle est venue vous voir et s'informer de votre santé.

— Elle est venue ici ? dit Mérikof en se levant. Tu mens ! cria-t-il d'une voix tonnante.

— Pardonnez, maître ; elle est venue ici avec les enfants, et quand elle a su que vous dormiez, elle a voulu vous voir elle-même. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'empêcher d'entrer; mais elle n'aime pas qu'on lui résiste, et elle est entrée.

— Elle m'a vu ainsi ? cria Mérikof en fureur. Il se calma tout à coup et retomba sur le banc.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Qu'on la fasse chercher si vous alliez plus mal.

— C'est bien, va-t'en, dit Mérikof en posant ses deux coudes sur la table.

Stépanida s'en alla. Elle ne comprenait rien à cette subite fureur; à ses yeux, ce qui s'était passé était sans importance, puisque, évidemment, la comtesse n'avait pas compris la cause de la maladie de Mérikof. Mais expliquer cela au vieillard était impossible pour le moment. Stépanida n'avait pas vécu vingt ans avec lui sans apprendre combien ses emportements étaient à redouter. Pauvre fille! peut-être avait-elle été battue plus d'une fois! Elle se tut donc, remettant au soir les explications qui devaient adoucir la mortification de son maître.

Pendant ce temps, Mérikof était resté dans l'attitude où elle l'avait laissé. Une seule idée se détachait nette dans les vapeurs de son cerveau encore mal éclairé : c'est qu'il devait être pour sa protectrice bien-aimée un objet d'horreur et de dégoût. La veille, il avait succombé bien malgré lui, mais il s'était mis dans l'impossibilité de faire autrement, et maintenant il ne pouvait penser sans terreur à se présenter devant la jeune femme.

— Ne pas la revoir, se dit-il, l'éviter, vivre avec la conscience de ma honte!

Il se leva lentement et s'achemina vers le moulin. La meule tournait, il prit une poignée de farine fraîchement moulue, en huma l'odeur :

— Le blé est bon, cette année, dit-il au paysan qui surveillait sa mouture, assis sur un sac en face du garçon meunier. Puis il sortit et s'approcha de la rivière.

Le courant, encaissé entre deux rives étroites, coulait avec une rapidité vertigineuse; deux roues tournaient assez vite, répandant une pluie de diamants; il monta sur la planche humide et glissante qui servait de pont d'une rive à l'autre, et s'y tint un instant, les bras croisés, regardant le rivage. A ce moment, la robe blanche de la comtesse apparut au sommet de la colline. Une fois éveillée, sa sollicitude ne se payait point de paroles. Un petit panier de fioles passé à son bras, elle venait apporter des remèdes à son vieil ami.

Il la regardait avec une tendresse exaltée... La planche bascula sous ses pieds, et le courant l'entraîna; son corps glissa sur la première roue, puis sous la seconde, et s'arrêta sanglant et défiguré sur le banc de gravier que le courant avait apporté

au bas du moulin. La comtesse, qui avait tout vu, se précipita dans la maison pour appeler Stépanida; elles coururent toutes deux, les meuniers prêtèrent leur secours, et quelques instants après le cadavre était couché sur le gazon. La comtesse, en pleurant, essaya vainement d'y ramener la vie; Stépanida la regarda d'un œil sec.

— Laissez-le-moi, madame, dit-elle brièvement; c'est à moi de le préparer pour son dernier sommeil.

Machinalement la jeune femme s'écarta; la ménagère prit le corps dans ses bras; avec une force extraordinaire, elle le transporta dans la cabane et le mit sur son lit.

— Vous l'aurez oublié dans huit jours, disait-elle entre ses dents, et moi, je le pleurerai toute ma vie.

On crut que Vladimir Mérikof s'était tué dans un accès de fièvre chaude, car on lui savait le pied assez sûr pour ne pas broncher en passant sur la planche de son écluse, et d'ailleurs, l'eau n'étant pas profonde, il eût pu se retenir aux abords. La comtesse le fit enterrer à ses frais, dans le cimetière, auprès de l'ancien caveau de sa famille.

Les enfants se souviennent encore de leur vieil ami, et, le jour anniversaire de sa mort, ils vien-

nent apporter des couronnes sur sa tombe dans l'humble cimetière du village, où les laborieuses abeilles butinent tout le jour dans les tilleuls en fleur.

La comtesse est une femme parfaite et vit le mieux du monde avec son mari, qui ne peut se passer d'elle.

Stépanida demeure seule dans une petite masure près de l'église, d'où elle peut voir la tombe de son maître sans se déranger de sa place, près de la fenêtre où elle tricote les bas qui servent maintenant à lui procurer du pain.

# ANTON MALISSOF

## I

Anton Pétrovitch Malissof avait quarante ans, mais il n'en paraissait guère plus de trente-cinq. Ce n'est pas qu'il eût la tournure jeune, cependant : son visage sérieux et correct, ses tempes un peu dégarnies, sa façon sévère de porter le costume civil n'étaient pas d'un jeune homme; bien qu'il eût demandé un congé illimité au grand regret de son ambassadeur, dont il faisait toute la besogne, ce n'était pas non plus une fantaisie de jeune homme qui lui avait fait quitter le beau climat du Midi pour son domaine de Russie. Il était fatigué et sentait un besoin irrésistible de se reposer.

Se reposer de quoi? N'est-il pas convenu que les secrétaires d'ambassade n'ont jamais eu rien à faire? Cependant la fatigue de Malissof était réelle,

si réelle, qu'un savant docteur étranger lui avait conseillé l'air natal.

Malissof était arrivé, la veille au soir, dans son beau domaine de Malissova, et sitôt descendu de voiture, il s'était couché. Le soleil du lendemain le réveilla de bonne heure à travers les stores de calicot jauni.

Par une des originalités de son caractère, il n'avait voulu faire préparer pour son arrivée rien de plus confortable que le vieux mobilier vermoulu, témoin de son enfance. Mais vingt-deux ans ne passent pas plus légèrement sur les choses que sur les hommes, à moins que ces choses ne soient des obélisques ou des cathédrales.

Malissof se leva donc, s'assit sur le bord de son lit, et promena autour de lui un regard interrogateur.

Par son ordre, on lui avait fait son lit dans l'ancienne chambre d'enfant, devenue ensuite sa chambre de jeune homme. Le papier jaune serin datait de sa naissance; le vieux dessin proclamait hautement la date de 1825, époque où la laideur triomphait sur toute la ligne des papiers peints. La table de noyer portait les nombreuses entailles par lesquelles l'écolier distrait gravait sa leçon dans le

bois au lieu de la graver dans son esprit rêveur. Les chaises étaient hideuses; ces chaises de la Restauration qui imitaient l'Empire n'ont d'épithète convenable dans aucune langue.

Tout sentait le moisi, le renfermé, le lieu non habité pendant une longue suite d'années. Malissof huma avec un visible plaisir cet air particulier des vieilles demeures; puis il fit un rudiment de toilette, et ouvrit la fenêtre toute grande.

Une grosse branche de tilleul profita de la permission pour entrer dans la chambre avec ses houppes de fleurs encore en boutons. Dehors aussi tout était changé : autrefois, les tilleuls soigneusement taillés ne se permettaient pas de telles incartades; le gazon était maintenant plein de fleurs sauvages que le vieux jardinier n'aurait pas tolérées.

— Ce n'est pas du gazon! aurait-il dit. C'est du foin!

Mais le vieux jardinier dormait depuis dix ans sous une autre brassée de foin qu'on ne coupait jamais.

Les buissons étaient devenus énormes. Un rosier blanc, qui avait de tout temps joui du privilége d'attirer les cantharides, mesurait huit pieds de

circonférence, et trônait à l'extrémité des communs, semblable à une corbeille de noces parsemée d'émeraudes vivantes. Les peupliers avaient grandi. La rivière, qui faisait un coude au bout, n'apparaissait plus que par intervalles au travers d'une muraille de lilas...

Tout était changé, et pourtant Malissof, en s'accoudant sur la fenêtre, éprouva une étrange impression familière, une sorte d'arrière-goût du passé.

Il s'abandonna quelque temps au plaisir mélancolique de songer à ce passé; puis, sa mélancolie devenant trop douloureuse, il s'arracha à sa contemplation, termina sa toilette et se rendit dans la salle à manger.

Là aussi il retrouva les impressions de son enfance plutôt que celles de sa jeunesse : la vieille horloge dont le tic-tac retentissant couvrait parfois la faible voix de sa mère quand elle le réprimandait doucement pour quelque escapade, le vieux fauteuil de cuir où elle avait sommeillé tant de fois après le repas, tous ces chers objets lui rappelaient ses premières années, mais non celles qui avaient suivi.

— Où donc est ma jeunesse? se demanda triste-

ment Anton Pétrovitch : l'ai-je laissée tout entière dans les capitales, et ne dois-je rien en retrouver dans mon vieux logis?

Il parcourut ainsi les pièces de la maison paternelle; puis, arrivé à l'extrémité, il s'arrêta devant une porte fermée à clef. La clef était dans sa main; il la regarda à deux reprises, voulut la mettre dans la serrure; mais son bras retomba, et il fit un geste de renoncement.

— Plus tard, se dit-il, quand j'aurai l'esprit plus calme.

Et il s'en fut inspecter son domaine.

## II

La journée passa vite : tant de greniers, de granges, d'étables et d'écuries ne pouvaient manquer de charmer les heures oisives d'un propriétaire aussi peu blasé.

Le soir était venu lorsqu'il se trouva seul. Après le dîner, il s'assit sur le perron afin de respirer la fraîcheur.

Le ciel pâle, rayé de bandes orangées, avait la

douce sérénité, la calme grandeur qu'on ne sent bien qu'à la campagne : le ciel des villes, si parcimonieusement mesuré à nos regards, ne peut donner une telle impression de solitude et d'immensité.

Anton Pétrovitch rêva quelque temps, fumant un cigare et suivant de l'œil les nuages qui se dissipaient dans l'azur... Tout à coup, une pensée lui vint; il rentra et se dirigea vers la porte qu'il n'avait pas voulu ouvrir le matin.

La clef tourna dans la serrure, il poussa la porte et s'arrêta sur le seuil. La vaste pièce, tapissée de gris-clair, n'offrait rien de particulier : c'était une sorte de salon ou de boudoir ; une table de marbre blanc au milieu, des fauteuils et un divan le long de la muraille, entre deux fenêtres un petit piano carré, une chaise longue, c'était tout.

Malissof alla droit à la chaise longue, et, sans s'occuper de la poussière qui recouvrait le parquet, il s'agenouilla, la tête inclinée sur le meuble fané. Au bout de quelques instants, il se releva, baisa pieusement le dossier, et deux larmes restèrent sur la perse poussiéreuse.

C'était là que sa mère était morte. Là, sa mère avait vécu les longues années de son veuvage aus-

tère. Il croyait la voir encore, pâle, alanguie, mais toujours charmante; — la beauté de l'âme n'a ni traits, ni âge; elle est parce qu'elle est, et nul ne saurait dire en quoi elle consiste; — il avait aimé sa mère de l'amour le plus tendre, le plus confiant, le plus intime; il lui disait tout, lui communiquait ses moindres pensées... Un jour, elle s'était endormie pendant qu'il lui parlait, endormie du sommeil éternel.

Après les funérailles, Malissof ferma le petit salon qui contenait l'abrégé de sa vie, et quitta la maison paternelle. Il devait être vingt ans sans y revenir.

Quand il eut bien savouré la triste douceur de tant de souvenirs, il se leva pour retourner chez lui. Sur le seuil de la porte, il s'arrêta indécis : allait-il refermer ce sanctuaire pour n'y rentrer qu'aux heures de tristesse ?

Il réfléchit un moment, puis ouvrit la porte à deux battants.

— Que la lumière et la vie pénètrent partout ici, se dit-il. J'ai trop fermé mon âme et ma maison. S'il en est temps encore, laissons le soleil entrer dans les moindres recoins.

## III

Malissof ne détestait pas la société. On le disait misanthrope, mais c'était une calomnie : par malheur, il préférait la société des gens d'esprit, et c'est là ce qui lui avait valu une assez jolie collection d'ennemis.

Dès son arrivée à la campagne, il fit quelques visites. Le voisinage n'avait pas beaucoup changé ; aucune saumure ne conserve aussi bien que la province : on y retrouve les mêmes visages au bout de dix ans, un peu plus laids, un peu plus vieux ; mais les meubles étant restés à la même place, on reprend bientôt ses anciennes habitudes, et avec la moindre bonne volonté on peut s'imaginer que le temps n'a pas marché.

Cependant les enfants avaient grandi. Les garçons, devenus des hommes, s'étaient pour la plupart envolés aux quatre vents du ciel ; les filles s'étaient mariées, mais pas toutes ; il en était resté quelques-unes, — pas des plus belles, bien entendu, — qui émaillaient le voisinage à peu près comme

les vieilles tiges d'anis de l'année dernière émaillent le potager quand repousse le gazon.

Malissof trouvait un certain charme à ce monde campagnard : d'abord, cela changeait ses idées et ses habitudes, — et puis il admirait une certaine simplicité patriarcale dans cette manière de vivre. On n'y était certes pas meilleur que dans le grand monde, mais on y était mauvais avec une désinvolture charmante. L'égoïsme s'y montrait si naïvement, qu'on se bornait à le constater sans avoir le courage de l'incriminer.

Une vieille propriétaire des environs avait le privilége d'attirer fréquemment Malissof. Celle-là avait conservé toutes les vieilles coutumes; elle et son mari auraient cru déroger s'ils avaient franchi à pied les dix toises qui séparaient leur maison de l'église. De mémoire d'homme, les Pajarof n'avaient été à la messe autrement qu'en voiture.

La bonne dame mariait ses serviteurs, tenait leurs enfants sur les fonts de baptême, élevait chez elle une nuée innombrable de brodeuses, voyait grandir dans ses antichambres la collection la plus variée de petits domestiques de toutes tailles, destinés à toutes les menues fonctions, jusqu'au jour où leurs habits devenus trop étroits et leurs cu-

lottes devenues trop courtes annonçaient à la maîtresse qu'il était temps de faire des promotions.

Elle se faisait alors amener toute une bande de jeunes vauriens, et distribuait à tort et à travers les emplois vacants : — « Toi, tu seras cocher; — toi, buffetier; — toi, tu tourneras la manivelle de l'orgue de barbarie; — toi, cuisinier », — le tout sans se préoccuper des aptitudes.

Heureusement, comme elle avait la mémoire assez courte, les vauriens ne se gênaient pas pour permuter sans autorisation.

Quelquefois il arrivait bien que madame Pajarof se sentait prise de doute.

— Je croyais t'avoir fait cuisinier, disait-elle à un gros gars robuste.

— Excusez, madame, c'était Ilia; moi, je suis Iachka, et vous m'avez fait palefrenier; — avec la permission de Votre Honneur, je m'occupe des chevaux de votre équipage...

— C'est bon, c'est bon, — j'ai si mauvaise mémoire, grommelait la bonne dame, et la question était vidée.

Cette maison toujours grouillante, où cinquante serviteurs des deux sexes avaient fort à faire pour servir deux personnes, plaisait à Malissof. Les in-

cidents s'y multipliaient sans cesse de la façon la plus imprévue, et les visiteurs y affluaient de tout le canton. On y trouvait toujours table ouverte; dix chambres d'amis ouvraient leur porte aux visiteurs inattendus, et bien rarement elles étaient inoccupées.

Vers la fin de juin, madame Pajarof se mit en tête de faire des mariages; il y avait longtemps qu'elle n'en avait fait, disait-elle; ne fallait-il pas s'assurer qu'elle avait toujours la main heureuse?

Ce fut une grosse affaire; un de ses forestiers s'était bêtement épris d'une paysanne, née sur les terres d'une voisine, et la voisine ne voulait pas perdre le profit que lui rapportaient les aptitudes spéciales de sa vassale. Ne pouvant arriver à satisfaire tout le monde, madame Pajarof se décida un jour à envoyer chercher Malissof par estafette.

Celui-ci arriva en toute hâte. La bonne dame l'attendait sur le perron; dans son impatience, elle avait entendu le bruit des roues à deux verstes de distance.

— Que désirez-vous, Anna Karpovna? dit le nouveau venu, avant même d'avoir achevé de gravir le perron.

— Vous avez été dans la diplomatie, Anton Pétrovitch, venez à mon secours !

— Avec plaisir ! Cela me dérouillera, répondit Malissof. Qu'y a-t-il ?

— Ma voisine ne veut pas me céder sa paysanne pour mon forestier, dit la vieille dame en se laissant tomber dans un fauteuil. Faut-il qu'elle soit bête !

— Mais non, elle n'est pas bête, ma bonne, interrompit le général Pajarof émergeant d'un grand fauteuil à oreillettes où il passait le plus clair de son temps. Bonjour, Malissof. Dites donc à ma femme que sa voisine n'est pas bête ! La preuve, c'est qu'elle veut que le forestier aille vivre sur son bien : elle ne veut pas nous faire cadeau de la paysanne, il faut que ce soit nous qui lui fassions cadeau du forestier !

— Ce n'est pas bête en effet, dit Malissof en riant, mais je ne vois qu'un moyen de trancher la question.

— Lequel ?

— Achetez-lui la belle fiancée !

— Là ! s'écria la vieille dame en se tournant vers son mari : quand je te disais que les diplomates ont toujours des solutions prêtes. C'est juste,

Anton Pétrovitch, il n'y a rien de plus juste. Mais si elle ne veut pas la vendre ?

— En s'y prenant bien...

— Oui, oui, mais il ne faut pas que cela me coûte trop cher non plus, ajouta Anna Karpovna d'un ton sérieux qui fit sourire Malissof.

— Auriez-vous le courage, chère voisine, reprit-il, de refuser à ces amants infortunés le peu d'or qui doit les rendre heureux ?

— Vous parlez comme un roman de chevalerie, dit la vieille dame avec un clignement d'yeux très-éloquent, mais vous perdez votre temps. Tâchez de m'en tirer à bon compte.

— Je ferai de mon mieux. Où demeure la propriétaire de la Dulcinée ?

— Pas bien loin, à une verste et demie d'ici ; voyez-vous sa maison, avec un toït vert-pomme, derrière le petit bois ?

— Je la vois. Fatal voisinage ! s'écria Malissof, je suis sûr que ce bois est le complice, le *Galeotto* qui les a perdus !

— Justement, mon cher. Eh bien, puisque vous daignez consacrer vos talents au service de l'amour malheureux, remontez en calèche et allez tout de

suite chez la méchante fée qui s'oppose à la fin du conte.

— Et si elle me touche de sa baguette? dit Malissof en s'arrêtant sur le seuil, prêt à partir.

La vieille dame haussa les épaules avec dédain. Le général, du fond de son fauteuil, mugit d'une voix profonde :

— Ne vous laissez pas épouser !

— Elle est donc veuve? dit Malissof consterné.

— Elle est demoiselle.

— Quel âge?

— Trente-sept ans et demi.

— Je suis blindé, répondit gaiement le messager. Une question encore, si elle n'est pas trop indiscrète?

— Voyons?

— Avec tout le respect que je dois et que je porte à votre jugement incomparable, je me demande, Anna Karpovna, pourquoi...

— Eh bien?

— Pourquoi vous n'y allez pas vous-même?

A cette question, le général pouffa de rire; sa fidèle moitié, prête à en faire autant, se retint pour lancer cette phrase :

— Nous nous sommes dit des choses désagréables.

Pajarof riait plus fort que jamais; Anna Karpovna ne se contenait plus; Malissof pensa que la discussion avait dû être drôle; s'inclinant avec gravité, il disparut.

## IV

Un quart d'heure après il s'arrêtait devant le perron antique d'une maison de bois à l'ancienne mode. Un petit domestique s'avança sur le perron; Malissof se fit annoncer et entra dans un salon aussi peu moderne que l'architecture de ce logis.

Mademoiselle Pélagie Siméonof était une grande blonde couverte de taches de rousseur. Sa femme de chambre l'avait consolée de ce désagrément par l'assurance réitérée que les plus beaux teints seuls y sont exposés; c'est pour ainsi dire un brevet de finesse de peau. Avec le temps, Pélagie avait fini par le croire et même par le répéter — à l'extrême joie des mauvaises langues du district.

Sur un canapé bloqué, d'après la bonne vieille

coutume, par une lourde table inamovible, siégeait une dame vêtue de noir, très-simple dans sa mise et dans ses manières. A demi cachée derrière celle-ci, une jeune fille se dérobait modestement; son visage, à demi-tourné vers la porte, se couvrit de rougeur à l'entrée de ce beau monsieur, puis elle baissa les yeux et ne les leva plus jusqu'au moment du départ.

Malissof, frappé de la grâce de ce jeune visage, faillit oublier de décliner ses noms et qualités; mais Pélagie, qui ne manquait pas d'habitude du monde, les attendait d'un air si interrogateur que le diplomate rentra instantanément dans l'esprit de son rôle.

— Anton Pétrovitch Malissof, dit-il, votre voisin, mademoiselle, et votre serviteur.

— Enchantée, monsieur, enchantée de vous voir dans nos parages, répondit aussitôt Pélagie; monsieur Malissof, ma voisine, madame Berlaguine, avec sa fille Eugénie.

La présentation ainsi faite, la conversation s'engagea. Madame Berlaguine était aussi simple que sa toilette : elle parlait juste assez pour ne pas affecter la taciturnité, — assez peu pour laisser son hôtesse dérouler l'interminable chapelet de

ses aventures domestiques. Mademoiselle Eugénie ne disait rien du tout.

Au bout de dix minutes, madame Berlaguine se leva.

— Comment, comment, vous avez l'air de vouloir vous en aller ! s'écria Pélagie. Ne dînez-vous pas ici ?

— Je regrette de vous dire non : nous sommes attendues chez ma vieille amie, madame Pajarof. Venez-vous avec nous ?

— Nous sommes en froid, répondit mademoiselle Pélagie d'un air pincé qui contrastait d'une manière amusante avec ses bonnes grosses joues, faite pour la belle humeur.

— Ah ! fit madame Berlaguine, se rappelant peut-être que mademoiselle Siméonof était souvent en froid avec n'importe qui. C'est dommage.

Les dames échangèrent quelques politesses, puis mademoiselle Pélagie reconduisit ses visiteuses jusque sur le perron. Pendant qu'elles montaient en voiture, Malissof eut le temps d'étudier le salon.

Sur le piano s'étalaient quelques romances sentimentales, et l'inexorable *Prière d'une Vierge* que nul mortel ne peut éviter, fût-il plus beau qu'Apollon et plus courageux qu'Achille. Les *Harmonies*

de Lamartine, ouvertes à la page la plus éplorée, indiquaient aussi une disposition élégiaque... Malissof n'en vit pas plus long, car Pélagie rentrait.

— Vous parliez tout à l'heure de madame Pajarof, lui dit-il...

L'expression souriante de Pélagie disparut de son visage hâlé et fit place à celle de la dignité offensée.

— Madame Pajarof a été peu aimable envers moi, fit-elle de cet air pincé qui lui seyait si drôlement.

— Je viens ici, reprit le diplomate, comme la colombe de l'arche, porteur de propositions de paix.

Une aimable rougeur se répandit sur la figure jaunie de la demoiselle.

— Je n'en aurai que plus de plaisir à vous écouter, monsieur, dit-elle avec la plus grande urbanité.

— Refuserez-vous de faire le bonheur d'un couple bien épris?... fit Malissof prenant, comme on dit, le taureau par les cornes.

— Ce n'est pas moi qui refuse! s'écria Pélagie. C'est Anna Kapovna qui ne veut pas entendre raison. A quel propos irais-je lui faire cadeau de

Dounia ? C'est une très-bonne vachère, et de plus, elle brode les essuie-mains en perfection. Je ne vois pas pourquoi j'offrirais un pareil présent à madame Pajarof, qui n'a jamais cherché à me faire plaisir, qui m'a dit l'autre jour des choses si désagréables, que...

— C'est ce que je suis venu vous prier d'oublier, dit Malissof avec douceur.

— Eh bien ! reprit Pélagie, profitant de cet avantage, qu'elle me donne son forestier !

— Mais son forestier vaut de l'argent ! dit le diplomate.

— Est-ce que par hasard ma vachère ne vaut rien ? riposta l'irascible demoiselle. En vérité, monsieur, je m'étonne que vous soyez venu me tenir ce langage.

Ici, Malissof s'aperçut que tous les torts en cette affaire avaient pu ne pas venir de madame Pajarof, et dans son âme il lui fit amende honorable pour le jugement téméraire qu'il avait porté sur elle.

— Je crois, mademoiselle, dit-elle, que je me suis mal exprimé. Madame Pajarof n'a nullement l'intention de vous demander quelque chose de contraire à vos intérêts ; elle veut vous proposer un échange.

— Je ne veux pas de ses paysannes, répondit vivement Pélagie. Elles sont trop grandes dames pour nous : elles ont des habitudes de dépense qui ne me conviennent pas...

Pélagie était avare — tout au rebours de sa voisine — et condamnait sévèrement ce qu'elle appelait des « prodigalités ».

— N'y aurait-il pas moyen de trancher le différend? fit insidieusement Malissof, revenant aux saines coutumes de la diplomatie.

Pélagie lui lança un coup d'œil interrogateur qui devint tendre tout à coup, baissa les yeux et prit son éventail sur la table.

— Je ne sais pas, monsieur, dit-elle, comment je dois comprendre vos paroles.

Une idée saugrenue traversa le cerveau d'Anton Pétrovitch. On n'est pas parfait ! Il prit un air aimable, se pencha sur le bras gauche de son fauteuil, — côté du cœur, — et murmura à demi-voix :

— Votre belle âme serait-elle donc insensible à la pitié ?

Pélagie se mit à s'éventer doucement.

— Comment l'entendez-vous ? dit-elle avec coquetterie.

— Ces jeunes gens s'aiment, continua Malissof; savez-vous ce que c'est que l'amour, mademoiselle ?

Pélagie rougit, rebaissa les yeux et garda le silence. Le diplomate continua, glissant peu à peu dans un lyrisme sans bornes.

— Savez-vous que l'amour pénètre dans les asiles les plus humbles, que les bergers n'en sont pas plus exempts que les rois, — qu'il peut faire des héros, comme il peut faire des criminels ?

Pélagie, dont les traits, au mot de « héros », s'étaient animés d'une noble fierté, frissonna légèrement au mot de « criminels », et sa main, couverte aussi de taches de rousseur, continua de manœuvrer son éventail avec agilité.

— Songez, mademoiselle, reprit Malissof toujours penché à gauche, et faisant légèrement trembler sa voix, songez que ce pauvre forestier aime...

Ici, Anton Pétrovitch s'aperçut que le mot vachère était absolument antipoétique ; il donna le torticolis à son esprit, et trouva le mot « pastoure » aussi distingué que l'autre l'était peu.

— Il aime cette pastoure, continua-t-il, et que

les ravages faits par la passion dans l'âme de ces hommes des — il n'osa dire « des bois », de peur d'attirer sur l'orang-outang les pensées vagabondes de mademoiselle Pélagie — des champs, dit-il, après une courte hésitation, sont aussi dangereux que ceux qu'elle produit dans le cœur des habitants des villes.

— Croyez-vous ? murmura la demoiselle.

Cette question donna à Malissof le temps de pousser un ouf intérieur dont sa longue période lui faisait éprouver le besoin.

— Si je le crois ! reprit-il avec entraînement. Mais vous, mademoiselle, vous que votre existence limpide — Pélagie poussa un soupir — et vos vertus charmantes — Pélagie baissa les yeux et sourit — mettent à l'abri des orages de la passion, n'avez-vous pas vu dans les gazettes mille exemples de ces funestes entraînements ?

— Vous croyez à l'amour alors? fit bravement Pélagie, braquant sur l'orateur le regard azuré de deux yeux légèrement éraillés.

— Comme à moi-même ! s'écria Malissof avec l'héroïsme du désespoir. Voilà deux époux, ajouta-t-il *in petto,* qui me devront plus qu'ils ne pourront jamais payer !

Pélagie continuait à s'éventer; elle poussa un autre soupir.

— Eh bien, reprit notre héros, serez-vous inexorable ?

— Vous invoquez les plus nobles sentiments de l'humanité, répondit Pélagie, je suis obligée de baisser pavillon. Vous avez parlé de transaction, si je ne me trompe... Qu'est-ce que madame Pajarof m'offre en échange de Macha ?

— Vingt roubles, répondit Malissof, avec un aplomb imperturbable. Pélagie s'éventa pendant quelques secondes. — Que le diable t'emporte! pensa le diplomate; va-t-il falloir que je me lance encore une fois dans ce pathos ?

— Vingt roubles... argent? fit Pélagie dont la voix aigrelette le tira de ses perplexités.

— Assignats ! s'écria le négociateur.

— Vous plaisantez, Anton Pétrovitch, on ne compte plus par assignats; du moins, je n'ai jamais entendu compter de la sorte.

— Menteuse ! pensa Malissof, tu veux te rajeunir ? Dans ton enfance et même peut-être ta jeunesse tu n'as pas connu d'autre calcul.

— Permettez, reprit-il tout haut...

— Je veux cinquante roubles argent comptant

et trois vaches laitières, proféra la demoiselle d'un ton rêche.

— Je ne suis pas autorisé à traiter sur de telles bases, dit Anton Pétrovitch en se levant; je regrette, ajouta-t-il en posant la main sur son chapeau, d'avoir troublé votre quiétude par une visite inopportune...

— Il s'en va, pensa Pélagie, un si beau garçon! Et il y a si peu de jeunes gens à marier dans le district!... Cédons! se dit l'irascible propriétaire, pour la première et probablement la dernière fois de sa vie. — Anton Pétrovitch, fit-elle d'un accent câlin qui donnait à sa voix le ragoût particulier de conserves au vinaigre soudain plongées dans la crème douce, écoutez...

Malissof resta immobile, mais il se garda bien de poser son chapeau sur la table; c'eût été donner un avantage à sa belle ennemie.

— Disons quarante roubles argent, continua Pélagie d'une voix à attendrir les pierres.

— Je ne suis pas autorisé, répéta Malissof.

— Trente-cinq, reprit la demoiselle, mais madame Pajarof me donnera deux vaches laitières...

— Impossible, mademoiselle, je suis désolé de vous avoir dérangée...

— Trente roubles et deux vaches, soupira Pélagie, en petite flûte, et j'y perds. Monsieur, je vous jure que j'y perds, car Macha est une excellente vachère ; elle connaît son métier comme pas une!

— Madame Pajarof, reprit l'ambassadeur, ne ratifiera pas mes conventions, je le crains, mais je vous offre trente roubles argent, et une seule vache ; c'est tout ce que je puis promettre.

— Soit, dit la vieille fille en souriant avec grâce, c'est donné, mais il n'est rien, monsieur, qu'on ne fît pour conserver de si agréables relations !

Malissof vainqueur s'inclina en souriant aussi avec la même grâce, ou même davantage.

— Soyons amis, continua-t-elle en lui tendant la main d'un geste plein de majesté théâtrale.

Malissof déposa un baiser diplomatique sur la main potelée de sa nouvelle amie, et les deux puissances rivales conclurent ainsi leur traité de paix.

Pélagie se montrait si fort à son aise, si enchantée de son nouveau voisin, que celui-ci jugea prudent de battre bientôt en retraite. Il eut quelque peine à obtenir sa liberté : on voulait le garder à dîner.

— Vous verrez mes jeunes sœurs, lui disait

mademoiselle Siméonof, elles sont très-aimables...

Mais cette délicieuse perspective ne put arrêter Malissof ; tout bouillant encore de l'ardeur du combat, il lui tardait de rendre compte de sa mission à madame Pajarof. Déclinant l'invitation, il parvint à s'échapper, mais non sans avoir promis de revenir.

— Dites à madame Pajarof que j'irai prendre le thé chez elle demain, fit Pélagie en reconduisant son hôte jusqu'au perron. J'espère vous y retrouver, et nous prendrons jour pour la noce.

Malissof, le long de la route, se prit à rire deux ou trois fois, moins du rôle qu'il avait joué que de sa mission en elle-même, et son humeur drôlatique ne l'avait pas encore quitté lorsqu'il entra dans la cour. Madame Pajarof à sa fenêtre faisait des signes avec son mouchoir depuis le bout de l'allée ; il déploya aussi pavillon blanc, cueillit une branche de bouleau, et, porteur de ce pseudo-rameau d'olivier, il entra dans le salon.

— Trente roubles et une vache ! proféra-t-il d'un ton solennel ; si j'ai outre-passé mes pouvoirs, auguste souveraine, je payerai la différence, et ce ne sera pas cher, car je me suis bien amusé.

Une main timide joua sur le piano les premières

notes de la marche nuptiale du *Songe d'une nuit d'été,* et tout le monde éclata de rire. Malissof se retourna et reconnut non sans plaisir le joli visage réservé qu'il avait rencontré une heure auparavant chez Pélagie.

Madame Berlaguine était en train de gronder sa fille de son idée malséante ; madame Pajarof s'interposa.

— Allons, lui dit-elle, ce n'est pas sa faute, à cette enfant, si elle a de l'esprit jusqu'au bout des doigts ! C'est plus fort qu'elle ! Viens ici, ma mignonne ; quand ta mère te grondera, cache-toi derrière mon fauteuil, et tire-moi par la manche, je te protégerai !

— Je regrette, voisine, que vous n'ayez pas d'enfants, repartit madame Berlaguine, je ne pourrai vous rendre la pareille !

Le général entrait pesamment : à la vue du rameau de paix que Malissof tenait encore à la main, il éclata de rire.

— Vous avez réussi ? dit-il, mettons-nous à table ; pendant le dîner, vous nous raconterez cela. Ça a dû être drôle.

## V

Le récit de Malissof eut un succès prodigieux; madame Berlaguine elle-même, en dépit de tout son sérieux, ne peut s'empêcher de faire chorus avec les autres.

Au moment où l'on s'amusait le plus, car la gaieté s'était répandue dans l'air et avait même gagné la cuisine et les communs, la tête de Méduse apparut sous la forme d'un drochki de campagne, très-bas sur ressorts, fort poussiéreux, mais encore digne de figurer chez un propriétaire. Ledit drochki, attelé de deux chevaux poussifs, était surmonté de Pélagie Siméonof en personne, vêtue, pour la circonstance, d'une robe de nankin jaune, qui était loin de rehausser l'éclat problématique de son teint.

— Je n'ai pas pu y tenir! dit-elle en entrant à la société ébahie, j'étais toute seule, mes sœurs sont allées à droite et à gauche après le dîner; j'ai pensé que tout le monde s'amusait ici, pendant que

m'ennuyais solitaire, et je suis venue vous rejoindre.

Son œil bleu faïence lança un long regard de soumission et de tendresse dans la direction du diplomate, qui reçut le coup sans sourciller.

— Vous avez bien fait, ma chère, dit tranquillement madame Pajarof, à qui la rancune était absolument inconnue, pour l'excellente raison qu'elle ne gardait jamais rien sur le cœur. Celui qui lui avait déplu ou qui l'avait blessée était sûr de recevoir à bout portant une bordée de vérités plus ou moins déplaisantes; après quoi, la bonne dame reprenait sa sérénité et pardonnait généreusement l'offense.

On prit jour pour la noce des amoureux, dont la destinée avait failli troubler le repos de ce coin de terre, et l'on choisit le dimanche suivant. Madame Pajarof annonça son intention de prêter sa maison aux nouveaux époux pour y donner leur repas et leur bal de noces.

— On les mariera comme des seigneurs, dit-elle; j'invite tout le voisinage, et l'on dansera.

Mademoiselle Berlaguine fit un petit mouvement joyeux, aussitôt réprimé, que madame Pajarof eut le temps de saisir.

— Cela t'amuse, mignonne? dit-elle; tu as raison, va! Mieux vaut cent fois danser à la noce des autres qu'à la sienne propre.

— Ah! soupira Pélagie, vous en parlez bien à votre aise!

On se mit à rire.

— Pourtant, fit madame Berlaguine, en s'adressant à la maîtresse du logis, je ne vous conseille pas, Anna Karpovna, de dégoûter les demoiselles du mariage; avant de mourir, nous autres mères, nous avons besoin de voir nos filles établies.

— Eh! s'écria la vieille dame, laissez-les s'établir toutes seules! Quelle nécessité voyez-vous à leur fourrer sous la dent un promis tout mâché, choisi d'après vos goûts, qui ne sont pas les leurs? Ma parole d'honneur, quand je vois les mères se choisir un gendre, je suis parfois tentée de penser qu'elles le prennent pour elles. N'est-ce pas, général, continua-t-elle en s'adressant à son mari, toujours enseveli dans son fauteuil à oreillettes, n'est-ce pas que les demoiselles qui choisissent toutes seules ne font pas toujours une si mauvaise affaire?

Le général se souleva avec effort, sourit et vint

baiser la main blanche et ridée, mais toujours fraîche, de sa bonne vieille femme.

Quarante-deux ans auparavant, ils s'étaient gentiment enlevés l'un l'autre au grand désespoir de leurs familles respectives, qui avaient arrangé pour chacun d'eux un mariage beaucoup plus brillant.

— Nul sur la terre, dit-il de sa voix basse asthmatique, ne peut se vanter d'avoir été plus heureux que nous.

Madame Pajarof jeta un regard triomphant sur l'assemblée. Madame Berlaguine n'était pas contente. Quant à la jeune fille, il était impossible de pénétrer ses pensées; son joli visage n'exprimait que le calme, ses yeux restaient baissés; seule une ombre de rougeur plus vive sur sa joue témoignait qu'elle entendait la conversation.

— Choisir! murmura Pélagie, ce n'est pas toujours facile... et la vie est pleine de piéges... Je n'ai jamais eu le courage de me décider.

— Eh bien, voisine, lui jeta madame Pajarof, dépêchez-vous, sans quoi...

Par bonheur, on servit des glaces, ce qui rejeta la conversation dans un courant moins dangereux.

Quand on se sépara, enchantés les uns des

autres, ce fut en se donnant rendez-vous pour le dimanche suivant, qui devait conjoindre les heureux époux.

En retournant à son domaine, éloigné d'une dizaine de verstes, madame Berlaguine ne manqua pas de chapitrer sa fille.

— Tu n'es pas assez sérieuse, lui dit-elle. A-t-on jamais vu une petite fille se mettre au piano sans y être invitée, et se mêler d'avoir de l'esprit quand personne ne lui en demande? L'esprit, vois-tu, c'est bon pour les femmes mariées; les demoiselles doivent se garder par-dessus tout d'en montrer. Les hommes n'aiment pas les femmes qui ont de l'esprit.

Mademoiselle Eugénie baissa la tête et garda le silence.

— Tu n'es pas laide, continua la mère — elle était folle de la beauté de sa fille et le lui cachait soigneusement; — tu n'es pas bête, tu peux faire un beau mariage; mais si tu veux en arriver là, il faut que tu sois comme tous les autres.

— Maman, fit timidement mademoiselle Eugénie, si je suis pareille aux autres, pourquoi un prétendu me choisira-t-il de préférence?

Oh! ces enfants terribles! Quand ils sont bêtes,

les mères les maudissent; quand ils ont de l'esprit, elles ne savent que répondre. C'est à cette enseigne que se trouvait logée madame Berlaguine plus d'une fois par jour. Aussi, depuis bien longtemps, elle avait pris le parti de ne pas entendre les questions embarrassantes.

— Ce M. Malissof est très-bien, continua la maman; il a de la fortune, une belle position. C'est un parti convenable. Tâchez d'être aimable. Je serais enchantée de l'avoir pour gendre. Avez-vous compris ?

Elle disait *vous* à sa fille dans les circonstances solennelles.

— Oui, maman, répondit Eugénie, j'ai compris.

Elle n'ajouta rien touchant son intention d'obéir.

## VI

Le dimanche suivant, tous les bons amis des Pajarof se rendirent chez eux pour fêter dignement :

..... Les noces désirées
De ces deux illustres amants.

Leur vieux voisin Bourlakof, ne pouvant sortir à cause d'un rhumatisme qui le privait de ses deux jambes, envoya sa musique, composée, comme il disait, de six musiciens et demi; le demi était un garçonnet d'environ douze ans, chargé du chapeau chinois, du triangle et du tambour de basque; ce cumul ne l'empêchait pas d'ailleurs de s'acquitter de ses fonctions à la satisfaction générale. C'était encore un reste du bon vieux temps que cette musique féodale. Il n'existe peut-être plus en Russie qu'une vingtaine de ces orchestres élevés et entretenus dans la demeure du maître pour sa fantaisie de toutes les heures.

L'orchestre, bien et dûment abreuvé, occupait une tribune dans la grande salle, meublée de vieilles banquettes d'Utrecht jaune. Le grand orgue de Barbarie, dont les rouleaux usés par l'âge ne fonctionnaient plus que d'une manière intermittente, était détrôné pour ce jour-là, et la manivelle gigantesque, qui fatiguait promptement un robuste paysan, devait rester oisive.

Dans cette salle, dans le jardin, dans tout l'appartement, erraient les visiteurs jeunes et vieux venus pour s'amuser du spectacle d'une noce villageoise.

Les nobles d'autrefois se faisaient un plaisir de donner pour un jour, à leurs vassaux, l'illusion d'une vie plus relevée, de la propriété de ces choses qu'ils ne touchaient d'ordinaire que pour les offrir à leurs maîtres; on leur offrait à eux le repas qu'ils préparaient à la cuisine ou servaient à la table seigneuriale. Pour une fois seulement les bougies s'allumaient à leur intention dans les lustres de cristal, les bouquets s'épanouissaient dans les vases, les fauteuils leur tendaient les bras...

Qui pourra jamais dire ce qui se passait alors sous ces crânes, quel remue-ménage bouleversait ces cerveaux étroits? Était-ce l'envie ou la reconnaissance qui faisait monter le sang à leurs visages?

En Occident, c'eût été probablement l'envie; mais le paysan russe est bon; sa nature simple est portée à la reconnaissance; pour une révoltée, mille de ces âmes naïves gardaient jusqu'à la mort le souvenir béni de cette grande journée où les maîtres leur avaient prêté leur maison pour y célébrer la fête nuptiale.

On mariait le forestier avec la vachère à sept heures du soir, toujours comme des seigneurs; madame Pajarof les attendait sur le balcon avec le pain et le sel sur le plateau traditionnel, et comme

elle n'était pas la patience même, elle trouvait la cérémonie longue.

— Ils n'arriveront pas! murmura-t-elle à madame Berlaguine; qu'est-ce que le prêtre peut bien avoir à leur dire de si particulier?

Malissof, appuyé sur la balustrade, souriait de l'impatience de sa vieille amie, et trouvait ce retard fort agréable...

Au bas du perron, assise sur la dernière marche, Eugénie, vêtue de blanc, avec des rubans rose pâle, la tête appuyée dans sa main, formait un joli sujet de gravure anglaise.

Elle eût pu représenter la rêverie ou la mélancolie, ou toute autre figure de keepsake, et pour notre diplomate ce tableau était fort plaisant à voir.

Le drochki de Pélagie apparut au bout de l'avenue, et la fringante demoiselle, toute vêtue de blanc comme une pensionnaire, mit pied à terre avec un redoutable froissement de jupes très-empesées.

— Elle a un jupon de dessous en papier à sucre, bien sûr! marmotta madame Pajarof. Eh bien! en finiront-ils? demanda-t-elle à sa voisine.

— Ils viennent à pied par le jardin, ils seront ici à l'instant. J'ai voulu rester jusqu'à la fin, pour les

voir s'embrasser à l'église. C'est si touchant, cette coutume, le baiser conjugal, échangé sous l'œil de Dieu...

— Et des hommes ! gronda madame Pajarof.

Pélagie s'essuya les yeux avec son mouchoir de batiste excessivement parfumé, et jeta un regard oblique à Malissof.

— Quoi de plus touchant ? reprit-elle. Je ne puis assister de sang-froid à cette belle cérémonie du mariage. Une tendre jeune créature qui jure d'appartenir pour toute sa vie à celui qui doit la protéger et l'aimer...

Les yeux de Malissof se reportèrent sur Eugénie; elle était en effet jeune et délicate, et faite pour inspirer l'amour...

— La voilà, votre tendre créature, dit madame Pajarof en s'armant du plateau. A-t-on vu quelque chose de moins poétique ?

Le cortége nuptial débouchait sur la pelouse, les mariés en tête, et certes la mariée, par son extérieur, ne justifiait pas l'attendrissement de Pélagie.

Courtaude, rougeaude, hâlée, elle portait une robe de mousseline blanche qul la rendait noire comme une taupe. La couronne traditionnelle lui

seyait comme une bague au nez d'une truie : ses grosses mains rouges faisaient éclater les gants de coton blanc du buffetier, qu'on lui avait prêtés pour la circonstance; mais toute cette vulgarité, toute cette laideur ne pouvait effacer l'air de joie profonde et épanouie qui ennoblissait cette bonne grosse face de vachère. Le marié, haut comme un peuplier, droit comme un I, lui donnait la main avec orgueil.

— Qu'il est bien, lui ! C'est un joli garçon, soupira Pélagie, qui n'avait garde de laisser passer un bel homme sans lui accorder une minute d'examen.

— Chacun trouve sa chacune, dit philosophiquement en français madame Pajarof; vous connaissez le proverbe français ; il n'est si vilain...

L'arrivée des mariés lui coupa la parole, fort heureusement pour les oreilles bienséantes de mademoiselle Pélagie. On bénit bien et dûment le nouveau couple, et ils pénétrèrent dans la maison aux sons de l'orchestre, qui y allait de tout cœur.

Qui pourra décrire le cortége nuptial ? Quelle muse, quelle déesse de la couleur et de la forme

pourra inspirer dignement un poëte envieux de le transmettre à la postérité?

Qui dira l'alliance monstrueuse des lilas et des bleus, des violets et des marrons, des verts et des jaunes, les quadrillés invraisemblables où le groseille domine, associés à des rayés impossibles où le ponceau jette une fanfare hurlante sur un gazouillis confus d'oranges et de roses?

Qui décrira les tailles courtes, sous l'aisselle, de robes destinées primitivement à une jeune maîtresse fluette et mignonne, et accommodées ensuite sur une robuste servante, bâtie comme un grenadier; les jupes allongées avec une bande de quadrillé écossais?

Qui dira les mantelets du premier Empire et les jupons de la Restauration, échus, par le caprice d'une héritière dépouillant une garde-robe d'aïeule, à une blanchisseuse de quatre pieds de circonférence?

La plume s'arrête devant l'inénarrable et laisse au lecteur le soin de compléter le tableau. C'était la province, toujours arriérée en fait de modes, caricaturée par un peintre en goguette.

Madame Pajarof, son lorgnon à l'œil, regardait ce beau défilé.

— Ne dirait-on pas, fit-elle en français, une légion de singes qui a pillé une revendeuse à la toilette?

Cette réflexion lui fit du bien, et elle entra pour partager avec les époux le vin de Champagne de rigueur.

Le bal commença; madame Pajarof l'ouvrit avec son mari, puis revint à sa place.

— Ouf! dit-elle en se laissant tomber dans son fauteuil, il y avait bien vingt ans que je n'avais dansé! Cela ne m'arrivera plus qu'à ta noce, mignonne, ajouta-t-elle en se tournant vers Eugénie, qui n'était jamais bien loin de ses jupons protecteurs. Tâche que ce soit bientôt, sans quoi mes vieilles jambes ne voudront plus me porter.

Eugénie ne répondit rien. C'était sa spécialité que de ne pas répondre.

— Eh bien, Malissof, reprit la vieille dame, dansez donc! vous imaginez-vous que ce soit pour ce régiment d'orangs-outangs endimanchés que Bourlakof m'ait envoyé sa musique? Dansez donc! On n'est jeune qu'une fois, — et je voudrais bien l'être encore, ajouta-t-elle avec un soupir, moitié joyeux, moitié triste. Tenez, voilà Pélagie qui vous cherche... prenez garde, elle va vous inviter.

Avec un éclair de drôlerie dans les yeux, Eugénie se tourna vers le diplomate : celui-ci comprit, sourit, s'inclina, et enleva la jeune fille dans le tourbillon d'une valse.

— Vous m'avez tendu la perche, mademoiselle, lui dit-il en la ramenant à sa place. Je n'aurais jamais osé sans cela.

— Ne faut-il pas sauver un homme avant qu'il se noie? dit Eugénie, en levant sur lui ses yeux petillants de malice.

— Elle est décidément pleine d'intelligence, pensa Malissof.

Toute la soirée il fut assidu auprès d'elle, à la joie extrême de madame Berlaguine.

— Tu es une bonne fille, dit celle-ci à mademoiselle Eugénie pendant que leur calèche roulait sur la route. Tu m'as comprise.

Eugénie, comme toujours, garda le silence; mais si sa mère avait pu prévoir quelles batteries cachait ce silence fallacieux, elle eût probablement fouetté sa fille, sans égard pour ses dix-huit ans. Comme elle ne savait rien, elle l'embrassa tendrement et l'envoya se coucher.

## VII

Pendant le mois qui suivit, Malissof fit à madame Berlaguine deux visites, trois visites, cinq visites..... puis les visites tombèrent les unes sur les autres comme des capucins de cartes, si bien qu'il ne s'écoula point de jour qui ne réunît les amis, soit chez la mère d'Eugénie, soit ailleurs.

Bien des mères eussent témoigné leur satisfaction, en présence de ces signes non équivoques d'attachement naissant; mais madame Berlaguine avait beaucoup trop d'esprit pour en agir ainsi.

Loin de se montrer plus empressée avec Malissof, elle sembla, au contraire, lui montrer une légère froideur, en même temps qu'elle éloignait soigneusement de sa maison tous ceux qui auraient pu effaroucher le diplomate.

Point de jeunes gens, — seuls de rares propriétaires, déjà vieux et parlant de préférence agronomie après dîner, sujets à s'endormir dans leur fauteuil entre les fruits et le thé, et enclins à se

réveiller en sursaut, en demandant pourquoi l'on ne fait pas une petite partie de whist.

Point de jeunes filles, pas de jeunes femmes, mais, le plus souvent possible, l'adorable Pélagie; celle-ci avait entamé un siége en règle à l'égard de Malissof; ses femmes de chambre passaient les nuits à lui inventer des coiffures, et les journées à lui repasser des robes.

Elle arriva un jour vêtue d'une robe rose pâle, sur laquelle on avait drapé à la grecque une espèce de tunique de filet brodé... Madame Berlaguine soupçonna toujours cette tunique d'avoir été rideau de fenêtre dans son jeune temps. Des nœuds roses agrémentaient le tout, et Pélagie elle-même avait si bien l'air d'une vieille rose de l'an dernier, que mademoiselle Eugénie ne put s'empêcher d'exécuter de son index malicieux les premières mesures de la célèbre romance : *la Dernière Rose.*

Cette fantaisie lui valut un coup d'œil foudroyant de sa mère, qui lui fit prendre la fuite. Malissof, étouffant ses rires, la rejoignit dans le jardin, et ils se mirent à faire le tour d'un antique bosquet de tilleuls, encadré dans une de ces vieilles charmilles d'acacia jaune comme on n'en trouve que dans les jardins de seigneurs en Russie.

Eugénie était loin de décourager Malissof. Avec lui elle était tour à tour sérieuse ou enjouée, mais toujours naturelle. Il en savait certes plus long sur les pensées secrètes de la jeune fille que personne au monde, — et cependant ce n'était pas l'intimité qu'il avait rêvée. On ne sait quelle barrière se dressait entre lui et la confiance parfaite : au moment où il se sentait prêt à dévoiler ce qu'il éprouvait de confus et de tendre au fond de lui-même, un regard réservé, un silence, un geste l'avertissait qu'il ne devait pas s'aventurer sur ce terrain.

Malissof n'avait guère fréquenté de jeunes filles, et son embarras présent était le châtiment de sa vie passée.

Les hommes du monde, les meilleurs, s'entend, passent leur vie à courtiser les femmes mariées ou déclassées. Pourquoi s'étonner alors que la plupart d'entre eux se trompent d'une manière irréparable en se mariant aux premiers cheveux gris ? Les malheureux ! ils ne savent pas ce qu'ils font !

Il faut avouer aussi que, bien souvent, la punition serait hors de toute proportion avec le crime si on ne la considérait comme une expiation des fautes passées, de celles que le monde

excuse et qui désagrégent lentement la famille.

Malissof, depuis sa dix-huitième année, n'avait jamais adressé la parole à une jeune fille, sinon pour lui dire : « Vous êtes le vivant portrait de madame votre mère », ou bien : « J'ai beaucoup connu votre père. Nous avons été grands amis. » Ces communications une fois faites, il ne s'occupait plus de la demoiselle autrement que pour lui adresser un salut respectueux accompagné d'un sourire paternel.

Eugénie était donc pour lui un mystère vivant et charmant. Un de nos romanciers modernes a écrit un jour : « Qui peut contempler sans frémir » cet abîme couvert de fleurs qu'on appelle une » demoiselle à marier? » Malissof voyait bien les fleurs, mais l'abîme restait invisible pour lui.

Le jour que Pélagie arbora cette illustre robe rose pâle qui faisait un cadre si malencontreux à son visage couleur de lin écru, Anton Pétrovitch admirait plus que jamais les lianes et les églantines, voile du précipice en question. Eugénie était si simple, si jolie dans son petit costume de couleur indécise ; toute sa personne respirait tant de candeur et d'innocence que notre héros se sentit disposé à l'éloquence.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix moins ferme qu'il ne l'eût voulu, êtes-vous heureuse ici?

Eugénie leva sur lui ses yeux calmes, et répondit sans trouble :

— Certainement!

— N'avez-vous jamais rêvé autre chose? continua Malissof.

La jeune fille ne répondit pas d'abord : une teinte plus rosée colora ses joues.

— Comment l'entendez-vous? dit-elle enfin.

Malissof recula devant une question plus précise, et prit un biais.

— La vie de campagne vous plaît-elle? n'aimeriez-vous pas mieux habiter les villes?

— Je ne suis pas ambitieuse, répondit simplement Eugénie. La vie est bonne partout, pourvu qu'on soit heureux en famille.

Le cœur de Malissof bondit dans sa poitrine. Depuis bien des années il n'avait éprouvé d'émotion aussi vive. Cependant il sut garder un visage impassible.

— Alors, dit-il, le mariage ne vous fait pas peur?

Eugénie ne dit rien.

— Le mariage, reprit-il, c'est-à-dire la vie complète, la confiance mutuelle, le partage des joies et

des peines, qui double les unes et adoucit les autres; mais, continua-t-il, les jeunes filles ont peut-être une autre idée du mariage.

— C'est bien ainsi que je le comprends, répondit Eugénie, les yeux baissés.

Ah! si Malissof avait pu lire dans son âme le nom de l'homme avec lequel elle rêvait de faire le chemin de la vie! Mais, emporté par son idée, il fit comme tout le monde et partit sur une fausse piste.

— Avez-vous un peu d'amitié pour moi? reprit-il, liant dans son esprit cette question en apparence décousue avec son discours précédent.

— Beaucoup, répondit sans hésiter la jeune fille, qui rougit.

— Et de la confiance?

— Oui, je crois que vous êtes bon et qu'on peut compter sur vous.

— Merci, fit Malissof ému; il prit sa main et la porta à ses lèvres. Au même moment un grand bruit de jupes empesées se fit entendre derrière la charmille, et Pélagie déboucha sur eux.

— On vous y prend, monsieur le diplomate, à confesser les petites filles! s'écria cette judicieuse personne du haut de sa voix pointue.

Madame Berlaguine, en mère prudente, arrivait sur ses talons, à toute vapeur, mais elle n'eut à sauver aucune apparence... à son grand regret, peut-être.

— On ne confesse pas les anges, mademoiselle Pélagie! dit Malissof vexé; mais si vous voulez bien m'accepter pour directeur spirituel, nous allons faire le tour de vos péchés mignons.

— Cela veut dire, riposta Pélagie, que je ne suis pas un ange, moi? Soit, monsieur l'ambassadeur, j'accepte l'épigramme, et je vous somme de tenir parole.

Est-ce l'idée des péchés mignons de Pélagie qui effraya madame Berlaguine? toujours est-il qu'elle emmena sa fille et laissa en tête-à-tête le couple mal assorti.

Ils marchèrent en silence pendant quelques secondes, tournant toujours autour de la charmille, déjà jaunissante. Malissof, furieux d'abord de se voir interrompu en si beau chemin, avait fini par se réconcilier avec l'interruptrice; une démarche décisive est chose si redoutable qu'il faut être enragé pour ne pas bénir en secret — après réflexion — la main de la Providence qui vous a arrêté au seuil de l'abîme, et Malissof n'était pas enragé.

— Ah ! soupira Pélagie, vous ne comprenez pas les choses du cœur !

— Hein ! fit Anton Pétrovitch, tant soit peu abasourdi.

— Non, reprit la demoiselle, qui n'était pas facile à démonter, vous autres hommes, vous avez le cœur sec comme de l'amadou.

— Et aussi facile à s'enflammer ! répliqua Malissof, naturellement prompt à la riposte.

La demoiselle sourit d'un air satisfait ; elle aimait ce genre d'escarmouches.

— Ces passions-là ne sont que des feux de paille, reprit-elle ensuite ; mais je parle des affections sérieuses, de celles qu'on éprouve à l'âge où l'on sait se rendre compte de ce que l'on ressent...

— Au mien, par exemple ? fit Malissof d'un air innocent.

— Oui, murmura Pélagie... C'est lorsqu'on a passé le premier printemps de la vie, lorsque l'âme a jeté son premier feu qu'on connaît le vrai bonheur d'aimer.

— Racontez-moi vos amours, mademoiselle Pélagie ! dit Malissof saisi par cette drôlerie si naturelle aux gens gais par nature et que leurs occupations forcent à revêtir une apparence sérieuse.

— Mes amours! s'écria la demoiselle offusquée. Combien de fois vous figurez-vous donc que j'aie aimé ?

— Je n'en sais trop rien, pensa le diplomate à part soi; au train dont tu y vas, tu pourrais compter par centaines! Mais cette réflexion ne dépassa pas ses lèvres. Parlons des amours des autres, dit-il; ce sujet est plus fécond en appréciations ingénieuses, et vous avez tant d'esprit, mademoiselle Pélagie!

La vieille fille, encore à moitié fâchée, sourit à ce compliment, mais secoua la tête négativement.

— Les hommes sont tous les mêmes, dit-elle avec un enjouement qui n'excluait pas l'amertume; ils ne veulent pas traiter les femmes en personnes raisonnables, et eux-mêmes...

Elle leva les mains au ciel, pour le prendre à témoin de la folie masculine.

— Je n'ai rencontré, continua-t-elle, qu'un homme vraiment sérieux jusqu'ici.

— Moi? fit Malissof, qui reçut en réponse un coup d'éventail sur le bras.

— Non, un jeune et charmant garçon, le fils d'un petit propriétaire voisin qui a vendu son bien l'année dernière à madame Pajarof. C'est un tout

jeune homme, beau comme le jour — Pélagie en avait l'eau à la bouche — des yeux fendus en amande, des dents blanches, une barbe blonde douce comme de la soie...

Malissof eut envie de lui demander comment elle avait eu connaissance de ce dernier détail, mais il se retint de peur d'arrêter les confidences.

— Eh bien, continua Pélagie sans reprendre haleine, c'était un jeune homme sérieux! Il n'a fait la cour à aucune femme ni fille pendant les trois années que je l'ai connu. Beau et insensible!...

— Comme le farouche Hippolyte, conclut Malissof. Mais, mademoiselle Pélagie, je ne saisis pas bien la liaison de vos idées; vous disiez tantôt que les hommes ne savent pas aimer sérieusement, d'accord; mais quand ils n'aiment pas du tout, est-ce alors que vous les trouvez sérieux?

Pélagie détestait par-dessus tout se rendre compte de quoi que ce soit; c'était pour elle un travail au-dessus de ses forces.

— Je vous dis qu'il est charmant, répéta-t-elle avec l'entêtement d'une mule butée contre un mur. Du reste, vous en jugerez vous-même; il

viendra la semaine prochaine chez madame Pajarof, qui l'adore.

Un domestique vint à leur rencontre et coupa les confidences de Pélagie. Ils rentrèrent pour prendre le thé ; mais elle n'eut garde d'oublier sa nouvelle ; un cancan est chose assez précieuse à la campagne pour qu'on en tire tout le parti possible ; elle se bourra d'abord de deux tartines, puis parla.

— Nicolas Markof arrive lundi, proclama-t-elle entre deux gorgées de thé.

Madame Berlaguine posa sur le plateau la théière qu'elle tenait à la main.

— En êtes-vous sûre? dit-elle d'un ton plus aigre que de coutume. Vos nouvelles sont parfois sujettes à caution, ma chère...

— Pas celle-là, toujours! s'écria Pélagie piquée au vif. C'est madame Pajarof qui me l'a dit ce matin ; il lui a écrit hier.

Eugénie prenait son thé par petites cuillerées d'un air indifférent ; sa mère la regarda à la dérobée, ouvrit la bouche pour faire une question, puis la referma judicieusement.

— C'est un héros de roman, paraît-il, ce jeune homme? demanda Malissof.

— Je ne sais ce que ces dames lui trouvent de si particulier, répliqua madame Berlaguine du même ton cassant dans sa bouche. Pour ma part, je suis loin de l'admirer. C'est un ours mal léché, un ambitieux, un sournois qui ne dit rien à personne...

— Ah! fit Pélagie qui faillit s'étrangler en buvant, tant elle se pressa de parler, je vous y prends à blâmer ceux qui ne racontent pas leurs affaires! Pourquoi alors méprisez-vous ceux qui les racontent?

Madame Berlaguine fit un geste dédaigneux, et ne releva pas le gant.

— Vous me donnez envie de connaître cet ambitieux, dit Malissof; les ambitieux sont généralement des êtres tout à fait nuls, ou bien des gens supérieurs par un point quelconque, et qui ont conscience de leur supériorité; ceux-ci ne sont pas ambitieux, bien que le monde les confonde avec les autres...

Une controverse s'engagea sur l'ambition en général, et les deux dames s'y enferrèrent à qui mieux mieux. Eugénie leva sur l'orateur un regard si reconnaissant, si affectueux, qu'il en fut ébloui.

Ce regard de femme réfléchie lui donna beaucoup à penser pendant les deux jours qui suivirent. Il eût voulu la revoir, causer longuement avec elle; son désir de l'épouser se formulait nettement devant lui; cette jeune fille n'était-elle pas précisément la femme qui lui convenait? Sa famille à lui l'eût désirée plus riche, ses amis l'eussent voulue d'une origine plus brillante; mais Malissof se disait, non sans raison, qu'on se marie pour soi; au moment où pour la première fois il éprouvait le besoin d'une famille, d'un intérieur, n'eût-ce pas été folie que de se laisser arrêter par des considérations purement mondaines?

Il voulut cependant prendre conseil, et comme il ne connaissait pas de jugement plus sûr dans sa forme bourrue que celui de madame Pajarof, c'est elle qu'il se décida à consulter.

## VIII

Quatre ou cinq jours s'étaient écoulés quand Anton Pétrovich, vêtu de neuf, paré, pimpant, ganté, comme on ne l'est guère à la campagne

que les jours de fête paroissiale, fit atteler sa meilleure troïka à la calèche et se rendit chez sa vieille amie.

— Ah! mon Dieu! s'écria celle-ci en le voyant entrer, vous partez pour Pétersbourg!

— Non pas, rassurez-vous, répondit Malissof, un peu embarrassé de l'effet inattendu qu'il produisait.

— Général, s'écria la bonne dame, au secours, il veut m'enlever!

Le général grogna quelques mots du fond de son fauteuil à oreillettes, tendit une main paresseuse à notre secrétaire d'ambassade, et repartit pour le pays des rêves.

— Hein! fit madame Pajarof, si j'avais besoin de secours, pourtant! Voilà bien les maris!

Un beau jeune homme aux yeux noirs, à la barbe blonde, entrait en ce moment. Malissof reconnut l'original du portrait décrit avec tant de complaisance par Pélagie, mais celle-ci avait omis un détail : au lieu du bellâtre campagnard qu'il croyait devoir rencontrer, c'était un homme intelligent et sympathique qu'il avait devant lui.

— Voici un défenseur en tout cas, continua madame Pajarof, et qui ne me laissera pas enlever

sans coup férir. Nicolas Markof, mon fils d'amitié, monsieur Malissof, mon voisin et ami.

Les deux hommes se serrèrent la main, Markof sans mot dire, Malissof avec une phrase aimable.

— Pourquoi êtes-vous si beau? reprit l'impitoyable madame Pajarof, de qui voulez-vous tenter la conquête, si ce n'est de moi? Faut-il que j'envoie chercher Pélagie?

Les regards des trois personnes présentes, — car le général ne comptait pas, — se croisèrent avec un demi-sourire qui les mit tout de suite à l'aise. Rien ne rend plus sociable que de se moquer en commun de la même personne.

— Veuillez m'excuser, dit en riant Malissof, c'est une distraction; je pensais à autre chose en faisant ma toilette...

— Souvenir des capitales, dit madame Pajarof d'un ton plein d'indulgence; ce que c'est que les mauvaises habitudes, il en reste toujours quelque chose! On vient voir une vieille propriétaire de campagne, et l'on s'habille comme pour aller à l'Opéra! Vous me faites rougir!...

— Je ne le ferai plus, dit Malissof; pardonnez-moi pour cette fois.

— Allez en paix; et maintenant quel bon vent vous amène?

— Le plaisir de vous voir, répondit galamment le diplomate en baisant la bonne vieille main de madame Pajarof.

Pendant que le général dormait, on parla de tout. Markof était aussi instruit qu'on peut l'être à vingt-trois ans ; un peu trop de précision dans les jugements, quelques notions erronées, un peu de parti pris dans quelques questions spéciales — restes de l'école et des leçons de professeurs; — mais une certaine largeur dans les vues d'ensemble, la généreuse chaleur de la jeunesse, et par-dessus tout le désir d'être utile, tel était le jeune Markof. Ces qualités, jointes à ce que Pélagie avait révélé de sa réserve à l'endroit des dames de province, le rendaient intéressant aux yeux de Malissof, toujours porté par habitude à scruter ceux qu'il rencontrait.

Après une heure ou deux de conversation et un plantureux dîner campagnard, la compagnie se dispersa dans tous les coins, et Malissof se trouva enfin en tête-à-tête avec sa vieille amie.

— Qu'étiez-vous venu me demander? lui dit celle-ci. Je me suis moquée de vous, parce que

c'est plus fort que moi, vous le savez, mais au fond si je puis quelque chose...

— Je le sais, merci, murmura le diplomate.

Il rumina quelques instants sa pensée, regarda la bonne dame et finit par lui décocher à brûle-pourpoint la phrase que voici :

— Suis-je trop vieux pour me marier?

— Je savais bien qu'il retournait mariage! fit-elle d'un air triomphant. Mais, mon ami, je ne suis pas veuve! J'espère que vous n'avez pas l'intion de tuer le général pour m'épouser ensuite!

Malissof, fit un signe de tête rassurant.

— Qui voulez-vous donc épouser? reprit madame Pajarof, enchantée au fond de sa perspicacité.

— Je vous le dirai plus tard; dites-moi d'abord si je suis trop vieux pour me marier.

— Mais non! mais non! Vous avez...?

— Trente-neuf ans et sept mois.

— Donc vous n'avez pas atteint la quarantaine. Tournez-vous, que je voie votre crâne. Une forêt de cheveux devant et derrière...

— Il y en a de blancs, fit observer timidement Malissof.

— Tant que vous ne les teindrez pas, personne

ne s'en apercevra, dit madame Pajarof d'un ton plein d'autorité. Quelle fortune?

— Une trentaine de mille roubles de revenu, bon an, mal an.

— Vous voulez probablement épouser la reine de Golconde, ou la fille du Taïcoun?

— Je ne vise pas si haut : une simple mortelle me suffira.

— Fort bien. Votre caractère?

— Indécis, mais assez commode...; pas de fantaisies bizarres.

— Et un excellent cœur. Pour les principes, je n'en parle pas, puisque vous avez l'intention de vous marier; c'est comme le baptême du feu, le mariage, ça purifie tout. Amen. Eh bien, mon cher, mariez-vous!

Malissof ne répondait pas.

— Mariez-vous, en général, conclut madame Pajarof, puisque, paraît-il, vous n'avez pas l'intention de vous marier d'une façon moins vague.

— Il y a quelque chose de plus précis, hasarda Malissof.

— Ah! Peut-on savoir?

— C'est Eugénie Berlaguine, dit-il, en surmon-

tant une timidité de jeune premier de vaudeville, tout à fait malséante chez un diplomate.

— Elle est fort bien, fit madame Pajarof, après un silence qui avait paru long au postulant; jolie, bien faite, bonne enfant... spirituelle... je l'aime beaucoup, conclut-elle.

— Lui souhaitez-vous d'être ma femme?

— De tout mon cœur, s'écria la vieille dame avec effusion.

— Et moi, me souhaitez-vous d'être son mari?

— Si elle vous aime, certes!

— Pourquoi ne m'aimerait-elle pas? Avec le temps? Jusqu'ici je n'ai pas tenté de lui plaire, mais...

— Essayez, mon ami; cependant, moi aussi, je dirai « mais... »

— Connaîtriez-vous quelque raison? dit Malissof devenu très-pâle en se levant soudain.

— Je ne connais rien du tout; interrogez-la, je la crois très-sincère; vous saurez tout de suite ce que vous pouvez espérer.

— Pensez-vous que sa mère me l'accorde?

Madame Pajarof se laissa aller dans son fauteuil en riant de ce rire tranquille des vieillards, qui

ont beaucoup vu et qui connaissent la nature humaine.

— Soyez tranquille, dit-elle, si vous voyez madame Berlaguine refuser sa fille à un homme qui a trente mille roubles de revenu, vous pourrez vous vanter d'avoir vu une chose unique en son genre.

— Je ne voudrais pourtant pas être épousé uniquement pour ma fortune..., dit Malissof plein d'angoisse à cette idée.

— Adressez-vous à Eugénie elle-même ; elle est sincère, vous dis-je ; vous pouvez croire ce qu'elle vous dira.

— Je suivrai votre conseil, dit Malissof, et je vous en remercie.

— A mon tour, reprit la vieille dame, voulez-vous faire quelque chose pour moi ?

— Tout ce que vous voudrez !

— Tâchez de caser Markof quelque part ; il est très-capable : on ne l'aime guère ici ; il est trop distingué pour notre monde ; je crois que vous n'aurez pas de plaintes sur son compte.

Malissof promit de s'en occuper, et dès le lendemain, en effet, après avoir causé toute la soirée avec le jeune homme, il expédia deux ou trois

lettres à certains de ses amis, dont la puissance et la bonne volonté lui étaient connues.

## IX

Quelques jours s'écoulèrent, de ces jours malins qui semblent prendre plaisir à contrecarrer les projets des faibles mortels. Il fit un temps abominable, puis les travaux des champs nécessitèrent une surveillance particulière, et c'est ce moment-là que l'intendant de Malissof choisit pour tomber malade; notre ami passa de tristes soirées seul dans le petit salon de sa mère à interroger l'avenir et à douter du bonheur. Chacun n'a-t-il pas fait sur lui-même l'expérience que, par les jours de pluie, l'âme est spécialement disposée aux impressions mélancoliques? Enfin le soleil sortit des nuages, et Malissof fit atteler pour se rendre chez madame Berlaguine.

C'était un dimanche soir, vers six heures; la terre, reposée par les pluies, reverdissait de toutes parts; le regain promettait d'être superbe, et la

moisson rentrée mettait au cœur des paysans une sécurité qui se reflétait sur leurs visages.

Malissof traversait les villages prospères où les enfants barbotaient dans les flaques d'eau, vestiges des ondées précédentes ; les vieillards, assis sur les bancs de bois, devant les cabanes, regardaient s'ébattre la jeunesse ; on avait accroché aux madriers la longue balançoire sur laquelle s'entassent les fillettes en chantant en chœur, pendant que les garçons vêtus de chemises rouges, — le chapeau de feutre rond et plat, couronné de plumes de paon, fièrement campé sur l'oreille, — les balancent doucement, en mesure, des heures entières.

Malissof regardait en passant ces tableaux de la vie agreste, et se demandait si le bonheur de ces hommes n'était pas supérieur à celui des citadins quand ils atteignent à grand'peine quelque but d'ambition ou d'intérêt ; il se sentait redevenir simple, lui aussi, au milieu de cette simple nature, et Eugénie lui parut cent fois plus aimable encore, quand elle lui apparut à la fenêtre du salon de sa mère, au milieu des arbustes verts qui encadraient la façade.

A peine descendu de voiture, il remarqua sur

les traits de la jeune fille un air de tristesse qui ne lui était pas habituel. Elle avait pleuré, car ses yeux étaient légèrement battus, et quelques rougeurs marbraient ses joues veloutées. Après les questions préliminaires, Malissof essaya de s'enquérir discrètement de ce qui avait pu arriver dans la journée, mais madame Berlaguine ne se laissa point percer. Elle aussi avait quelque chose d'insolite dans son apparence; sa rudesse naturelle, ordinairement cachée sous une épaisse couche de politesse affectueuse, se laissait deviner plus qu'il n'eût fallu; de plus, au lieu de se livrer, comme de coutume, à des allées et venues sans fin, pour les devoirs de l'hospitalité, elle ne quittait pas le salon, elle surveillait attentivement sa fille avec des yeux sévères.

Malissof était fort intrigué, mais pour cette fois toutes ses finesses diplomatiques paraissaient devoir être perdues. Enfin madame Berlaguine sortit du salon, et, avant qu'il eût le temps d'ouvrir la bouche, elle appela sa fille au dehors. Eugénie obéit, s'excusant d'un mot, et abandonna le diplomate à ses perplexités.

Un moment, il eut envie de prendre son chapeau et de s'en aller, mais la vue de la disgrâce où Eu-

genie était évidemment tombée lui inspira la pensée qu'il pourrait être utile, et il resta. Un chuchotement irrité dans la pièce voisine indiquait que madame Berlaguine grondait sa fille : on a beau ne pas vouloir écouter en de pareils cas, l'oreille se tend d'elle-même et acquiert une acuité prodigieuse, tout à fait involontaire. Il entendit donc, sans préméditation aucune, cette phrase qui semblait terminer une longue admonestation :

— Je ne veux pas de lui, entendez-vous? Et vous ferez ce que je vous ai commandé, sans quoi je vous mettrai en pension à l'étranger, et vous ne me reverrez jamais!

Eugénie rentra presque immédiatement; elle était devenue très-pâle, ses yeux semblaient agrandis, elle marchait péniblement, les mains pendantes... Malissof se leva pour courir à elle; d'un geste elle l'arrêta, et levant sur lui ses yeux pleins d'un feu sombre :

— Voulez-vous faire un tour de jardin, monsieur? lui dit-elle.

Il s'inclina en silence et la suivit. Elle se dirigea vers le vieux bosquet, entra sous le couvert des grands tilleuls et s'assit sur un banc de bois vermoulu qui faisait le tour de la rotonde.

— Vous avez du chagrin, mademoiselle? dit Malissof, profondément remué à la vue de ce désespoir digne et muet.

— Oui, répondit-elle, et ses grands yeux se fixèrent un instant sur lui, pour retomber ensuite mornes et éteints vers la terre.

— Vous ne pouvez pas ignorer combien je vous suis attaché, reprit Malissof; parlez-moi franchement, dites-moi si je puis quelque chose pour vous?

Elle le regarda, puis baissa la tête et ne répondit pas.

— Je vous aime, dit-il... Il se reprit, car la circonstance lui paraissait peu propre à un aveu d'amour; je vous aime tendrement, je serai pour vous un ami véritable, le meilleur, le plus sûr...

— Est-ce vrai? fit-elle avec une lueur d'espoir dans ses yeux fatigués.

Le soleil traversait horizontalement le bosquet; ses rayons entraient par la porte taillée dans la verdure et jetaient un large faisceau lumineux sur le gravier; toute la nature était en fête, la gaieté des beaux soirs d'été se répandait jusque sur l'herbe où bruissaient les cigales... Anton Pétrovitch se leva et s'approcha d'Eugénie.

— Le meilleur ami, reprit-il, le plus sûr ; je vous aime plus que moi-même, et je ne peux pas vous voir souffrir. Confiez-vous à moi, mon enfant...

A mesure qu'il parlait, il sentait une douleur amère lui mordre le cœur ; le chagrin d'Eugénie n'était pas un chagrin puéril ; quelle cause alors avait altéré si profondément ce doux visage ? Le mot « mon enfant » vint à ses lèvres naturellement, mais avec un arrière-goût d'amertume.

Eugénie le regarda longuement, scrutant ses traits ; il était debout devant elle, attendant sa réponse... elle se jeta dans ses bras, blottit sa tête sur le cœur de Malissof et se mit à pleurer.

Il la tenait serrée contre lui, c'était elle qu'il avait rêvé de nommer sa femme, elle s'abandonnait en toute confiance, et pourtant, non-seulement il ne ressentait pas de joie, mais il éprouva un déchirement douloureux qu'il savoura un moment avec une sorte de volupté amère.

— C'est donc là le bonheur qui m'était réservé ! se dit-il. Il fit asseoir la jeune fille auprès de lui, sur le banc, prit une de ses mains dans les deux siennes et lui parla d'une voix douce et caressante.

— Contez-moi vos peines, lui dit-il, ayez confiance...

— Vous m'aimez, vous, dit-elle en levant vers lui son visage inondé de larmes; ma mère ne m'aime pas, elle n'aime que son orgueil et son ambition...

— Calmez-vous, interrompit Malissof; votre mère ne vous aime pas comme vous désirez être aimée, et pourtant elle a pour vous une grande affection...

— Elle veut me voir riche, occupant un haut rang... Ces choses ne sont pas faites pour moi... je ne les aime pas!

Malissof soupira; elle était bien telle qu'il la voulait; fallait-il que cette fleur des champs ne s'ouvrît pas dans son jardin!

— Depuis que vous êtes venu, reprit Eugénie, ma vie a été très-dure; avant, tout allait bien, on me laissait tranquille... et depuis... Elle rougit, s'arrêta et voulut dégager sa main, que Malissof retint doucement en lui disant :

— On m'a considéré dans le pays comme un parti convenable, et l'on a voulu vous forcer à m'envisager de même?

— Oui, répondit-elle rassurée en se voyant com-

prise. On m'a ordonné d'être aimable avec vous... Ce n'était pas difficile, ajouta-t-elle avec un sourire angélique qui toucha Malissof presque jusqu'aux larmes, vous êtes si bon ! Mais ce n'était pas ce qu'on voulait de moi, on voulait me voir coquette, on me reprochait de ne pas chercher à vous plaire...

— C'était une bien plus sûre coquetterie, dit Malissof à voix basse.

Elle le regarda étonnée, il sourit et lui fit signe de continuer.

— Je ne voulais pas vous plaire, moi, dit-elle en s'animant; je trouve que c'est mal de donner des espérances que l'on ne veut pas réaliser, et puis, quand bien même vous m'auriez préférée aux autres...

Elle rougit et perdit contenance, puis reprit :

— Moi, je ne pouvais pas... je n'étais pas...

Elle retira vivement ses deux mains et en couvrit son visage.

—Vous aimez quelqu'un, et vous lui avez promis de l'épouser? dit Malissof sans émotion apparente. Depuis le commencement de leur entretien, il s'était préparé peu à peu à cet aveu, et le choc lui fut à peine sensible.

— Oui, dit-elle avec feu, j'aime Nicolas Markof; vous l'avez vu, vous avez pu vous apercevoir de ce qu'il vaut...; mais vous ne savez pas quel cœur est le sien ! Personne ne le sait excepté moi. Depuis deux ans il travaille pour moi, il se prépare une position, il passe les jours et les nuits au travail... A force de courage et de patience, il a obtenu une place dans l'administration des chemins de fer, — une petite place, c'est vrai, mais enfin de quoi vivre... Il n'a rien, continua-t-elle en tournant vers Malissof son visage ingénu, resplendissant d'orgueil féminin; son père a vendu son bien l'année dernière, c'était Nicolas qui le lui avait conseillé, pour payer de vieilles dettes, des dettes du temps où il était hussard. Mon père, lui disait-il, je ne pourrais pas manger une bouchée du pain que vous récoltez sur vos terres tant que vos créanciers ne seront pas désintéressés. Il y en avait, de ces créanciers, qui avaient depuis longtemps renoncé à leur argent; devenus tout à fait pauvres, ils ne se souvenaient plus du vieux Markof que pour le blâmer comme un malhonnête homme; Nicolas n'a pas voulu qu'une âme au monde pût dire un mot contre son père; on a vendu le bien, et tout est payé ; le vieillard vit d'une petite rente

qu'il s'est conservée et qui mourra avec lui, mais Nicolas n'a plus rien, rien que sa grande âme et son intelligence. Et quand il est venu tantôt me demander à ma mère, ma mère l'a chassé, oui, Anton Pétrovitch, elle l'a chassé, parce qu'il est pauvre. Et je l'aime, moi, cet homme pauvre, et je serai sa femme, ou bien je mourrai !

Elle s'était levée, et l'indignation la grandissait d'une coudée. Malissof la regarda longtemps, puis l'attira à lui par les deux mains et déposa un baiser paternel sur son front.

— Vous serez sa femme, je vous le promets, et vous vivrez de longues années.

— Ah ! s'écria-t-elle en lui jetant soudain ses deux bras autour du cou, comme je vous aime ! Je vous aime comme un père !

Comme un père ! Hélas ! Pendant qu'il lissait de sa main paternelle les beaux cheveux dérangés dans ce brusque mouvement, une larme unique et brûlante tomba sur la tête inclinée d'Eugénie. Elle ne la sentit pas, et rien ne troubla sa joie.

— Qu'est-ce que nous allons dire à ma mère ? reprit-elle au bout d'un moment.

— Dites-lui que je vous ai témoigné beaucoup d'estime et d'affection, et que j'ai l'intention de

revenir bientôt pour parler avec elle d'affaires sérieuses, répondit Malissof redevenu diplomate.

Elle le regarda d'abord d'un air de doute, puis comprit et sourit. Une réflexion lui vint, cependant, et la rendit sérieuse.

— Mais vous, Anton Pétrovitch, dit-elle, on disait que vous vouliez vous marier...

— Je serai parfaitement heureux si vous êtes heureuse, lui dit-il en toute sincérité. Et maintenant, rentrons.

Le cœur maternel de madame Berlaguine s'épanouit ce jour-là d'une manière inusitée. L'entente la plus cordiale régnait entre la fille et le riche prétendu ; ils se souriaient à travers la table, s'envoyaient des regards émus ; le timbre même de leurs voix avait quelque chose de tendre et de vibrant... Quand Malissof fut parti, la bonne mère interrogea sa fille ; mais celle-ci n'avait pas l'habitude de faire des réponses détaillées, et elle ne put obtenir d'autres renseignements que les phrases convenues avec le diplomate.

# X

Anton Pétrovitch rentra chez lui dans un état d'esprit tout particulier; pour la première fois de sa vie, il éprouvait une véritable jouissance à se sentir souffrir; le souvenir d'un premier amour, d'une coupe brusquement retirée à ses lèvres vingt-deux ans auparavant, lui revint avec une douceur inusitée; sa situation actuelle n'était pas sans analogie avec celle où il s'était trouvé alors; alors aussi, il avait cru toucher de la main son rêve, mais les années lui avaient apporté, avec la sagesse et la modération, cette profondeur d'impressions qu'ignore la jeunesse. Il aimait maintenant comme il n'avait jamais cru aimer, et voilà qu'il avait renoncé à son amour sans lutte, sans révolte, à la première sommation du destin ?

Cette période de stupeur et de résignation ne fut pas longue; bientôt une voix s'éleva en lui et cria : Pourquoi est-ce moi qui renonce aux joies de la vie ? Pourquoi ne serait-ce pas elle ? Serait-elle

la première à avoir épousé un autre homme que celui qu'elle aimait ? Sa destinée avec moi ne sera-t-elle pas plus belle et plus enviable qu'avec son pauvre employé ? Je puis lui donner tous les biens qu'elle ignore ! Haute position, toilettes, bijoux, chevaux, ce que procurent la fortune et le dévouement d'un époux bien épris, elle aura tout, et nous verrons si, ambassadrice à Paris ou à Rome, elle se souviendra encore du pauvre gratte-papier Nicolas Markof !

Il parcourait sa chambre à grands pas, menaçant du geste la destinée ennemie... Son agitation tomba, et il s'assit.

— Oui, se dit-il, sa mère la jette dans mes bras, le monde me la donne, mais qu'adviendra-t-il si je la prends malgré elle ? Pendant que je dormirai heureux et fier, elle passera ses nuits à pleurer, étouffant ses sanglots et pensant à l'humble demeure qu'elle aurait partagée avec celui qu'elle aime... Que lui importeront alors le luxe dont je l'aurai entourée, les jouissances d'amour-propre sur lesquelles on se blase si vite, les triomphes du monde pour lesquels elle ne se sent pas née ?... Et si je m'éveille et que je la trouve en larmes, pleurant son rêve brisé par moi, est-ce elle, est-ce lui,

est-ce moi, que je tuerai pour mettre un terme à ce supplice ?

— J'ai promis, se dit-il, je tiendrai. Maintenant que je connais la vérité, je ne puis jamais être heureux; qu'elle soit heureuse, elle, à qui la vie n'a pas encore donné de trop rudes leçons !

Il descendit dans le jardin; la nuit était avancée : déjà une raie plus pâle à l'orient indiquait l'aube ; il marcha quelque temps dans les allées humides et fraîches, puis rentra chez lui. Il écrivit un billet à Nicolas Markof pour le prier de passer chez lui sur-le-champ, dépêcha un exprès et se jeta sur son lit au moment où le soleil paraissait au bas de l'horizon.

Le messager trouva Markof sur pied, quoiqu'il ne fût guère plus de sept heures du matin. Lui non plus n'avait pas passé une bonne nuit. Il fit seller un cheval, laissa un mot pour madame Pajarof avec l'ordre de le lui remettre à son réveil, et partit en toute hâte, fort étonné et un peu inquiet.

Malissof dormait quand il arriva, mais le bruit léger des sabots du cheval dans la cour le réveilla. Il fut prêt en un clin d'œil et se rendit dans le salon pour recevoir son hôte.

— Vous m'excuserez de vous avoir dérangé de si bonne heure, lui dit-il en lui tendant la main, mais l'affaire qui nous occupe est trop grave pour admettre des délais.

Markof s'inclina en silence.

— Madame Berlaguine, à ce que j'ai appris, continua Malissof, ne vous voit pas d'un bon œil.

— Permettez, dit le jeune homme en se levant, ceci me regarde.

— C'est mademoiselle Berlaguine qui me l'a confié...

Markof se rassit en se mordant la lèvre.

— Mademoiselle Eugénie veut bien m'honorer de sa confiance, je crois être le seul à qui elle ait jamais mentionné votre nom. D'ailleurs, je serai bref, de peur de malentendu. En deux mots, monsieur, elle vous aime... et je l'aime.

Les deux hommes se regardèrent fixement, comme deux ennemis, pendant une seconde, puis le regard de Markof perdit son expression menaçante pour devenir triste et amer.

— L'avantage est de votre côté, monsieur, dit-il; on me la refuse, et l'on vous l'accorde... Je la respecte trop pour l'enlever... Je ne sais pas pourquoi

vous m'avez fait venir, à moins que ce ne soit pour jouir de votre triomphe...

— Je vous ai dit qu'elle vous aime, répéta Malissof; donc l'avantage est de votre côté, non du mien. Je vous ai également avoué que je l'aime, mais ce n'était pas pour le motif que vous m'attribuez; si vous l'aimez véritablement, si vous connaissez son caractère, c'est à vous de juger s'il sera meilleur pour elle de vous choisir à ma place. Si vous vous sentez capable de supporter avec elle une vie de lutte et de pauvreté, si vous êtes sûr de l'aimer assez pour qu'elle ne regrette jamais de vous avoir choisi, je me retirerai; mais avant de vous décider, prenez le temps de vous demander si, pour son bonheur à elle, il ne serait pas préférable qu'elle fût ma femme.

Markof resta silencieux pendant un instant, puis il leva son beau regard viril sur Malissof.

— Vous êtes un homme de bien, monsieur, lui dit-il; nous ne sommes pas accoutumés, dans la société, à voir les hommes se préoccuper du bonheur de leurs femmes... Mais la réponse que vous me demandez est toute faite dans mon cœur depuis deux ans. Je ne puis pas être heureux sans Eugénie, et je suis également persuadé qu'elle ne

saurait être heureuse sans moi. Un cœur comme le sien ne se donne qu'une fois, et ce cœur m'appartient depuis qu'il s'est senti battre. Quant à la différence de nos positions, elle est grande, mais Eugénie n'a jamais élevé ses regards au-dessus de ce que nous pouvions espérer ensemble; donc les biens que vous pouvez lui offrir n'existent pas pour elle, qui ne doit jamais les connaître.

— Un peu trop phraseur, pensa Malissof, mais le sentiment est sincère. — Soit, reprit-il tout haut; mais vous, n'aurez-vous jamais de regret de l'avoir privée de ces biens réels, quoiqu'ils n'aient aucune valeur à ses yeux ?

Un sourire éclaira le visage de Markof, le sourire de l'amour jeune et triomphant, qui méprise les obstacles, et les renverse, par cela même qu'il les méprise. Ce sourire vainqueur acheva de charmer Malissof, en même temps qu'il enfonçait plus avant dans son cœur l'aiguillon de la souffrance. Ils se serrèrent fortement la main.

— C'est bien, dit le diplomate, je retire ma demande; désormais vous avez en moi un ami. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

— Je n'en sais rien, répondit Markof avec cette

franchise qui le rendait si sympathique. Peut-être ne pouvez-vous rien du tout.

Malissof pensa qu'il pouvait toujours lui faire avoir une bonne place, mais il garda sa réflexion pour lui.

— Où en êtes-vous, dit-il, avec madame Berlaguine ?

— Dans les plus mauvais termes, répondit le jeune homme, qui ne put réprimer un sourire. A présent que j'ai un allié, je puis me permettre d'en rire, mais je ne riais pas hier soir ; elle m'a positivement défendu de me montrer chez elle, et m'a juré que, tant que j'y serais, elle ne mettrait pas les pieds chez madame Pajarof.

— C'est net, au moins, dit Malissof. Est-elle entêtée ?

Markof fit un geste d'assentiment très-énergique...

— Alors, il n'y a pas à espérer qu'elle change d'avis ?

— Ce n'est pas probable ; mon père a vendu son bien l'année dernière, comme vous le savez peut-être. Auparavant, elle me recevait assez volontiers, et je crois que j'aurais pu être agréé alors ; mais depuis...

Il acheva sa phrase avec un geste de la main plus éloquent que les paroles.

— De sorte que si vous voulez épouser mademoiselle Eugénie, il faudra l'enlever ? glissa doucement Malissof.

Markof resta soucieux.

— C'est une grosse affaire, dit-il enfin, mais madame Pajarof me l'avait déjà conseillé.

— Ah ! fit Malissof, qui ne put s'empêcher de rire, c'est qu'elle n'y va pas par quatre chemins, ma vieille amie !

Les nouveaux alliés déjeunèrent ensemble et combinèrent un plan qui ne pouvait manquer d'obtenir le plus brillant succès ; après le déjeuner, Markof retourna chez la bonne madame Pajarof, pendant que Malissof s'en allait chez les Berlaguine.

Bien lui prit de ne pas avoir eu le temps de s'apitoyer sur lui-même ; il s'épargna ainsi une foule de douleurs inutiles ; une fois sa résolution prise, d'ailleurs, il avait l'habitude de ne plus revenir sur le passé.

## XI

La maison Berlaguine dormait du sommeil de l'après-midi ; les domestiques aussi bien que les maîtres s'étaient étendus n'importe où, le plus possible au frais, bien entendu, et les antichambres sonores retentissaient de ronflements mélodieux. L'arrivée d'Anton Pétrovitch troubla cette quiétude, et la valetaille s'enfuit de tous côtés, jusque dans la pièce réservée aux femmes de chambre, où résonnèrent bientôt des gloussements de poules effarouchées.

— Seigneur mon Dieu, grommela la vieille femme de charge au cocher de Malissof, qui conduisait lentement à l'ombre ses chevaux essoufflés, qu'est-ce qui prend votre maître de se promener à travers champs à l'heure où tous les chrétiens se reposent de la chaleur du jour ?

— Ah bien oui ! répondit le cocher, s'il n'y avait que cela ! On dit chez nous que le maître a passé la nuit à se promener soit dans l'appartement, soit dans le jardin. Il faut qu'il soit joliment

amoureux de votre demoiselle pour en perdre ainsi le sommeil ! Vous aurez bientôt une noce, à ce que je pense !

Pendant que ces propos et d'autres s'échangeaient dans les communs, madame Berlaguine, les yeux encore gonflés de sommeil, mais le cœur encore plus gonflé d'impatience joyeuse, entretenait dans le salon une conversation aussi décousue que peu intéressante avec Anton Pétrovitch. Celui-ci, les yeux fixés sur la porte, attendait l'entrée d'Eugénie pour aborder le sujet de sa visite. La mère s'en aperçut, et sonna deux fois pour qu'on prévînt sa fille. En réalité, elle n'ignorait pas que la pauvre enfant était livrée aux mains d'un demi-quarteron de femmes de service, qui la paraient en toute hâte d'une robe blanche fraîchement repassée. Elle fit enfin son apparition, et, sans trouble cette fois, marcha droit à Malissof, qui lui tendait la main. Un sourire furtif accompagné d'un léger mouvement qui signifiait « déjà ? » récompensa celui-ci de son empressement. Elle s'assit, et tout le monde attendit...

— Madame, dit Malissof, vous avez bien voulu me témoigner quelque estime, mademoiselle votre fille me témoigne de son côté un peu d'amitié...

voulez-vous remettre son sort entre mes mains ?

Madame Berlaguine porta son mouchoir à ses yeux ; de vraies larmes d'orgueil et de tendresse débordèrent sur ses joues.

— Ah ! cher Anton Pétrovitch, avec quelle joie ! Qui plus que vous est digne de ce trésor...

— Votre confiance en moi est donc absolue ? Vous êtes sûre que je ne puis rien vouloir que ce qui est bon pour votre fille ?

— Est-ce que cela se demande ! s'écria la mère avec transport ; il n'est pas difficile de voir que vous l'aimez à la folie !

Eugénie pâlit et regarda Malissof ; celui-ci fit bonne contenance et cacha sa blessure sous un sourire engageant.

— Alors, chère madame, vous me donnez plein pouvoir sur elle ?

— Cela va de soi ! dit madame Berlaguine, un peu étonnée de cette insistance.

— En ce cas, continua Malissof, permettez-moi de l'accorder en mariage à l'homme qu'elle préfère, à celui qui, bien mieux que moi par l'âge et les goûts, semble fait pour elle, à un homme que j'estime et que je traiterai comme mon fils..., à Nicolas Markof.

— Lui ! s'écria madame Berlaguine en bondissant, vous vous moquez de moi, monsieur Malissof ! Et vous, fille sans pudeur, qui complotez avec des étrangers contre le repos de votre mère...

Eugénie s'était levée aussi, instinctivement, pour éviter le bras menaçant de sa mère, en ce moment fort rapproché de sa joue; elle se serra contre Malissof, qui passa un bras autour d'elle.

— Vous me mettez dans une étrange position, madame, dit-il avec calme, veuillez remarquer que c'est moi étranger, comme vous le dites, qui protége actuellement votre fille contre votre fureur !

— Vous êtes un malhonnête homme, dit entre ses dents madame Berlaguine, dont la colère venait de tomber pour faire place à une rage concentrée. Vous avez compromis ma fille par vos visites, tout le district parle de son prochain mariage avec vous...

— Ce n'est toujours pas moi qui ai fait répandre ce bruit, dit Malissof avec calme.

— Le bruit en court cependant, par vous ou par d'autres, et aujourd'hui, après l'avoir compromise vous offrez à votre place je ne sais quel vaurien...

— C'est l'homme que j'aime, ma mère, dit Eugénie le front haut en avançant le pas; cet homme vaut mieux que nous...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase : un soufflet retentissant lui coupa la parole. Malissof replia ses deux bras sur elle et cacha sur son épaule la joue outragée.

— Madame, dit-il, vos droits de mère vous restent, vous pouvez en faire usage; mais jusqu'à ce que vous ayez recouvré la possession de votre jugement, je crois qu'il est opportun de mettre votre fille à l'abri de vos violences.

Il prit son chapeau, et, tenant toujours la jeune fille embrassée, il l'emmena jusque sur le perron. Le cocher attendait à deux pas en arrière : sur un signe de son maître, il fit avancer sa calèche, Malissof y monta, y porta presque Eugénie et partit sans mot dire, au grand ébahissement de la valetaille.

Au bruit des roues, madame Berlaguine, qui n'avait pas compris la véritable signification des paroles du diplomate, arriva en courant sur le perron, mais pour voir la calèche disparaître au détour du chemin, dans un nuage de poussière.

Pendant la route, nos deux voyageurs échangèrent peu d'idées; Eugénie n'avait pas de chapeau, et le soleil lui brûlait la tête; Malissof fit relever la capote, et tous les deux souffrirent grandement de la chaleur; enfin, grâce aux excellents chevaux du diplomate, la maison de madame Pajarof apparut au bord de la route en moins de temps qu'il ne l'avait supposé.

A l'apparition d'Eugénie, sans chapeau, en robe blanche avec une ceinture bleue, une joue très-rouge et l'autre très-pâle, madame Pajarof comprit qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, et sans pousser d'oh! ni d'ah! elle fit entrer ses visiteurs dans le salon, dont elle referma la porte elle-même; mais au moment où ils entraient à gauche, à droite paraissait Markof, qui de sa fenêtre avait vu arriver cette étrange compagnie

Ils restèrent tous les quatre pétrifiés : le premier mouvement des amants avait été de courir l'un à l'autre, mais la présence de Malissof arrêta cette impulsion si naturelle. Il les embrassa du regard, et, refoulant une fois de plus l'amertume au fond de son âme, il prit Eugénie par la main.

— Je vous la donne, dit-il à Markof; soyez heureux.

Les deux jeunes gens se touchèrent timidement la main ; puis Markof, enhardi, saisit celle de la jeune fille, et tous deux, d'un même mouvement, se mirent à genoux devant Malissof, comme devant leur père, pour recevoir sa bénédiction. Il les bénit et les releva, puis, sans parler, leur indiqua le jardin. Ils sortirent tous deux, les mains toujours entrelacées, et la porte se referma sur leur jeune ivresse. Malissof, toujours muet, s'assit et cacha dans ses mains son visage décomposé. Sa vieille amie s'approcha de lui, et, muette aussi, lui posa la main sur l'épaule. Il se retourna.

— J'ai eu, pendant un instant, la pensée de l'emmener chez moi, dit-il ; je suis heureux d'avoir résisté.

— Dieu vous bénira, dit madame Parajof, vous êtes un homme de bien.

Malissof lutta un moment avec une émotion insurmontable ; puis il refoula les larmes jaillissantes, pressa sa main sur son cœur, qui lui faisait cruellement mal, et fit deux tours dans l'appartement.

— Ce n'est pas tout, dit-il quand il put parler ; qu'allons-nous faire ? Sa mère l'a frappée ; si elle retourne chez elle, ce mariage ne se fera jamais.

— Naturellement, dit madame Parajof; aussi elle n'y retournera que mariée. Je prends tout sur moi.

Elle sonna, un domestique parut.

— Va me chercher le prêtre, dit-elle.

Vingt minutes après, le prêtre entra. C'était un bon vieillard, un peu sourd, débonnaire au point qu'on eût inventé l'adjectif pour lui s'il n'avait pas existé. Il entra, salua et s'assit, le tout avec un sourire qui lui eût fait des amis parmi les loups des forêts.

— Écoutez, père André, dit madame Parajof, qui avait repris la rondeur de ses allures; voici qu'il nous arrive quelque chose de bien extraordinaire. Ma voisine et amie madame Berlaguine avait l'intention de marier sa fille Eugénie...

Le père André sourit et cligna de l'œil dans la direction de Malissof.

— Non, continua la bonne dame, pas à monsieur, mais au jeune Markof : c'est pour cela que j'ai fait venir ce jeune homme ici, il y a une huitaine de jours. La noce devait avoir lieu à l'église de madame Berlaguine, et le jour était fixé pour dimanche, mais son prêtre a été obligé de partir pour un petit voyage; ces jeunes gens sont impa-

tients, vous comprenez, et nous avons pensé que vous consentiriez à les marier chez moi.

— Parfaitement, dit le père André, donnant en plein dans le panneau.

— Mais madame Berlaguine me charge de la remplacer; vous connaissez les jeunes gens, vous n'avez pas besoin de papiers, je suppose.

— A quoi bon? dit le vieillard en souriant, des enfants que j'ai vus naître!

— C'est moi qui remplace la mère; monsieur Malissof sera le père d'honneur de la fiancée, et nous les marions ce soir, à sept heures.

— Ce soir! fit le prêtre un peu surpris.

— Oui, M. Malissof doit partir demain pour un long voyage, et, comme il a promis de servir de père à la jeune fille, nous sommes obligés de nous presser...

— Je vous serai reconnaissant de ce service, mon père, dit Malissof en tendant la main au vieillard. Dans sa main, il y avait un billet de cent roubles qu'il fit passer dans celle du père André.

Celui-ci, qui connaissait la fortune et la générosité de son riche voisin, n'eut pas un soupçon, se confondit en remercîments, en salutations, et

rentra chez lui dire à sa femme de lui préparer ses plus beaux habits.

Quand il fut sorti, malgré la gravité de la circonstance, les deux complices ne purent s'empêcher de rire.

— Bien joué, dit madame Parajof, et d'un. Maintenant madame Berlaguine pourrait avoir l'idée de venir chercher sa fille : et je ne le lui conseille pas, car, ma parole d'honneur, je lui rendrais le soufflet qu'elle a donné à cette pauvre Eugénie! Mais ça ferait peut-être du bruit...

— Je vais lui envoyer Pélagie, dit Malissof, avec mes chevaux, pour perdre moins de temps...

— Non pas, interrompit la vieille dame; Pélagie raconterait demain que vous l'épousez et que vos chevaux étaient votre cadeau de fiançailles; avec les miens, s'il vous plaît.

En moins d'un quart d'heure, une petite calèche attelée d'une troïka agile emmena Malissof vers la demeure de l'aimable demoiselle.

— Anton Pétrovitch! s'écria Pélagie du plus haut de sa voix.

— Lui-même, ma chère voisine; je viens à vous comme on vient aux saints quand on a une grâce difficile à obtenir du bon Dieu.

Enchantée de la comparaison, Pélagie déploya toutes ses dents dans son plus beau sourire.

— Je me suis un peu querellé avec madame Berlaguine, continua le diplomate... — Pélagie ouvrit des yeux ronds comme ceux d'un hibou,— je suis persuadé que vous seule au monde pouvez faire ma paix avec elle; je vous supplie de lui dire que je suis au désespoir de ce qui s'est passé, et que j'implore son pardon. Mais allez-y tout de suite, je vous en prie.

— Sans dîner? fit la vieille fille, chez laquelle la gourmandise et la curiosité se livraient un terrible combat.

— Oui, chère amie, reprit Malissof en lui serrant la main; vous dînerez avec elle, vous savez qu'elle dîne à six heures; mais il n'y a pas un moment à perdre. Madame Pajarof vous envoie ses chevaux afin de ménager les vôtres...

— Allons, j'y vais! soupira Pélagie. Mais que s'est-il donc passé?

— Madame Berlaguine vous le dira, hâtez-vous, chère demoiselle.

—Vous n'épousez pas Eugénie, au moins? s'écria tout à coup la jalouse Pélagie.

— Je vous donne ma parole d'honneur que je

ne l'épouse pas! mais pour l'amour du ciel, par charité chrétienne, hâtez-vous de finir mes tourments!

— Je voudrais bien pouvoir finir de même tous vos tourments! lui jeta Pélagie par-dessus l'épaule avec un regard de coquetterie consommée, pendant qu'il la mettait en voiture. Où faut-il vous donner la réponse?

— Chez Madame Pajarof, dit Malissof, qui avait fait ses comptes.

Pendant qu'il revenait à pied chez sa vieille amie, il se livra encore une fois à cet exercice de calcul mental.

— Il est cinq heures, se dit-il; Pélagie sera là-bas dans une heure; elles se chamailleront pendant vingt minutes faute de s'entendre; elles s'expliqueront pendant vingt autres minutes, ce qui fait quarante; une heure pour revenir, cela fait deux heures trois quarts... Si elles ne perdent pas leur temps à manger, elles arriveront pour la fin de la cérémonie.

## XII

Après un dîner auquel personne ne toucha, sauf le général, qui, éveillé en sursaut et forcé de se sangler dans son uniforme, essayait vainement de rétablir par l'exercice de la table le courant de ses idées encore mal débrouillées, les hôtes de la maison Pajarof se réunirent dans le salon. Eugénie, toujours vêtue de sa robe blanche, un peu fripée, à vrai dire, s'était laissé mettre au cou et aux oreilles les diamants de sa vieille amie. « Je ne les porterai plus, lui avait dit celle-ci, je suis trop vieille, et je n'ai pas d'enfants; porte-les, ma mignonne, pour l'amour de moi. » On avait exhumé de quelque tiroir mystérieux un voile de tulle, — peut-être celui qui avait paré la tête de la vachère achetée à Pélagie, et de véritables fleurs d'oranger avec leurs feuilles, cueillies en hâte dans l'orangerie, formaient une couronne pittoresque, mille fois plus élégante que la guirlande traditionnelle. La fiancée avait pleuré,

ses yeux étaient rouges, — mais toutes les fiancées ne pleurent-elles pas?

Le fiancé était très-pâle, mais très-résolu; si sa belle-mère avait essayé de s'opposer au mariage, il l'aurait très-probablement jetée par la fenêtre, — avec le seul regret de penser que le rez-de-chaussée n'était pas assez élevé pour qu'elle se fît sérieusement mal.

Les voitures roulèrent devant le perron; le général effrayé se précipita au dehors, acquit la persuasion que ce n'était pas madame Berlaguine, et fit monter tout le monde dans les équipages. L'église était illuminée, le chœur des chantres faisait merveille, la fiancée s'avança conduite par Malissof, qui mit lui-même sa main dans celle du fiancé. Celui-ci l'emmena à l'autel, déjà sienne; celui qui la lui avait donnée venait de renoncer à elle à jamais.

Pendant la cérémonie, les portes se fermèrent bruyamment à deux ou trois reprises, et toutes les têtes se tournèrent aussitôt vers le fond obscur de la petite église; ce n'était qu'une fausse alerte.

Dans son émotion, madame Pajarof n'avait cessé de pincer fortement le bras de Malissof, qui en garda un bleu pendant plusieurs semaines : lors-

que les époux, les couronnes d'or en tête, eurent fait le tour du pupitre consacré, elle relâcha ses doigts crispés, au grand soulagement du diplomate.

— Elle peut venir à présent, dit la bonne dame presque à haute voix; ils sont mariés irrévocablement!

La cérémonie s'acheva paisiblement; les noms des époux inscrits au livre de la paroisse, les salutations d'usage terminées, on se remit dans les équipages. L'usage veut que les époux partent au grand galop et arrivent avant les autres à la maison nuptiale, où les attend la parente qui doit leur souhaiter la bienvenue. Craignant la rencontre de madame Berlaguine, Malissof avait accompagné madame Pajarof; tous deux reçurent les mariés et leur offrirent le pain et le sel. On apporta du vin de Champagne; mais au moment où le général portait le verre à ses lèvres, la voix de Pélagie se fit entendre.

— La noce est finie! finie? une noce? sans moi?...

La porte s'ouvrit toute grande, et madame Berlaguine parut sur le seuil; elle jeta autour d'elle un regard haineux, et apercevant sa fille dans son

blanc costume, elle s'avança sur elle avec tant de rapidité, que le petit domestique porteur du plateau de vin de Champagne s'en alla rouler contre un fauteuil avec sa charge, qui se brisa à grand fracas.

Markof se précipita au-devant d'elle, protégeant sa femme de son corps.

— Vous ne la frapperez pas une seconde fois, madame, dit-il, je viens d'obtenir le droit de la défendre, même contre vous.

— Misérable! fit la belle-mère, vous me l'avez volée.

— Je vous demande pardon, madame, dit Malissof en s'avançant; vous me l'aviez donnée; mais monsieur Markof était plus digne que moi...

Madame Berlaguine dans sa rage impuissante se tordit les mains, poussa un cri et s'abandonna à une véritable attaque de nerfs.

Les attaques de nerfs ont la précieuse propriété, quand elles ne sont pas jouées, de détendre tout l'organisme et d'amener forcément une réconciliation. Après avoir bien crié, bien battu son gendre et le général, qui tentaient de la secourir, la mère infortunée finit par s'adoucir sous l'influence d'une carafe pleine d'eau que madame

Pajarof lui versa sur le visage jusqu'à la dernière goutte. Les larmes vinrent, puis la réconciliation attendue. Pélagie au fond était enchantée, Malissof restait disponible. Aussi se hâta-t-elle de faire demander d'autre vin de Champagne.

— Nous n'en avons pas bu, dit-elle; il faut pourtant boire à la santé des mariés. C'est dommage que madame Berlaguine ait renversé la première tournée! ajouta-t-elle en contemplant les débris avec regret.

— Tant mieux, lui répondit madame Pajarof, le verre cassé porte bonheur.

## XIII

Pendant que la famille si singulièrement formée se livrait aux douceurs de la réconciliation, Malissof s'en retournait chez lui, seul, dans la nuit fraîche et étoilée. Au détour de l'avenue, il se retourna pour regarder la maison; les fenêtres du salon, vivement éclairées, faisaient une rangée de trous lumineux sur la façade, et plus loin, dans le pavillon détaché, abrité par les arbres

noirs du grand jardin, une lumière allait et venait... on préparait la chambre nuptiale. Malissof s'abreuva de cette amertume tant que la faible lueur brilla à travers les buissons du petit bois, puis il poussa un soupir et se laissa aller dans le fond de la calèche.

Rentré chez lui, il congédia tous ses gens, prit une lumière et s'en alla dans le boudoir de sa mère, dont il ferma la porte.

La lueur de la bougie dansait au plafond noirci ; les ombres des objets se projetaient longues, démesurées, sur les vieux lambris, sur le vieux papier poussiéreux et triste ; Malissof s'assit au piano ; la première note qu'il effleura du doigt lui entra dans le cerveau comme un coup de poignard ; il se leva, ferma l'instrument et ouvrit la fenêtre. La grosse branche de tilleul, faisant ressort, le frappa au visage ; il recula d'un pas, triste au fond de l'âme, et joignit les mains devant cette fenêtre béante, ouverte sur la nuit noire, où les arbres lui cachaient les étoiles, où tout était ténèbres et deuil.

— Est-ce là, se dit-il, la récompense d'une bonne action ? Dois-je souffrir comme un damné pour m'être montré honnête homme ? Ne se mo-

quent-ils pas de moi là-bas, pendant que je suis seul ici, et malheureux?... Si je pouvais oublier! s'écria-t-il en pressant ses mains jointes sur son front brûlant.

Une idée lui vint, il sonna; les gens endormis ne répondaient pas; il traversa la maison d'un pas irrité et réveilla le sommelier.

— Du vin, lui dit-il en le secouant rudement. Du vin de Champagne, des liqueurs, du porto — tous les vins que nous avons à la cave. Apporte-moi des bouteilles et des verres.

Le vieux sommelier le regardait avec étonnement

— Du vin, maître, dit-il, à cette heure de la nuit, vous qui ne buvez pas?

— Fais ce que je t'ordonne! répliqua durement Malissof.

Le vieillard secoua tristement sa tête grise et descendit à la cave.

Malissof était retourné dans le boudoir; debout devant la fenêtre, il plongeait ses regards désespérés dans la nuit noire; le bruit des verres s'entre-choquant sur le plateau le fit retourner.

— Où faut-il les mettre, monsieur? dit le sommelier. Excusez-moi, je n'étais pas entré ici depuis

la mort de votre digne mère... C'est sur cette table ronde qu'on a mis les images pendant ses derniers moments...

— Emporte tout cela dans la salle à manger, dit Malissof redevenu maître de lui.

Il prit la lumière et montra le chemin à son vieux serviteur, qui se retira après avoir tout arrangé pour la commodité de son maître.

Resté seul là aussi, Malissof ouvrit la fenêtre : il étouffait partout; prenant un couteau, il fit sauter le goulot d'une bouteille de champagne et versa la mousse petillante dans un verre.

— A la santé des nouveaux mariés! s'écria-t-il d'un air moqueur.

A peine ses lèvres avaient-elles effleuré le bord du verre qu'il s'arrêta; sa main redescendit lentement vers la table; il regarda autour de lui, frissonna, saisit la bouteille et le verre, et les lança dans le jardin par la fenêtre ouverte.

— Soyons homme, se dit-il, et sachons supporter la souffrance.

Il prit la bougie, et passa dans son cabinet. Des livres de tout genre gisaient épars sur le bureau; il en prit un, — c'était un livre d'histoire, — le feuilleta, et le reposa en hésitant; un traité de

physique se trouva sous sa main; il l'ouvrit, prit une feuille de papier, s'assit devant le bureau et se mit à poser des chiffres.

Il travailla ainsi deux heures, puis la fatigue se fit sentir. Il se leva, s'étira longuement et se rendit dans sa chambre à coucher. Un petit portrait de sa mère était suspendu à la muraille; il le baisa pieusement et le regarda longtemps d'un air satisfait.

— Je puis embrasser ma mère sans rougir, se dit-il, je suis sauvé!

Il se coucha et dormit du sommeil qui suit les grandes fatigues.

## XIV

Il fallait bien revoir le jeune couple, cependant. Après quelques jours, Malissof se rendit chez madame Pajarof, porteur de bonnes nouvelles.

— Voici mon présent de noces, dit-il à la jeune femme en lui remettant une enveloppe.

C'était une lettre d'un haut fonctionnaire, ami de notre diplomate. Plusieurs places étaient va-

cantes, et Markof avait le choix entre deux ou trois positions également faites pour lui plaire.

— Je ne rougis pas d'accepter, dit-il en serrant la main de son bienfaiteur; après la première obligation que je vous ai, les autres ne sont que peu de chose.

Eugénie souriait; ses regards émus allaient de l'un à l'autre de ces deux hommes, dont l'un lui était aussi cher qu'un père, et dont l'autre était pour elle l'incarnation du bonheur et de l'amour.

Ils partirent pour Pétersbourg et s'y installèrent modestement. L'hiver venu, Anton Pétrovitch ne tarda pas à les y rejoindre. Madame Berlaguine, un peu rancunière, avait lésiné; le jeune ménage n'était pas bien riche; bien des conforts manquaient dans ce pauvre nid. Grâce à Malissof, un piano y fit son apparition; des fleurs, des arbustes verts ornèrent les fenêtres; une chaise longue vint s'offrir à Eugénie pour y reposer les fatigues de sa jeune maternité... Malissof passait là une ou deux bonnes soirées toutes les semaines; il devait être parrain l'été suivant, et déjà les cadeaux de toute espèce destinés au filleul attendu s'entassaient dans les armoires, quand il reçut une lettre de madame Pajarof.

« Je vous sais assez de courage, lui disait-elle,
» pour envisager avec calme une éventualité pé-
» nible. On parle beaucoup ici de vos assiduités
» près de madame Markof. Pélagie, inconsolable
» de votre départ, a tourné à l'aigre; elle raconte
» que vous comblez Eugénie d'attentions délicates;
» que ce bébé, grâce à vous, sera riche avant de
» naître; que vous faites bien, d'ailleurs, le pre-
» mier de tous les devoirs étant de réparer noble-
» ment ses fautes... Je vous donne ces calomnies
» pour ce qu'elles valent, mais je ne crois pas
» qu'elles vous laissent indifférent; vous trou-
» verez, j'en suis persuadée, un moyen de les
» mettre à néant. »

La lecture de cette lettre plongea Malissof dans un profond chagrin. L'amour qu'il avait eu pour Eugénie s'était épuré en passant par le creuset du sacrifice; certes, il l'aimait, mais peut-être plus comme sa fille que comme une jeune femme aimable. La maternité prochaine la rendait encore plus inviolable à ses yeux; c'était une sorte d'égide faite pour arrêter les mauvaises pensées. Fallait-il donc renoncer à la joie de voir ce bonheur s'épanouir, œuvre de ses mains pieuses; fallait-il s'en aller seul, à travers la vie, tandis qu'il s'é-

tait fait là une famille dévouée, qui l'adorait?

Il hésita quelque temps, puis se rendit au bureau de Markof, afin de le trouver seul, et lui mit la lettre dans les mains.

Le jeune homme la lut, pâlissant de colère, et la froissa avec fureur sans mot dire. Malissof lui tendit la main, et Markof la serra fortement dans les siennes.

— Vous ne le croyez pas? dit le diplomate à voix basse.

— Ah! monsieur, répondit celui-ci, ne me faites pas injure!

Malissof lui tendit les bras, et Markof s'y précipita en le nommant : « Mon père! »

— Je m'en vais, dit Malissof, quand ils eurent repris un peu de calme. Je ne serai pas parrain de votre fils; mais il n'en sera pas moins mon héritier.

Markof voulait parler, son ami lui imposa silence.

— Je n'ai plus que cette joie, dit-il, ne me l'enlevez pas. Je viendrai vous voir ce soir..... pour la dernière fois. Je prétexterai un petit voyage, et quand je serai parti, vous expliquerez à Eugénie que je ne dois pas revenir... avant que je sois

tout à fait vieux, ajouta-t-il avec un triste sourire.

Il se rendit en effet le même soir auprès de madame Markof. La soirée se passa comme à l'ordinaire; la jeune femme, gaie et confiante, causait avec abandon. A l'heure de la séparation, Malissof se leva.

— Je pars pour un petit voyage, dit-il. Markof, me permettez-vous d'embrasser votre femme?

Celui-ci prit Eugénie par la main et la conduisit à leur bienfaiteur. Anton Pétrovitch serra sur son cœur la tête brune de la jeune épouse, déposa sur son front un baiser dont l'amertume dut lui être comptée en paradis, serra la main de l'époux, et se retira. Quand il fut parti, Markof prit sa femme dans ses bras, à son tour, et c'est lui qui pleura.

Malissof partit le lendemain même. L'enfant, qui s'appelait Anton dès avant sa naissance, vint au monde... Une main étrangère le porta au baptême, mais à ses anniversaires c'était le véritable parrain, absent et triste ces jours-là, dans les cités lointaines de l'étranger, qui lui envoyait les plus riches présents et les lettres les plus affectueuses.

Mais le petit Anton ne devait pas connaître cet ami dévoué; avant qu'il sût écrire son nom, Malissof s'était endormi du sommeil éternel et repo-

sait sur les bords d'un beau lac, dans un cimetière étranger.

Pélagie est restée fille. Madame Pajarof n'a jamais cessé de lui reprocher la mort de Malissof.

— Sans votre langue infernale, lui dit-elle, ils seraient tous heureux et vivants à l'heure qu'il est.

Pélagie a raconté à tout le district et a fini par persuader que Malissof est mort d'amour pour elle, — faute de s'être compris. Le petit Anton est déjà grand, mais il prie soir et matin pour l'âme de son vrai parrain, Anton Pétrovitch Malissof.

Genève, 8 août 1876.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^ie, RUE GARANCIÈRE, 8.

# A TRAVERS CHAMPS

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en février 1877.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.